



MILLY TAIDEN

# ALFA

TOME 4 - JOSH



Milly Taiden

***Josh***

A.L.F.A. – 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Assens

Milady

## CHAPITRE PREMIER

Josh Tumbel, le directeur de l'Agence des ligues fédérales d'alphas, avait enfin trouvé son âme sœur. Elle était assise devant son bureau et était en train de lui parler. Ses lèvres pulpeuses remuaient et son regard langoureux était fixé sur lui. Et bon Dieu ! ce qu'il donnerait pour être avec elle dans sa chambre. Nue et le suppliant de la prendre. Cela semblait peu probable pour l'instant, cependant. Pas avec la mine renfrognée qu'elle avait.

Elle s'était présentée sous le nom de sergent, ou était-ce lieutenant ? Peut-être commandant ? Candace Obermier. Il l'appellerait Candy. Comme les bonbons. Il se demanda combien de coups de langue seraient nécessaires pour atteindre son cœur crémeux.

Elle plissa ses beaux yeux et avança ses lèvres délicieuses. Ah, putain ! Elle avait cessé de parler. Avec un peu de chance, elle n'avait rien dit d'important.

Elle arqua les sourcils.

— Directeur Tumbel, avez-vous entendu un seul mot de ce que j'ai dit ?

— Bien sûr, mentit-il. Chacun d'eux.

— Et vous n'avez pas de commentaires ? s'enquit-elle avec un petit reniflement.

Putain ! Il ne s'était certainement pas attendu à passer pour un imbécile aux yeux de son âme sœur. C'était une peur qui l'avait longtemps tourmenté. Il trouverait l'élue, avant de la faire fuir avec sa mentalité d'homme des cavernes. Sa mère lui avait bien fait la leçon. Il connaissait toutes les erreurs que commettaient les métamorphes et savait comment les éviter. Mais saurait-il en tirer parti ? Manifestement non.

— Je suis désolé, sergent..., commença-t-il.

— Major, corrigea-t-elle, pinçant ses superbes lèvres.

Eh bien, merde ! Il venait juste de lui donner un grade inférieur de quatre échelons. Il ne devait pas être dans ses petits papiers. Les militaires étaient si attachés à leur statut.

— Major, je vous présente mes excuses. J'avais la tête ailleurs... (*à rêver de te lécher de la tête aux pieds*) et votre dernière remarque m'a échappé.

— J'ai dit, répéta-t-elle avec un petit grognement, que je fermais votre service.

Voilà qui retint son attention. Comment pouvait-elle le fermer ? L'équipe ALFA était expressément chargée par le Conseil du renseignement national de conduire des missions dangereuses qui tueraient n'importe quel humain lambda. Se pouvait-il qu'elle ignore qu'ils étaient « spéciaux » ? Les apparences étaient trompeuses. Devrait-il le lui dire ? Non. Ce n'était pas de son ressort.

Calmement, patiemment, il entrelaça ses doigts et posa les mains sur son bureau.

— Major Obermier, souffla-t-il, mon équipe existe depuis de longues, de très longues années. Depuis plus longtemps que la plupart des autres organisations à Washington...

— J'en ai conscience, directeur Tumbel...

— Je vous en prie, appelez-moi Josh.

Il lui donna un aperçu de son sourire aux dents blanches et parfaites. Il avait porté des bagues et des maudits appareils toute son adolescence, alors elles avaient intérêt.

À en croire sa mine renfrognée, elle se moquait de son physique de rêve comme de sa dernière

chemise. Ce qui était une bonne chose, dans un sens. Il ne voulait pas d'une âme sœur qui s'engouait de qualités matérielles et superficielles. Mais cela dit, comment allait-il la courtiser si elle n'aimait pas tout ce qui s'achetait facilement ? S'il ne devait compter que sur sa personnalité, il était mal barré.

— Directeur Tumbel, poursuivit-elle, une pointe d'impatience dans la voix, laissez-moi vous expliquer quelque chose. Ce nouveau président et son gouvernement ne parlent plus que de nettoyer le borbier que Washington est devenu. Il s'agit d'effectuer de sérieuses compressions budgétaires. Pas juste un ou deux millions en changeant de fournisseurs de matériel de bureau, mais des centaines de millions. Mon boulot consiste à déterminer là où le bât blesse et à redresser la situation.

Là où le bât blesse ? Son agence était considérée comme un poids mort ? Avait-elle la moindre idée de qui ils étaient ?

— Major Obermier, savez-vous ce que nous faisons ici à ALFA ? demanda-t-il.

Elle ouvrit un dossier sur ses genoux.

— Oui. (Elle s'interrompit avant de poursuivre.) Vous avez détruit un échantillon viral unique au monde, le rayant de la surface de la Terre.

Il ouvrit la bouche pour s'expliquer, mais elle leva un doigt, l'arrêtant.

— Vous avez presque provoqué une guerre avec la mafia dans l'une des plus grandes destinations touristiques du monde, qui aurait pu tuer des centaines voire des milliers de civils innocents, dit-elle.

Il aurait pu expliquer cela aussi, si son regard plein de mépris ne lui disait pas : « ferme-la ».

— Et pour finir, l'un de vos agents a été capturé après près d'un an sous couverture, termina-t-elle.

Il n'avait pas grand-chose à répondre à ça, sauf que l'enquête avait finalement bien abouti au démantèlement du plus grand réseau de trafic d'êtres humains d'Europe.

— Oh ! attendez, ajouta-t-elle, ce n'est pas tout. Vous avez fait appel à un agent non qualifié pour vous aider dans une mission secrète internationale.

Quoi ? Cela allait trop loin.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Enfin, il le savait peut-être.

Elle arqua de nouveau les sourcils.

— Un agent du FBI sans expérience du terrain a été envoyé à l'étranger pour une opération sous couverture. Combien d'infractions relevez-vous, Tumbel ? D'abord, tout le monde sait que seule la CIA s'occupe d'affaires internationales. Ensuite, envoyer une femme non formée...

Son âme sœur lui tapait plus qu'un peu sur les nerfs.

— L'agent Tomlin est hautement qualifié..., l'interrompit-il.

— Dans la résolution de mots croisés.

Obermier éleva la voix, puis son corps. Elle se pencha par-dessus le bureau.

— Elle est déchiffreuse, pour l'amour du ciel. Elle passe ses journées à jouer avec les mots.

Il se leva et s'avança vers elle au-dessus du bureau.

— Et elle y excelle. Nous serions en guerre contre la Russie, en ce moment même, si elle n'avait pas été là.

Il huma son haleine suave à quelques centimètres à peine de lui. Elle devait avoir sucé un bonbon. Putain ! il avait hâte d'être à la place du bonbon. Son pantalon devenait étriqué à l'entrejambe. On pouvait faire confiance à l'animal en lui pour voir leurs chamailleries comme

des préliminaires.

Il pourrait bondir de l'autre côté du bureau aussi sec et la prendre par terre si seulement elle l'y invitait d'un signe. Putain de merde, la voilà ! La senteur d'ambroisie de son émoi. Il sentit ses genoux se dérober sous lui. Dieu merci il s'appuyait contre le bureau, sinon il se serait écroulé. Il inspira profondément, humant cette odeur à pleins poumons.

Ses émotions excitées par l'esprit de rébellion s'apaisèrent en même temps que les battements furieux de son cœur. Elle le désirait autant que lui. Il avait commencé à se demander si son loup ne s'était pas trompé et qu'elle n'était pas son âme sœur. Aucun doute à présent.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre sur son bras délicat. Comment avait-il pu ne jamais remarquer à quel point les poignets pouvaient être sexy ?

— Je suis désolée de vous avoir ennuyé aussi tard, directeur Tumbel, dit-elle.

— Je vais à l'hommage rendu à ALFA dans une demi-heure. (*C'est ironique*, pensa-t-il.) Une cérémonie pour honorer mon agence et sa contribution à la sécurité des États-Unis au cours des dernières années. N'est-ce pas étrange ? Inaugurer une plaque dédiée à une organisation que vous souhaitez fermer.

Elle fit la moue.

— La cérémonie a été commanditée par le précédent président, pas par celui qui est actuellement en place. (Elle se redressa et croisa les bras.) Tous vos hommes seront-ils présents ce soir ?

— Oui.

Enfin, tout le monde serait de nouveau réuni. Ses hommes avaient tous trouvé leur âme sœur récemment et étaient en congés. C'était maintenant de très longues vacances qui les attendaient si cette femme parvenait à ses fins.

— Bien. (Obermier saisit son attaché-case.) Dites-leur ce soir à la réception de ne pas venir lundi matin. Leurs effets personnels seront mis dans un carton qu'on déposera devant la porte avant midi. (Elle se précipita vers la porte du bureau.) Bonne soirée, directeur Tumbel.

Et elle disparut de sa vie, juste comme ça. Comment la situation avait-elle pu lui échapper si vite ?

## CHAPITRE 2

Candy gara sa voiture au troisième niveau du parking à étages de l'immeuble du renseignement national où elle travaillait. Merde, elle avait dû quitter le bureau de Tumbel en quatrième vitesse. Jamais de toute sa vie elle n'avait réagi ainsi à la présence d'un homme. Et il avait été entièrement habillé et même pas rasé de près. Mais ces yeux. Ce visage. *Ayez pitié, mon Dieu.*

Il était absolument canon. Canon-à-tomber-par-terre-avec-une-pointe-de-barbe-et-des-yeux-langoureux-qui-lui-donnaient-les-jambes-en-coton. Elle frissonna. Elle devait se ressaisir. C'était juste un homme. Crétin, casse-pieds, une merde comme ils l'étaient tous. Si elle était amère ? Elle ricana. Avec tout ce qu'elle avait traversé dans la vie, pas étonnant qu'elle pense comme ça.

Lorsqu'elle leva les yeux en sortant du parking, elle aperçut l'hélicoptère posé sur l'hélicoptère aménagée sur le toit de l'immeuble du renseignement national. Ce qui signifiait que le directeur de l'agence du renseignement national était déjà là même si la cérémonie ne commencerait pas avant une heure. Peut-être qu'il travaillait tard, lui aussi. Ce serait une première. Bon sang, elle devait cesser d'être aussi négative. Elle n'était pas comme ça d'habitude.

C'était cette maudite mission qu'on lui avait confiée. Elle devait mettre le nez dans les rouages de chaque service pour trouver ses fautes, ses secrets et les affaires qu'il tentait d'étouffer. Puis elle devait informer tous ceux qui s'étaient révélés loin d'être parfaits qu'ils étaient remerciés. Même si l'organisation était bien dirigée, comme cette équipe ALFA à laquelle elle venait juste de rendre visite. Quelques dysfonctionnements suffisaient à fermer le service.

Dans la ruelle entre le parking et l'immeuble, elle vit deux des quatre hommes de son équipe affectés à la sécurité extérieure fouiller le camion du traiteur auquel ils avaient fait appel pour la cérémonie. Même si cet événement se situait assez bas sur l'échelle des risques d'attaque terroriste, elle avait insisté pour que tout soit contrôlé avant que des étrangers soient autorisés à entrer.

Une habitude qu'elle avait acquise sur le terrain. Elle avait passé des années en Afghanistan et dans d'autres territoires désertiques à se battre pour conserver la liberté de son pays et pour que ceux qui souhaitaient se plaindre, protester et brûler le drapeau puissent le faire. Le pays de la liberté et le pays des braves. Impossible de l'oublier.

Elle n'avait jamais regretté sa décision de rejoindre l'armée à dix-huit ans. S'engager lui avait probablement sauvé la vie. Candy aurait juste aimé que sa mère ait eu le choix, elle aussi. Dans quelque temps, elle pourrait prendre sa retraite à taux plein après avoir supporté pendant vingt ans du harcèlement sexuel, des brimades et les merdes des hommes en général. Elle avait l'impression d'aller sur ses soixante ans alors qu'elle n'en avait pas encore trente-huit.

Elle secoua la tête, espérant chasser la colère et le ressentiment qui montaient lentement en elle. Ce qui se produisait souvent ces derniers temps. Elle arrivait au bout de la patience qui lui était indispensable à l'exercice de son activité. Elle avait dû se lever du mauvais pied ce matin-là. Bon, il fallait quand même avouer que l'événement de la soirée avait au moins un avantage : il y aurait de quoi boire et grignoter. Pas d'alcool, comme elle l'avait demandé, mais du jus de fruits

et du thé ne posaient aucun problème. Pas question de jouer les baby-sitters d'une bande d'ivrognes. Son boulot consistait à veiller à ce qu'ils ne manquent pas d'hommes pour assurer la sécurité.

C'était son immeuble. Elle le connaissait de fond en comble. Chaque porte, chaque couloir, chaque passage secret. Construit dans les années 1950 après la Seconde Guerre mondiale comme de nombreux autres bâtiments à Washington, il avait une architecture simple, mais qui se révélait être un vrai casse-tête quand il s'agissait de la moderniser. Il s'agissait essentiellement de béton et chaque étage avait dû être percé pour y faire passer de nouveaux câbles et canalisations. Le plafond du hall avait failli s'écrouler quand on avait remplacé le vieux sprinkler quelques années plus tôt. Ça n'avait pas été une mince affaire. Ils avaient dû renforcer la vaste salle avec des poutres.

Mais en dépit de tout, l'immeuble était une véritable forteresse. Les fenêtres étaient équipées d'écrans électromagnétiques qui empêchaient les communications d'être interceptées depuis l'extérieur et les couloirs constituaient une sorte de dédale sinueux, interrompant les transmissions radio à l'intérieur. Cet endroit lui manquerait quand ils emménageraient dans leurs nouveaux bureaux, qui étaient encore en construction.

Elle était fière de sa contribution au nouvel immeuble du renseignement national. Grâce à ses suggestions en matière de sécurité, il aurait sa propre centrale électrique, son propre réseau de téléphonie/wifi et sa propre police pour gérer les situations liées à des informations top secrètes. Elle avait ri en apprenant que l'immeuble n'aurait pas d'adresse mais aurait son propre code postal. Si ce n'était pas ridicule ? Ils ne se cachaient pas. Merde, Google situait l'immeuble sur ses cartes. Quand il était question du gouvernement, qui savait ce qu'on était prêt à faire ?

Après avoir franchi la porte d'entrée, elle utilisa sa plaque pour éviter le détecteur de métaux, qui avait été rajouté pour se mettre aux normes, avant son arrivée. Alors qu'elle se dirigeait vers le fond du hall, Candy dut zigzaguer entre les tables et les chaises installées pour la cérémonie. De nouvelles plantes avaient été apportées pour s'efforcer d'égayer les sévères murs de béton. Bien tenté, mais il faudrait une jungle pour espérer y parvenir.

Elle dépassa les ascenseurs placés de part et d'autre du passage, puis l'escalier qui partait du toit et descendait jusqu'aux souterrains qui reliaient tout Washington. Pressant le pas dans un étroit couloir en partie dissimulé tout au fond de l'immeuble, Candy rejoignit la porte blindée et tapa le code pour entrer.

Quand la porte s'ouvrit, ses hommes se mirent au garde-à-vous et saluèrent. Elle leur rendit leur salut.

— Repos !

Elle effleura du regard la multitude de petits écrans, chacun montrant un plan différent de l'intérieur et de l'extérieur de l'immeuble.

— J'ai raté quelque chose pendant mon absence ?

Ses hommes formaient une bonne équipe. Ils entretenaient une camaraderie qu'on rencontrait rarement dans le milieu militaire. Et c'était uniquement parce qu'elle ne l'avait pas entravée. Candy pouvait arracher la tête à n'importe qui, si nécessaire, mais elle donnerait sa vie pour protéger ses gars.

— Non, major. Juste les personnes chargées de la décoration et les allées et venues des habitués. Le traiteur est arrivé il y a peu, dit Dotson, assis devant les écrans.

— J'ai vu nos gars qui inspectaient son camion. Vous avez fait du bon boulot, Dotson, dit-elle.

— Merci, m'dame.

Elle menait sa barque d'une main de maître, même si sa « barque » n'était guère plus grande qu'un placard à balais. Encore une fois, elle « faisait avec ». Quand elle avait modernisé le système de sécurité, l'ancien bureau était devenu trop petit pour recevoir tout le matériel nécessaire. Celui-ci avait donc été déplacé à côté des ascenseurs et de l'escalier, où un placard à balais avait été agrandi en y intégrant le petit espace qui faisait office de bureau derrière. Cette pièce avait une porte qui donnait sur l'extérieur et un escalier secret qui rejoignait les tunnels, contrairement à l'ancien bureau, ce qui était un avantage.

— Le calme plat, dit-elle. Exactement ce que j'aime. (Elle tapota l'épaule de Dotson.) Continuez, Dotson. Je serai dans mon bureau jusqu'à ce que cette maudite cérémonie commence. Appelez-moi au moindre problème.

Il sourit, se leva et fit un salut.

— Oui, m'dame.

Elle fit un salut et sortit par l'épaisse porte métallique. Avec un soupir, elle poussa la porte de l'escalier et grimpa les marches jusqu'à l'étage suivant. Elle aurait pu prendre l'ascenseur, mais à quoi bon ? Le temps de l'attendre, elle aurait déjà pu rejoindre le premier étage et longer le couloir jusqu'au dernier bureau, le sien.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil derrière son bureau et le fit pivoter pour regarder par la fenêtre de derrière. Ils avaient la chance d'avoir un parc à l'arrière de l'immeuble et elle pouvait regarder les gens promenant leur animal de compagnie et les parents accompagnant leurs enfants qui jouaient. Une mignonne petite famille était installée dans l'herbe. Elle éprouva un léger pincement au cœur. Elle se répéta, encore, qu'elle n'était pas faite pour la vie de famille ou pour être maman. Son caractère colérique n'était pas un secret. Elle était mieux seule. Peu importait qu'on lui ait dit que quand elle aurait un bébé elle l'aimerait plus que tout. Ce n'était pas comme si elle avait quelqu'un avec qui faire des bébés, de toute façon. En plus, son rythme de vie effréné ne lui permettait pas d'être en couple. Effréné ? Bref.

La famille dans le parc semblait si heureuse. Ils parlaient et riaient ensemble. Et ils avaient un teckel. Absolument adorable. Elle en était déjà gaga. Elle avait toujours voulu un chien, mais son père avait tué le chien errant qu'elle avait ramené à la maison enfant, et après ça elle n'en avait plus eu la force.

Voir un chien recevoir des coups de pied et être battu à mort avait détruit quelque chose en elle. Assister de nouveau à une telle scène lui serait intolérable. Même à présent qu'elle vivait seule, elle ne supportait pas l'idée de prendre un chien pour qu'il vieillisse et qu'elle doive le faire piquer.

Candy bondit sur ses pieds, chassant machinalement les souvenirs de son passé. Elle était devenue douée à ce petit jeu là. Et un peu d'action sur le front l'avait aidée à ne pas penser à chez elle.

Par la fenêtre sur le côté qui donnait sur la ruelle entre le parking et l'immeuble, elle observa les employés du traiteur qui chargeaient des chariots à roulettes de bonnes choses. Au moins elle n'aurait pas à cuisiner ce soir-là. Si tant était qu'on puisse parler de cuisine pour des spaghettis avec des rondelles de saucisse et une salade.

Elle rejoignit son fauteuil, se rassit et contempla le canapé blanc et la cheminée à gaz qui faisaient face à la fenêtre. Une couverture au crochet représentant le drapeau américain drapait le canapé. Et avec les coussins rouge et bleu, on aurait cru que quelqu'un avait vomi « patriotisme » dessus. L'ensemble était déjà là quand elle avait hérité du bureau et cela lui avait plu, alors elle l'avait gardé.



Et une cheminée dans un bureau, quelle idée ! L'hiver précédent, elle l'avait allumée pour voir si elle fonctionnait. Et c'était le cas ! Il faut avouer que c'était bien agréable de pouvoir faire du feu quand, dehors, le vent glacial faisait chuter la température à moins trente degrés. C'était fou à quel point la pièce semblait aussitôt plus chaleureuse.

Candy frappa le bureau de la main et éclata de rire. Quelques minutes plus tôt, elle avait l'impression d'être la pire garce que le monde avait jamais vue et à présent des flammes qui dansaient la rendaient fleur bleue. « Folle » lui vint bien à l'esprit, mais c'était ridicule. Elle était une soldate, et les soldats n'avaient pas de problèmes de ce genre, quel qu'ait pu être leur passé.

## CHAPITRE 3

Josh choisit de se rendre à la cérémonie d'hommage à ALFA à pied plutôt qu'en voiture pour éviter d'avoir à chercher une place pour se garer. Il aurait pu payer pour laisser sa voiture dans le parking, mais son loup et lui aimaient passer un maximum de temps dehors. Ce qui ne représentait pas grand-chose dans une mer de béton.

Certains jours, il ne supportait tellement plus d'être enfermé entre quatre murs qu'il prenait le métro jusqu'au parc avec toutes les statues et les mémoriaux de guerre et parcourait plusieurs fois le chemin qui bordait la pelouse. Il avait mémorisé les inscriptions du Lincoln Memorial et observé la restauration extérieure complète de l'obélisque national. Un boulot de longue haleine.

Mais à présent, il avait de quoi penser. Un sujet qui accaparait son esprit et son âme. Candy Obermier, déesse. Pas une fille facile, mais assurément une déesse. À ses yeux, du moins.

Il savait que dès qu'il aurait appris à la connaître, l'image de la princesse froide qu'elle tentait de présenter ne tiendrait plus. Peu importait qu'elle s'efforce de fermer son organisation. Quelques mots échangés avec les bonnes personnes, à savoir le directeur de l'agence du renseignement national, et le problème serait réglé. Avec un peu de chance. Il pourrait alors se concentrer pour attirer sa douce dans son lit et commencer à compter le nombre de coups de langue nécessaires pour atteindre son cœur sucré.

Frappé par la vision de Candy qui se tortillait en gémissant alors qu'il lui léchait les cuisses, il tira sur le col de sa chemise. Il n'avait pas pris son pied depuis trop longtemps. Mais d'abord il devait se débrouiller pour qu'elle ne le considère pas simplement comme un connard à la tête d'une équipe qui coûtait plus qu'elle ne rapportait. Il lui faudrait déployer des trésors de patience pour brider sa bête en sa présence. Après tout, il n'inviterait personne d'autre que sa douce Candy dans son lit.

Merde, il ralentit et secoua la jambe pour déplacer son érection. Heureusement qu'il portait toujours un pantalon noir. Sinon, il se serait probablement attiré des regards bizarres à déambuler en ayant la trique. Cela faisait un bail qu'il n'avait pas eu ce souci. Aucune femme ne leur avait jamais vraiment plu à lui et son loup. Certes, il avait eu des envies et en avait fréquenté quelques-unes, mais elles avaient toutes laissé son animal de marbre. C'étaient ses besoins sexuels qui l'avaient poussé à sortir et à rencontrer des femmes. Dès l'instant où il avait posé les yeux sur Candy, il avait su qu'il ne voudrait plus jamais voir d'autre femme nue ou se tortiller alors qu'il s'enfonçait profondément dans son doux cœur crémeux.

Et c'était parti pour une série d'images vraiment salaces. Lui. Candy. Toutes les positions connues de l'humanité plus certaines qu'il aurait inventées en route. Quand elle lui en laisserait enfin l'occasion, il lui arracherait des hurlements en une poignée de secondes. Putain ! Il frissonna. Il regarda autour de lui pour voir si on l'observait. La journée de travail avait beau être terminée, il y avait bien trop de monde dans les rues. Même si c'était la norme dans le coin. Il y avait toujours des types en train de courir sur le trottoir, torse nu, tentant d'impressionner les femmes.

Ouais, il était comme eux, sauf qu'il ne cherchait pas à attirer l'attention sur lui. Il préférait faire profil bas, toujours prêt à attaquer. Les surprises étaient exquises... quand c'était lui qui les

faisait. À présent qu'il y pensait, Candy lui donnait envie de se renseigner discrètement sur son compte.

Bon sang. Il devrait lui apporter une surprise. Des fleurs lui plairaient-elles ? Oh non. Elle avait l'air d'être du genre à les réduire en miettes en moins de deux. Cette idée ne laissa pas son animal indifférent. Josh se dit qu'elle aurait fait une alpha incroyable si elle avait été une métamorphe. Mais elle était humaine. Sa petite poulette était entièrement humaine.

Peut-être des chocolats. Il réfléchit une seconde. La plupart des femmes adoraient les chocolats ou les gâteaux. Et des fraises et du champagne ? Trop personnel. En plus, ça criait le sexe, et il avait beau mourir d'envie de la déshabiller, il aimerait autant éviter qu'elle panique. Il lui ferait la surprise pour leur première nuit ensemble. Il devait penser à autre chose avant que les gens se demandent s'il avait avalé une de ces maudites pilules bleues puis s'était fait plaquer par sa gonzesse avant d'avoir pu se vider les couilles.

Ainsi, Candy voulait fermer son bureau. Le directeur Pommer serait à la cérémonie et ils pourraient échanger quelques mots afin de régler la question. Pommer faisait partie des rares personnes à être dans le secret pour les métamorphes. Il pourrait assurément influencer le président en cas de besoin. Peut-être pas le président actuel ; c'était un électron libre, qui ne craignait rien ni personne.

Il devait trouver un moyen de lui prouver que son service était important malgré leurs déboires. La destruction du virus dont avait parlé Candy avait été effectuée pour que l'humanité puisse continuer à vivre sur cette planète. Et après l'incident avec la mafia, le « clan » avait décidé de se ranger et de se lancer dans les œuvres caritatives. Et ouais, l'agent Day avait été capturé et ils avaient fait appel à une employée du FBI et pas de la CIA. Mais les connaissances pointues de cette dernière leur avaient sauvé la vie et avaient contribué à démanteler un réseau de trafic d'êtres humains.

Alors que Candy le voie ou non, son équipe était absolument incroyable et aucun humain n'aurait pu les remplacer. Qu'on essaie un peu de mettre un humain à la place de ses gars. Il passerait l'arme à gauche en une fraction de seconde. Mais il ne devait pas oublier qu'elle ignorait qu'ils étaient des métamorphes dotés d'aptitudes supérieures. Putain ! Devrait-il simplement le lui dire ? C'était son âme sœur. Il serait bien obligé de le lui avouer au bout d'un moment. Est-ce qu'elle paniquerait ? Il romprait sa promesse de garder le secret. Il le jouerait au feeling.

Il regarda les véhicules garés dans le parking à côté de l'immeuble du renseignement national. Des voitures de luxe décoraient le premier niveau. Des emplacements réservés à des haut placés qui étaient rarement là pour les utiliser. Toujours tant à faire, jamais le temps de passer au bureau.

Une famille charmante avec un teckel marchait vers lui sur le trottoir. Elle semblait si gaie et pleine de vie. C'était ce qu'il voulait construire avec son âme sœur. Candy le rendrait heureux rien qu'en se tenant près de lui. Ou en s'allongeant sous lui. Non, il n'irait pas de ce côté-là. Il était bien trop tard pour ça.

Le chien en laisse renifla, le regarda dans les yeux et ralentit. L'adorable bâtard poussa un grognement presque silencieux. La fillette qui tenait la laisse le souleva. Elle était douce et affectueuse, et ne gronda pas le chien ni ne lui cria dessus. Un chien et un enfant bien élevés. Il voulait ça, aussi, une meute de louveteaux bien dressés. Et grande, avec ça. Il ne doutait pas un instant que le dressage ne poserait aucun problème à Candy. Il sourit à cette pensée. Puis pensa à autre chose. Candy qui cherchait à le discipliner avec des menottes et du cuir... Bon sang, mec.

Josh ouvrit la porte de l'immeuble du renseignement national, entra et tendit sa plaque au garde pour qu'il vérifie que son nom était bien sur la liste. Un homme petit vêtu d'une veste noire, un verre de jus de fruits à la main, le regarda passer à travers le détecteur de métaux. Il espérait que des serveurs circulerait avec des plateaux d'amuse-bouche. Il n'aurait alors pas à commander à dîner en rentrant.

N'ayant rien aperçu à grignoter près du petit homme, Josh se tint au bord de la petite foule, cherchant ses hommes du regard. Il jeta un coup d'œil à sa montre : la demie. La cérémonie commencerait bientôt, mais il avait le temps de baratiner le directeur et de l'entretenir de leur « problème ».

Quand un rire familier fusa, Josh se dirigea vers la table où étaient disposés de minuscules crackers tartinés de viande et de fromage et des crevettes encore plus petites plongées dans de la sauce crémeuse. Son amuse-bouche préféré, c'étaient les petites boulettes de viande noyées dans une sauce barbecue épicée. Candy lui rappelait cette sauce épicée. Il aurait pu ne rien manger d'autre. Les boulettes et Candy. Son ventre gronda et sa queue tressaillit. Heureusement que la vingtaine de personnes présentes parlaient fort et que personne ne prêtait attention à ce qui se passait en dessous de sa ceinture.

Josh donna une tape dans le dos de l'un de ses hommes.

— Je savais que je vous trouverais tous près des amuse-bouche. (Il croisa le regard de leurs âmes sœurs l'une après l'autre.) Mesdames, vous êtes resplendissantes. C'est un plaisir de vous voir enfin toutes réunies dans la même pièce. Merci de vous être assurées que vos hommes étaient bien à l'heure.

— Les vieilles habitudes, mec, répondit Parish.

Parish était l'agent qui avait joué un rôle dans la destruction du virus à laquelle avait fait allusion Candy.

— De quoi tu parles ? demanda Frank.

Frank et son âme sœur, Amarella, avaient fait tomber la mafia alors qu'ils se planquaient.

Bryon ricana.

— Tu as déjà oublié, mon petit Frankie ? La devise du célibataire : « Jamais tu ne renonceras à un repas gratuit. »

Et enfin venait Bryon. Kari et lui avaient démantelé un réseau de trafic d'êtres humains. Comment Candy pouvait-elle ne serait-ce que songer à supprimer son équipe ? Il n'existait aucun autre groupe comme eux.

Les femmes s'esclaffèrent.

— Tu n'iras probablement plus à la moitié des événements avec nourriture gratuite maintenant que tu as quelqu'un qui cuisine pour toi.

Kari adressa un clin d'œil à Melinda.

— Pas si tu tiens à la vie, protesta Amarella, s'agrippant au bras de Frank. Frank n'en ratéra pas un seul et me ramènera de quoi manger gratuitement moi aussi ! (Elle leva les yeux vers Frank.) Il faut que je te montre comment remplir tes poches de crevettes sans te faire remarquer.

Josh vit Frank écarquiller les yeux. Il supposait que le jeune homme ne savait pas trop comment prendre sa femme, puisqu'ils n'étaient unis que depuis peu. Elle faisait partie de la pègre, après tout. Amie lui donna une tape sur le torse.

— Je plaisante, François. Tu peux respirer.

Frank paraissait bien un peu cramoisi.

Josh aspirait à cela. Le joyeux badinage des âmes sœurs qui s'aimaient d'un amour

inconditionnel. Les taquineries, les rires, les mains baladeuses. Tout ce qu'il désirait désespérément. Mais Candy ne semblait pas être du genre démonstratif. Elle avait plus l'air du style à vous-poignarder-dans-votre-sommeil. Il soupira, engloutissant un autre cracker à la viande.

— Hé, dit Bryon, je connais ce soupir. Je l'ai assez entendu pour en avoir des cauchemars. Qu'est-ce qui ne va pas, patron ?

*Qu'est-ce qui va ?* pensa-t-il.

— Sheldon n'est pas encore arrivé. Attendons-les, lui et son âme sœur.

*Son âme sœur.* À présent il avait sa propre âme sœur. Une femme qui n'était née que pour lui. Mais elle se montrerait coriace. Se sentait-il prêt à relever le défi ? Au moins, il n'était pas relevé pour le moment, c'était déjà ça.

Ce qui pourrait changer s'il pensait à Candy. Et ce qui craignait, c'était que ses hommes percevaient l'odeur de son envie d'union. Alors tous les moyens seraient bons pour tenter de lui tirer les vers du nez. Conduire des interrogatoires était son fort, pas les subir.

— Je suis seulement fatigué. Je ne refuserais pas un bonbon.

Il sourit intérieurement. C'était idiot, mais cette phrase le détendit même si Candy n'était pas près de lui.

— Un bonbon ? répéta Melinda, parcourant le buffet des yeux. J'ai des chewing-gums si vous voulez.

Josh baissa la tête.

— Merci, mais non merci. Je divaguais, c'est tout. C'est juste que j'aurais bien mangé un bonbon.

Elle arqua un sourcil et regarda Parish. Josh entendit sa question implicite : « Il lui manque une case ? » Il gloussa. Il adorait ces gars. Quelles que soient les difficultés, ensemble, ils formaient une équipe invincible. Ils donneraient leur vie les uns pour les autres.

— Directeur Tumbel.

Josh se retourna et vit le directeur de l'agence du renseignement national, Ike Pommer, prendre un cracker au fromage sur un plateau.

— Directeur Pommer, ravi de vous revoir. (Josh désigna ses hommes.) Vous vous rappelez Parish Hamel, Frank Dubois et Bryon Day.

Le directeur serra la main de chacun des hommes et adressa un signe de tête aux dames.

— Bien sûr. Votre équipe a fait de l'excellent travail. Dommage que nous devions cacher votre existence au grand public. Mais c'est votre soirée. Vous allez pouvoir briller devant certaines huiles ici présentes. Et sachez-le, cette plaque sera installée dans le nouvel immeuble du renseignement national.

— Merci, monsieur. (Voilà l'occasion qu'il attendait.) Monsieur, j'aimerais vous...

Le directeur leva la main et regarda par-dessus l'épaule de Josh.

— Ah, la voilà. Josh, j'aimerais vous présenter quelqu'un. Directeur Tumbel, je vous présente le major Candace Obermier.

## CHAPITRE 4

Eh bien, elle s'était rarement retrouvée dans une situation aussi embarrassante. Elle saisit la main de Josh et la serra avec force. Elle n'était certainement pas une petite chose fragile et sa poignée de main était vigoureuse, elle aussi. Ignorant si elle devait montrer qu'ils se connaissaient déjà, elle regarda Josh dans les yeux. Qu'il prenne l'initiative. Un bon commandant savait quand prendre la situation en main et quand laisser les autres s'en charger.

À présent qu'elle était proche de lui, elle distinguait ses magnifiques yeux. Ils étaient d'une couleur superbe qu'elle n'avait jamais vue. Noisette, mais avec le contour de l'iris jaune doré. À couper le souffle, vraiment.

Il y avait quelque chose chez lui qui l'attirait. Normalement, elle n'avait pas ce genre de réaction face à un homme. N'importe quel homme. Sa température corporelle grimpa rapidement. La sueur lui perla au front et au-dessus de la lèvre supérieure. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? C'était juste un mec canon, comme tous les autres mecs canon. Sauf que non.

Alors qu'il soutenait toujours son regard, elle aperçut une lueur dorée dans ses yeux. Ou plutôt c'est l'impression qu'elle eut, mais c'était impossible. Enfin quoi ? Elle n'était pas du genre à voir des trucs qui n'étaient pas là. Les yeux ne changeaient pas de couleur comme ça. Puis un souvenir lui revint à l'esprit. D'yeux qui étaient devenus dorés et étaient restés...

— Ravi de faire votre connaissance, major, dit Josh.

Elle suivit son exemple et ne mentionna pas leur précédente entrevue.

— C'est un plaisir aussi, directeur Tumbel.

Elle vit un petit sourire narquois commencer à se dessiner sur ses lèvres et il lui retint la main plus longtemps que nécessaire. Le connard. Un connard superbe, certes. Mais un connard malgré tout. Non, elle ne penserait plus à lui de cette façon. La dernière chose qu'elle voulait, c'était déambuler dans le hall en rêvant de lui et de son sourire. Ces yeux. Cette barbe naissante qui lui donnait envie de se frotter le visage contre sa joue pour en savourer le piquant. Elle ne penserait pas au fait qu'il était sexy.

Son personnage refuge prit le relais. Chaque fois qu'elle se sentait submergée par les émotions, elle se glissait dans cet alter ego qui lui permettait d'être la femme forte qu'elle devait être pour survivre à son enfance et à l'armée.

À en juger par les visages joyeux des hommes qui entouraient Tumbel, elle doutait qu'il leur ait parlé de la fermeture de son service. Quand elle leur jeta un coup d'œil, elle remarqua leur expression abasourdie. L'un des types inspira profondément et sourit.

— J'ai capté, dit celui-ci. Pas étonnant que tu aies envie de bonbons.

Les autres couvrirent leur sourire de la main. Elle avait déjà entendu ça mille fois. Le type respira de nouveau profondément.

Tumbel lança un regard mauvais à celui-ci. S'il avait envie d'elle, il allait être servi. Elle inclina la tête sur le côté.

— Directeur Tumbel, pouvez-vous m'accorder un instant avec votre équipe ?

Il blêmit et son sourire narquois disparut. *Ha ! prends-toi ça, pauvre type.*

— Dans mon bureau, ajouta-t-elle.

— Ne les retenez pas trop longtemps, Candace. (Le directeur Pommer sourit.) Ce sont les vedettes de la soirée.

— Non, monsieur. Je veillerai à ce qu'ils soient de retour à temps. Ce sera délicieusement bref, répondit-elle.

Les yeux de Tumbel lançaient des éclairs. Elle savait qu'il était nerveux, pour ne pas dire plus.

— Uniquement votre équipe, Tumbel, précisa-t-elle. Je vous présente mes excuses, mesdames, mais c'est confidentiel.

Elle fit grincer quelques dents, mais tout le monde sembla garder son calme et les hommes s'écartèrent. Candy se dirigea vers l'ascenseur sans se retourner pour vérifier qu'ils la suivaient. Quand elle entra dans la cabine elle appuya sur le bouton du premier étage, maintenant la porte ouverte pour les hommes.

Tumbel réprimandait le petit rigolo qui avait lancé la vanne sur son prénom. D'après ce qu'elle entendait, il lui disait de la fermer. Elle avait une ouïe exceptionnelle pour une ancienne pilote qui était restée un moment dans le métier.

Le court trajet jusqu'au premier étage s'effectua en silence. Tout comme la marche dans le couloir jusqu'à son bureau d'angle. Une fois à l'intérieur, Tumbel l'empoigna par le coude et l'entraîna sur le côté près de la cheminée. Elle se libéra d'un coup sec et plissa les yeux en le regardant.

— Je vous suggère de ne plus jamais me toucher, dit-elle.

Tumbel grogna et l'espace d'une seconde, elle observa ses traits en clignant des yeux. Putain, il était à deux doigts de péter une durite. Puis il inspira un grand coup et soupira, passant les doigts dans ses cheveux.

— Écoutez, Candy...

— Appelez-moi major, monsieur le directeur, répliqua-t-elle d'un ton sarcastique, se tenant devant lui avec défi.

— Très bien, grommela-t-il d'une voix sourde, serrant les poings de part et d'autre de son corps, major, je n'ai pas informé mes hommes de notre discussion. Et toute cette histoire ne tient pas la route. Si nous pouvions juste nous entretenir avec Pommer, il vous expliquerait notre spécificité.

— Pommer n'a pas son mot à dire dans cette décision. Je suis sous les ordres directs du président, répliqua Candy, faisant claquer les mains sur ses hanches.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Tumbel avait l'air terriblement frustré. Elle sourit.

— Détendez-vous, Tumbel. Je m'y prendrai en douceur.

Une voix s'éleva dans le dos de Candy.

— On peut vous regarder vous y prendre en douceur ?

— Day, gronda Tumbel d'une voix si âpre qu'elle en resta presque bouche bée.

Elle n'arrivait pas à croire que ce son émane de lui. Il était si bestial.

— Mets-toi là-bas.

Il montra du doigt l'autre côté de la pièce.

— Major, reprit-il de cette voix basse et rocailleuse qui commençait à lui donner chaud.

C'était bien la première fois qu'elle était excitée en entendant un homme l'appeler « major ».

— Reportons cet entretien à après la cérémonie. Ne pouvons-nous pas faire au moins ça ?

Il était si mignon quand il s'efforçait de paraître maître de lui, mais elle voyait le désir dans ses yeux. Elle leva la main, voulant repousser sa frange de ses yeux. Quand elle prit conscience

qu'elle se rapprochait de lui, elle croisa les bras, espérant cacher son intention idiote. Qu'était-il arrivé à son personnage refuge ?

Jouer les garces intraitables lui était presque impossible en présence de ce type. Qu'est-ce qu'il avait de si spécial ? Elle s'éclaircit la voix et tira sur le haut de son uniforme vert. Elle pouvait le faire. Elle s'était trouvée dans des situations bien pires et s'en était sortie plutôt indemne. Ce serait pareil cette fois-là.

— Je pense que nous devrions nous en occuper avant, Tumbel.

On aurait dit une vraie garce, même à ses propres oreilles. Une garce en chaleur qui ne pensait qu'à se taper cet homme. Bon Dieu. Elle se dégoûtait.

Un bruit comme des pétards éclatant au loin leur parvint. Elle sut aussitôt que ce n'étaient pas des explosifs, mais des coups de feu.



## CHAPITRE 5

Candy était dans son bureau avec les trois hommes de Tumbel. Son côté méchant et coléreux était prêt à leur montrer qui était le chef : elle. Mais les coups de feu l'interrompirent. Les hommes se raidirent, échangèrent des regards et se précipitèrent vers la porte. Comptaient-ils sérieusement se jeter sous le feu de l'ennemi sans avoir de plan ?

— Arrêtez ! (À sa grande surprise, les hommes obéirent.) Si vous sortez de cette pièce sans avoir la moindre idée de ce qui se passe, vous allez vous faire tuer. Vous savez tous ça, en tant que membres formés d'une organisation paramilitaire. Maintenant, ramenez vos fesses ici.

Bien sûr, les types se tournèrent vers leur patron, attendant ses ordres.

— Putain, elle a raison, dit-il. Vous ne pourrez pas sauver vos âmes sœurs si vous vous faites descendre à peine la porte franchie.

Pendant qu'il discutait avec son équipe, elle appela le poste de sécurité. On décrocha à la première sonnerie.

— Dotson, bloquez tous les ascenseurs et verrouillez les portes extérieures, sauf l'entrée principale.

— Déjà fait, major, répondit Dotson.

— Bien. À quoi a-t-on affaire ? s'enquit-elle alors qu'elle accédait aux images des caméras de surveillance avec son ordinateur portable. Tumbel, venez par ici. C'est sérieux.

Dotson répondit :

— Il semble que quatre hommes armés ont surgi de la pièce réservée au traître. Ils ont tiré en l'air. Personne n'est blessé, d'après ce que je peux en dire.

— Et nos gars postés à l'extérieur ? demanda-t-elle.

Soudain elle eut très peur pour ses hommes. Un bon plan d'attaque consistait d'habitude à faire tomber les défenses extérieures en premier, puis à s'infiltrer.

— Ils ont l'air d'aller, dit-il. Non, leurs uniformes. Ils sont différents. Attendez.

Candy se connecta au réseau câblé sans fil de l'immeuble. Elle vit les mêmes images que Dotson dans le poste de sécurité. Les hommes masqués dans le hall ramassaient les téléphones portables.

Soudain, un homme de grande taille colla le canon de son arme automatique contre la tête d'un homme. Candy cessa de respirer. *Je vous en prie, pas de morts.* L'affreux fourra la main dans le manteau de l'homme et en sortit un pistolet. Un coup de feu retentit faiblement au loin et l'homme s'écroula. Ceux qui l'entouraient s'éloignèrent précipitamment. L'homme masqué regarda autour de lui en disant quelque chose. Bon sang. Son bureau était trop loin et elle n'avait pas le son.

Elle saisit le téléphone.

— Dotson, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit que tous ceux qui possèdent une arme doivent la poser par terre, sinon il les butera quand il la trouvera sur eux.

— C'est un immeuble fédéral, dit Candy. Détenir une arme à l'intérieur est illégal. Personne d'autre ne devrait en avoir, si on s'en réfère à la liste des invités.

— Et ce type qui avait une arme sur lui, alors ? Pourquoi la sécurité l'a-t-elle laissé entrer ? demanda Dotson.

— C'était un agent d'un autre service, autorisé à porter une arme cachée, dit-elle.

Elle le connaissait de vue, mais ne lui avait jamais parlé. Alors une pensée la frappa.

— Comment a-t-il pu savoir qui portait une arme, de toute façon ?

— Merde, dit Tumbel. À mon arrivée, j'ai vu un employé du traiteur... enfin j'ai cru que ça en était un... qui se tenait juste à côté de l'entrée, et observait. Il doit avoir vu tous ceux qui sont passés par le détecteur de métaux.

Candy se tourna vers lui.

— Vous le reconnaissez ?

— Pas sur ces images. Elles sont trop floues et éloignées, dit-il.

— M'dame, intervint Dotson, autre chose, il a un accent prononcé. Assez difficile à comprendre.

Un indice. Leurs affreux étaient originaires d'un autre pays, où l'anglais n'était pas la langue principale.

— Savez-vous de quelle langue il s'agit, Dotson ? demanda-t-elle.

— Non, m'dame, je l'ignore, répondit-il.

— Ce n'est pas grave.

Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il le sache, mais ça ne coûtait rien de poser la question.

— M'dame, regardez la caméra extérieure en bas à droite.

Des plans larges de l'extérieur de l'immeuble montraient des hommes qui montaient la garde. Dotson zooma sur les buissons qui bordaient le bâtiment. Quelque chose s'y cachait, mais elle ignorait quoi.

Puis elle reconnut le visage de l'un des gardes. Il se trouvait au milieu des arbustes, le corps vautre comme si on l'y avait jeté à la va-vite. Elle était convaincue que les trois autres gardes étaient dans un état similaire. Candy ravala la douleur qui la transperça. À la guerre, il y avait des pertes. Et à présent, elle avait un objectif précis : buter les salauds qui avaient tué ses hommes. Pas de peines de prison, mais une exécution rapide.

— Je le vois, Dotson, chuchota-t-elle dans le téléphone.

— Oui, m'dame, répondit-il, la voix tremblante.

— Hé (Josh se pencha près d'elle), qu'est-ce qui ne va pas ? Que se passe-t-il ?

Candy leva un doigt, lui demandant de patienter une minute. Malgré la proximité de Josh, elle devait rester maîtresse d'elle-même. Elle ne pouvait pas se permettre d'être bouleversée. Elle devait réfléchir et élaborer un plan d'action.

— Dotson, ne quittez pas votre poste. N'ouvrez à personne d'autre que moi et seulement si je suis seule. Compris ?

— Oui, m'dame.

Elle raccrocha et ferma les yeux. Elle respira profondément, ce qui l'aida à prendre du recul et à identifier ses priorités.

L'équipe de Tumbel se rassembla autour d'elle, regardant l'écran d'ordinateur.

— Nous avons quatre hommes armés à l'intérieur. Nos défenses extérieures ont été remplacées par l'ennemi...

— Vous voulez dire..., commença Tumbel, posant la main sur son épaule.

D'un mouvement brusque, elle s'écarta de lui jusqu'à ce que sa main glisse.

— Je vous ai dit de ne pas me toucher.

Elle s'efforça de prononcer ces paroles avec calme, mais savait qu'elle s'était exprimée d'un ton glacial. Peu importait. Autant qu'il l'apprenne dès à présent. On ne la touchait pas. Jamais.

— Et oui, les quatre gardes n'ont pas survécu.

L'un des gars derrière elle suggéra d'appeler la police. Tumbel ricana.

— La police, c'est nous, Hamel.

Oui, c'était vrai. Elle était responsable de la situation et devait parvenir rapidement à une issue pacifique.

L'un des hommes se pencha au-dessus d'elle et tapota l'écran.

— Là, nos âmes sœurs sont là.

Candy regarda l'image. Catastrophique. L'un des affreux braquait son fusil sur une des femmes du groupe de Tumbel, au rez-de-chaussée. Elle serait leur première perte civile.

## CHAPITRE 6

Candy regarda fixement l'image des « âmes sœurs » sur l'écran. Celle qui avait le fusil braqué sur elle était calme et posée.

— Laquelle est-ce ? demanda Candy.

— C'est Amarella, dit le dénommé Dubois. Mon âme sœur.

C'était quoi le truc avec ces « âmes sœurs » ? On croirait une bande d'invétérés romantiques.

— Elle s'est si souvent trouvée sous la menace d'une arme que ça ne lui fait plus rien. Malheureusement, grandir dans une famille du milieu vous prépare à ce genre de choses.

Malgré ses mots, Candy perçut la tension qui émanait de lui par vagues. Du milieu ? L'une de leurs missions ratées avait été en lien avec la mafia. Elle n'avait pas lu les rapports du fiasco dans les détails, mais à présent elle se demandait si Amarella y avait joué un rôle.

Amarella dit quelque chose puis tourna le dos à l'homme armé, comme si toute cette situation l'ennuyait profondément. Cette femme était courageuse. Un sentiment de fierté envers l'ensemble des femmes envahit Candy. Aujourd'hui, les femmes étaient plus fortes. Elles ne reculaient devant aucun combat quand elles défendaient ce à quoi elles croyaient. Elles faisaient tout ce qu'il fallait pour préserver le bonheur de ceux qu'elles aimaient et les garder en sécurité. Précisément ce pour quoi Candy s'était battue ces vingt dernières années. L'égalité.

Elle regarda Amarella remplir une assiette d'amuse-bouche et la donner à l'homme. Puis elle se réinstalla par terre avec les deux autres femmes, près de la table. Le type l'observa un moment puis s'éloigna. La tension dans son bureau diminua.

Hamel éteignit les lumières. Elle aurait dû y penser. Trahir leur présence à l'étage au-dessus des lieux de la prise d'otages n'était pas recommandé. Si les malfrats envoyaient l'un d'eux jeter un coup d'œil dans son bureau, elle devrait le tuer. Puisque personne n'était encore venu, elle espérait que ceux qui étaient postés à l'extérieur n'avaient pas vraiment prêté attention au fait que la lumière avait été allumée.

La lueur émise par l'ordinateur portable lui permettait d'y voir suffisamment. Quant à ceux qui arpentaient son bureau, ils devraient se débrouiller. Elle était étonnée qu'ils n'aient pas encore buté contre un meuble. Ils n'avaient pas de lunettes de vision nocturne, si ? Dubois se précipita alors vers la fenêtre sur le côté.

— J'aperçois le corps du garde par ici. Mort. (Il rejoignit l'autre fenêtre.) Bon sang. Pareil.

Il poussa un lourd soupir.

— Comment pouvez-vous le voir à cette distance ? demanda-t-elle. Il fait nuit dehors.

Les hommes s'agitèrent, mais ne dirent rien. Un mouvement sur l'écran de l'ordinateur attira son attention. Les invités s'allongeaient sur le ventre, les bras tendus au-dessus de la tête. Eh bien, merde. Candy saisit son téléphone portable et appuya sur la touche de numérotation rapide pour les services de sécurité de la Maison-Blanche.

— Hé, Candy...

— Nous avons une prise d'otages à l'immeuble du renseignement national, cracha-t-elle. Ce n'est pas un exercice. Je répète, pas un exercice.

— Quoi ? Putain, lâcha l'homme à l'autre bout de la ligne. Appelez-moi quand vous en saurez

plus.

Le signal sonore indiqua qu'il avait raccroché.

— Qui était-ce ? demanda Josh.

— Les services de sécurité de la Maison-Blanche, dit-elle. La procédure consiste à informer immédiatement le Secret Service de toute menace. Ils se chargent alors d'envoyer des renforts pour protéger le président et son épouse.

Il connaissait probablement la procédure, et elle l'énonça plus pour elle que pour lui. Elle appuya sur une autre touche de numérotation rapide.

— Dresden à l'appareil.

— Je suis le major Candace Obermier. Nous avons une prise d'otages à l'immeuble du renseignement national avec quatre hommes à l'intérieur et quatre à l'extérieur.

— Merde. Candy, qu'est-ce qui se passe là-bas ? dit Dresden.

— Dres, c'est sérieux, répondit-elle. L'agence du renseignement national organisait une cérémonie en l'hommage d'ALFA ce soir.

— Oui. J'ai été invité en tant que chef de la sécurité nationale, dit-il.

— Avant le début de la cérémonie, quatre hommes armés ont envahi le hall, retenant tout le monde en otage. Les quatre gardes que j'avais postés dehors sont morts, remplacés par leurs hommes, je suppose. Pommer et plusieurs autres officiers de haut rang sont ici. La situation pourrait sérieusement dégénérer si nos dirigeants prenaient une retraite anticipée. Nous avons besoin d'aide immédiatement.

— Bon sang, Candy. Vous savez qu'il faut près de deux heures pour monter une opération avec des hommes, des munitions et un plan d'action.

— Oui, monsieur. En attendant votre arrivée, l'Agence des ligues fédérales d'alphas est avec moi dans mon bureau juste au-dessus de la prise d'otages, dit-elle.

— Vous êtes avec l'ALFA ? s'enquit-il.

— Oui, monsieur.

— Bon sang, Candy. Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de moi. Laissez ces garçons prendre les choses en main. C'est largement dans leurs cordes.

— Monsieur, je n'en doute pas, mais...

— Je vais envoyer quelques-uns de mes gars en reconnaissance. Ils feront ce qu'ils pourront, mais sans connaître le plan du directeur Tumbel, nous ne ferions que vous mettre des bâtons dans les roues. Ils seront là d'ici une heure.

La communication s'interrompit. Elle jeta le téléphone sur le bureau et se passa les doigts dans les cheveux, lissant les mèches qui s'étaient échappées de son chignon.

*Il est temps d'élaborer un plan, alors, pensa-t-elle.*

Josh recula et dit :

— Il est temps d'élaborer un plan.

Elle leva les yeux vers lui. Il fit la moue et lui adressa un clin d'œil. Bordel de Dieu, son cœur trébucha. Dégoûtée de sa faiblesse, elle se leva et s'éloigna de lui. Il était trop séduisant, trop fascinant, et il n'avait rien fait d'autre qu'un clin d'œil ! Elle n'était pas tirée d'affaire.

Hamel se mit à faire les cent pas.

— Nous avons besoin de plus d'infos sur la situation pour pouvoir prendre la moindre décision. Ensuite nous devons réfléchir à la meilleure façon de faire sortir nos âmes sœurs.

— Oh là, doucement, mon pote, dit-elle. Nous ferons sortir tout le monde, pas juste vos épouses ou vos âmes sœurs si vous préférez les appeler comme ça. Pas question d'abandonner

qui que ce soit.

L'obscurité qui régnait dans le bureau l'empêcha de voir sa réaction. Ce qui n'était probablement pas plus mal.

— Bon, nous devons nous rapprocher des terroristes et écouter ce qu'ils disent. Histoire de voir ce que nous pourrions apprendre.

— En descendant par la cage d'ascenseur ? demanda Day.

— Excellente idée, répondit-elle, mais avec les portes closes et toutes les cages d'ascenseur enchâssées dans du béton, nous ne pourrions rien voir ni entendre.

— Y aurait-il moyen d'aller au-dessus d'eux ou en dessous ? s'enquit Tumbel.

Elle se frappa mentalement le front de la main.

— Oui, bien sûr. (Elle contourna son bureau à tâtons vers son fauteuil, prit son téléphone portable et le glissa dans sa poche.) Le plafond du hall a été renforcé avec des poutres en acier et il y a suffisamment d'espace pour y marcher. (Elle tendit les mains devant elle et avança précautionneusement, à l'aveuglette.) Où est cette foutue porte ?

De la lumière se répandit dans la pièce par l'embrasure de la porte. Tumbel respira profondément, puis lui fit signe. Qu'est-ce qu'ils avaient donc tous, à respirer ainsi à pleins poumons ? Elle commençait à penser qu'aucun d'eux ne jouait cartes sur table.

— La voie est libre, dit Josh, reculant. Je vous suis, major.

Candy s'arrêta à la limite de la lumière et déclara :

— Je n'ai pas besoin d'aide, Tumbel. Les services de votre équipe ne sont pas requis.

— Très bien, dit-il. Mes gars restent là et surveilleront les écrans. Mais je vous accompagne.

Elle mit la main sur sa hanche et le dévisagea. *Il va vraiment me faire une scène pour si peu ?* se demanda-t-elle.

Il indiqua le sol du couloir où il se tenait.

— Si vous ne magnez pas votre charmant popotin dans les cinq secondes, je vais devoir vous traîner en vous prenant la main.

Il n'en fallut pas plus pour la faire avancer. Hors de question qu'il la touche encore. Mais elle devait reconnaître que l'expérience avait été agréable. Rien à voir avec son père ou certains hommes à qui elle avait eu affaire à la base militaire.

Se concentrant sur ce qu'elle faisait, elle longea rapidement le couloir à la recherche d'un conduit de ventilation. Elle savait qu'il y en avait un qui donnait sur l'espace au-dessus du plafond du hall pour aspirer l'air chaud qui s'y accumulait pendant les mois estivaux. De l'autre côté des ascenseurs, elle vit ses efforts récompensés. Une grande ouverture fermée par une grille en métal avait été découpée dans le mur à plusieurs centimètres au-dessus du sol. Elle se pencha et saisit sa chaussure.

— Vous devez ôter vos chaussures et vos chaussettes si vous voulez descendre avec moi.

— On descend par là ?

Il montra la grille.

— Ouais, dit-elle, ça vous fait peur ?

Son visage durcit et elle faillit s'esclaffer en le voyant changer d'expression.

— Non. Mais je ne suis pas certain de passer.

Candy haussa les épaules.

— Dans ce cas, vous resterez ici.

De nouveau, son visage se métamorphosa, mais cette fois-ci il fronça les sourcils et pinça les lèvres.

— Je ne vous laisserai pas y aller seule. Vous n’avez pas la moindre idée de ce sur quoi vous pourriez tomber.

Sauf que si, mais elle se garderait bien de le lui dire.

Après avoir ouvert la grille de métal et enlevé le filtre à air, elle se tortilla pour se glisser dans le trou, les pieds d’abord. Depuis un an qu’elle avait décroché un travail de bureau, elle avait pris du poids. Comme jamais auparavant, malgré ses joggings quotidiens et ses séances de sport régulières. Elle avait des rondeurs féminines, voilà tout. Sa mère était comme elle.

Le pauvre type se moqua d’elle pendant tout le temps qu’il lui fallut pour faire entrer son corps dans le conduit de ventilation. Elle verrait s’il aurait le cran d’en faire autant. S’il se dégonflait, elle lui botterait les fesses.

## CHAPITRE 7

Josh n'arrivait pas à croire qu'il allait descendre dans un conduit d'aération. Mais où il avait la tête, putain ? Il savait exactement où. Ce satané animal et ses idées fixes. Heureusement qu'il pouvait s'en prendre au loup. Sinon il devrait botter ses propres fesses pour être aussi machiste. Il devait se ressaisir. Ses envies sexuelles lui arrachèrent un grognement. Il était un pro. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de faire capoter ce qu'ils faisaient parce que son animal avait pris le contrôle de la situation.

Ôtant ses chaussures, il gloussa en regardant sa ravissante âme sœur, le cul en l'air, ramper à reculons dans le conduit.

— Vous devez utiliser la friction de votre peau pour ne pas glisser.

*N'est-elle pas un vrai petit génie ?* pensa-t-il. La friction de la peau... ça sonnait hyper sexy à ses oreilles.

— Vous faites ça souvent ? demanda-t-il.

Elle renifla d'un air méprisant et disparut dans le trou.

— Bon, Tumbel, se dit-il à lui-même, personne ne t'a obligé à t'embarquer dans cette folie.

Il se rapprocha du conduit et procéda de la même façon que Candy. Il s'érafla le genou en passant la jambe dans le trou.

— Aïe, merde, ça fait mal !

— Chut, fit Candy. Votre voix porte ici.

Il baissa les yeux vers elle.

— Désolé, chuchota-t-il.

Où avait-il la tête quand il avait affirmé en être capable ? Il avait à peine la place de s'accrocher aux parois. Mais comme le lui avait conseillé son âme sœur, il utilisa la friction de sa peau contre le métal pour descendre peu à peu. Ce serait un fiasco complet s'il tombait.

*Alors ne tombe pas, imbécile,* lui dit son loup. *Tu as bien choisi le moment de te montrer,* pensa Josh. Il reporta son attention sur son âme sœur sous lui.

— Alors, c'est quoi le plan après ça ? chuchota-t-il.

Elle leva les yeux vers lui et dit :

— Nous nous plaçons au-dessus des terroristes et utilisons mon téléphone pour enregistrer ce qu'ils disent et tenter peut-être d'obtenir des images de plus près, aussi. Histoire de voir leurs visages.

Voilà qui paraissait facile. Une fois parvenu au bas du conduit, il décolla les pieds des parois métalliques et retomba avec légèreté. De là, il se baissa pour sortir du tuyau. Le spectacle qui s'étendait devant lui était surréaliste.

Il ignorait quoi en penser. L'espace plongé dans la pénombre semblait être un mélange de vieux et de neuf qui s'entrelaçaient, créant un méli-mélo de tuyaux et de poutres. Près de lui, Candy étendit la jambe pour monter sur la première poutre. Ce qui ne leur plut pas du tout, à lui et à son loup. Si elle perdait l'équilibre, elle passerait à travers les carreaux du plafond et ferait une chute de six mètres jusqu'au sol carrelé en dessous.

— Ne bouge pas, beugla-t-il dans un murmure.



Il s'avança pour la rejoindre et se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Je vais passer devant et je vous aiderai à traverser.

Il vit des nuages menaçants s'amonceler dans ses yeux. Oh, merde.

— Écoutez, ça n'a rien de sexiste. Je suis juste très souple et j'ai un excellent sens de l'équilibre.

Un large sourire éclaira le visage de son âme sœur.

— Quoi ? Vous pouvez faire la roue et des sauts périlleux ? demanda-t-elle.

Il était sûr d'en être capable, s'il essayait.

— Ce n'est pas la question, poursuivit-il.

— Ouais, convint-elle, je sais. Alors magnez-vous le cul pour rejoindre la prochaine poutre.

Josh enjamba des faisceaux de tuyaux et de câbles qui s'entrecroisaient entre les poutres. Il lui tendit la main. Elle se raidit et la regarda fixement. *Bon sang*, pensa-t-il, *pourquoi ne supporte-t-elle pas qu'on la touche ?* Il devrait le découvrir et l'aider à surmonter sa phobie en vitesse. Il comptait la caresser absolument partout quand toute cette affaire serait terminée.

— C'est comme une poignée de main, dit-il. C'est dans vos cordes. Je vous ai vue à l'œuvre. Mettez juste votre main contre la mienne.

Il se chargerait du reste.

Timidement, elle avança le bras alors qu'elle se préparait à sauter. En plein vol, elle glissa la main dans la sienne et il la tira juste devant lui, se servant de ses deux mains pour s'assurer qu'elle tenait bien sur ses jambes. Quand elle commença à paniquer et recula, il écarta vivement les bras, les mains en l'air.

Elle le fusilla du regard et lui indiqua leur destination suivante. Les terroristes s'étaient installés au bureau d'accueil au milieu du hall. Il leur restait encore plusieurs sauts pour s'en approcher.

Pour une humaine, son âme sœur se révélait incroyablement douée pour sauter de poutre en poutre. Elle ne manquait pas de force pour franchir de longues distances et avait le sens de l'équilibre. Elle aurait probablement pu se débrouiller sans lui. Mais il se garderait bien de le lui dire.

Le passage suivant était un peu plus difficile. Un tube en PVC était placé sur des tuyaux, en augmentant d'autant la hauteur. Il dut veiller à bien lever les pieds pour ne pas le toucher. Il le lui montra après avoir sauté par-dessus. Elle fronça les sourcils et fendit l'air de la main, pour signifier qu'elle l'aurait frappé s'il avait été plus près, et articula en silence :

— Je le vois.

Elle maugréa un truc au sujet des hommes qui s'imaginaient que les femmes étaient infoutues de rien faire. Ce qui le fit sourire.

Elle ferait mieux de s'y habituer. C'était ce à quoi ressemblerait le reste de leur vie ensemble. Il la préserverait toujours du danger. Il serait toujours là pour s'assurer qu'elle ne risquait rien, même si quelque chose lui disait qu'elle avait tendance à s'attirer les ennuis.

Du regard, elle suivit le tube surélevé sur toute sa longueur, du début à la fin. Si elle espérait l'éviter, c'était peine perdue. Il lui fit signe, articula en silence :

— Venez.

Elle souffla bruyamment puis balança les bras en arrière, s'élançant. Dès qu'elle fut en plein vol, il comprit qu'elle n'y arriverait pas. Elle s'en rendit compte elle aussi. Elle baissa brusquement la jambe et prit appui sur le tube, ce qui lui donna l'élan nécessaire. Le tube ploya sous son poids, mais elle repartit si vite qu'il n'en résulta aucun mal.

Il l'attrapa des deux mains. Il était désolé, mais elle devrait se faire une raison. Cet atterrissage n'aurait rien de beau. Devinant ce qu'il avait en tête, elle se détourna alors qu'elle était encore en l'air, ce qui ne l'arrêta pas. Il l'empoigna par le bras et attira son corps contre le sien pour l'empêcher de tomber. Ses pieds se prirent dans les siens et il perdit l'équilibre. Il chutait.

Il enroula un bras autour de sa taille, la serrant étroitement contre lui alors qu'il glissait son autre bras sous lui pour s'agripper à la poutre. Sa main brisa le plus gros de sa chute et il exécuta un roulé-boulé sur la poutre au lieu de retomber en plein sur les fesses. Candy réussit à tendre les bras sur le côté pour se retenir à des tuyaux.

L'expression abasourdie et horrifiée qu'il lut sur son visage lui donna envie d'éclater de rire, conscient qu'ils ne risquaient plus rien. Il était sûr que ce n'était pas leur chute qui l'avait effrayée, mais le fait d'être allongée sur lui, le corps entièrement aligné avec le sien. Il avait toujours un bras passé autour de sa taille.

Elle remua les lèvres mais aucun son n'en sortit. Il posa un doigt sur sa bouche pulpeuse pour la faire taire.

— Calmez-vous, chérie. Vous allez bien. Je ne vous ferai aucun mal.

Elle cessa de gigoter, même si cela ne l'avait pas dérangé, au contraire. Son masque – l'autre personne qu'elle devenait quand elle avait besoin de se protéger – apparut. Il l'avait vue procéder à ce changement à deux ou trois reprises à présent. Il ignorait pourquoi elle éprouvait le besoin de se cacher, mais même son odeur se modifiait légèrement. Celle-ci lui ressemblait moins et avait quelque chose de la machine. Pas d'émotions, pas de sentiments.

Il n'était même pas sûr qu'elle ait conscience de se glisser dans un autre personnage, tant le changement s'opérait en douceur. Elle fronça les sourcils et plissa les yeux en le regardant. Relevait le menton d'un air indigné.

— Je sais que vous ne me ferez aucun mal, chuchota-t-elle. C'est ça qui me dérange.

Elle balaya le bras le long de leurs corps pour indiquer leur position compromettante. Bon Dieu, il crevait d'envie de l'embrasser. De déposer des baisers légers comme des plumes le long de son cou svelte jusqu'à l'endroit qu'il mordrait dans très peu de temps. Il voulait qu'elle enlève ces maudits vêtements. La voir le visage empourpré, nue et glissante de désir. Putain, putain, putain, son corps le détestait. Le moment était très mal choisi pour avoir la trique.

## CHAPITRE 8

Candy avait le regard perdu dans les yeux de l'homme le plus sexy qu'elle avait jamais vu et qui était allongé sous elle sur une poutre au-dessus d'une prise d'otages. Cette journée pouvait-elle être pire ? Sous ses rondeurs, elle sentait son corps dur. Dur absolument partout. Elle fut transpercée par un feu qu'elle n'avait pas éprouvé depuis l'adolescence, à l'époque où elle avait les hormones en ébullition. Non. Ce n'était ni le moment ni l'endroit. Et plus important, ni la personne. Elle venait juste de les virer, lui et son équipe. Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

Est-ce que ça lui plaisait ? Elle était terrifiée. Elle ne se sentait ni impuissante ni toute-puissante – elle ne voulait rien ressentir du tout. Elle avait des gens à sauver et un boulot à exécuter.

— Vous savez, dit Tumbel, pour vous lever vous allez devoir glisser sur moi.

Elle se composa un visage impassible. Puis réfléchit à ce qu'il avait dit. La vision de son corps qui frottait contre le sien alors qu'elle lui glissait dessus lui donna chaud. Il avait raison. Soit elle lui collait ses cuisses sur le nez, soit elle aurait la bouche au-dessus de sa... queue. Elle sentit ses joues la brûler. Elle ne dirait pas non à une combustion spontanée, là tout de suite.

Il lui sourit alors qu'elle tentait de lui dissimuler sa vraie personnalité.

— Eh bien, commença-t-elle, je ne vais certainement pas remonter le long de votre corps pour que votre visage... votre visage... Vous savez ce que je veux dire.

Bon sang, elle était troublée. Pourquoi était-elle aussi gênée ? Quand des hommes l'avaient harcelée sexuellement avant, elle s'était foutue tellement en rogne que l'envie leur était passée. À la caserne, on l'appelait la Garce vierge parce qu'aucun homme ne l'avait jamais mise dans son lit. Elle les avait même laissés croire qu'elle en pinçait pour l'autre camp.

Sauf qu'il ne la harcelait pas. Il énonçait un fait. Et c'était le premier homme qui l'attirait sexuellement depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait. Les visions qui lui traversèrent l'esprit étaient si déplacées qu'elle fut heureuse qu'il ne puisse pas lire dans ses pensées.

— Descendez, alors, lui lança-t-il doucement.

— Oui, chuchota-t-elle.

Elle glissa le long de son corps en se tortillant. Sa poitrine contre son torse, son intimité brûlante contre sa queue. Putain, c'était tellement agréable. Quand sa tête parvint au niveau de son entrejambe, elle posa une main sur la poutre pour soulever le haut de son corps. Qu'il n'aille pas se faire des idées. Elle l'avait peut-être autorisé à la toucher, mais c'était un cas d'urgence.

Elle se mit debout alors qu'il en faisait autant. Il était temps de se concentrer sur la tâche qui l'attendait, rassembler des informations. Après avoir encore un peu sauté de poutre en poutre, ils se retrouvèrent au milieu de l'espace. Elle n'entendait pas grand-chose, seulement le murmure des voix des hommes. Tumbel s'agenouilla et colla l'oreille au carreau du plafond.

— Ils sont juste en dessous, dit-il.

Parfait. Elle sortit son téléphone de sa poche.

— Ils parlent dans une langue étrangère, ajouta-t-il.

Exactement comme l'avait indiqué Dotson.

— Il y aurait moyen de les filmer avec mon téléphone ? demanda-t-elle.

Tumbel s'assit sur ses talons et tendit le doigt derrière elle.

— Reculez. Si nous nous plaçons derrière eux, nous pourrions soulever l'un des carreaux sans qu'ils s'en aperçoivent.

Il était plus intelligent qu'elle l'avait supposé. Il savait peut-être ce qu'il faisait avec son agence, même si les résultats de son service laissaient penser le contraire.

Reculant de plusieurs carreaux, elle s'arrêta et chercha son accord des yeux. Il hocha la tête. Pendant qu'il détachait le carré de fibre minérale, elle ouvrit la caméra de son portable. Il guetta son signal du regard. Elle hocha la tête et il souleva le carreau. Elle glissa le téléphone par l'ouverture étroite.

— Ne le lâchez pas, chuchota Tumbel.

— Sans dec', rétorqua-t-elle.

Elle garda la tête baissée pour qu'il ne voie pas son sourire. Quel abruti ! Comme si elle comptait laisser tomber son téléphone.

À présent que le carreau avait été déplacé, elle entendait les hommes parler. Elle ignorait dans quelle langue, elle aussi. Ce n'était pas une langue romane, et elle n'avait pas l'air asiatique non plus. Restait le nord de l'Europe et au moins cinq langues. Ça ne les aidait pas beaucoup.

Après quelques instants, elle sortit son téléphone de l'ouverture et arrêta l'enregistrement vidéo. Elle regarda autour d'elle, se demandant s'ils pouvaient faire autre chose tant qu'ils étaient là. Elle se remit debout et fourra l'appareil dans sa poche. Elle remarqua alors que Tumbel lui tenait la main.

Sa réaction instinctive fut de s'écarter, de fuir pour qu'il ne puisse pas lui faire de mal. Il resserra légèrement son étreinte, la gardant près de lui. Il porta sa main à ses lèvres et lui embrassa le dos des doigts. Elle sentit son cœur s'emballer. Personne ne lui avait jamais fait ça. Elle le voyait dans les films et les comédies sentimentales, mais jamais dans la vie réelle. Dans la sienne. Elle le dévisagea, ne sachant pas quoi dire ni quoi faire. Elle eut le ventre noué et la peur lui comprima la poitrine.

Un enchevêtrement d'émotions qu'elle ne savait pas gérer bouillonna en elle. Loin. Elle devait partir loin de lui. Elle devait se ressaisir et refouler les sentiments qu'elle avait réprimés presque sa vie entière.

Tant pis, elle ne le laisserait pas passer en premier. Elle sauta sur la poutre la plus proche et continua sans s'arrêter jusqu'au mur. Sans grande difficulté, elle remonta le conduit de ventilation. Elle ne regarda jamais derrière elle pour voir où était Tumbel. Elle s'en foutait. Il savait où était son bureau.

Parvenue à la porte de son sanctuaire, elle entra dans la pièce plongée dans l'obscurité et se figea. Que se passait-il ? Pourquoi la lumière était-elle éteinte ?

— Major ? articula une voix masculine familière dans le noir.

Il lui fallut quelques instants pour recouvrer ses esprits. Sortant son téléphone portable de sa poche, elle se réprimanda d'avoir été aussi tête en l'air. Ce genre d'inattention pouvait vous coûter la vie au combat. La lueur émise par son téléphone l'aida à rejoindre son bureau.

Sur l'écran de son ordinateur portable, pas grand-chose n'avait changé depuis qu'ils s'étaient absentés. Quoique... Sur l'un des écrans de contrôle, elle remarqua que quelqu'un était debout – non, assis – devant la porte de l'immeuble, faisant face à l'extérieur. Elle ouvrit l'enregistrement vidéo sur son téléphone et zooma, agrandissant la personne en question.

Le souffle coupé, elle reconnut le directeur Pommer de dos. Il était assis sur une chaise, les mains liées derrière le dossier, et regardait fixement la nuit dehors. *Malin*, pensa-t-elle. Voilà qui

découragerait efficacement toute tentative d'intrusion, de tirs à travers les vitres ou de lancers de bombes à gaz. Bon, très bien. Cela ne faisait guère de différence en ce qui la concernait.

Candy lança la lecture en tapotant le triangle vert sur l'écran. Les autres personnes présentes dans la pièce se rassemblèrent autour d'elle. Les voix étaient à peine audibles et elle monta le son au maximum.

— Ils parlent russe, annonça l'agent Day.

Elle le regarda.

— Vous êtes sûr ?

Comment pouvait-il le savoir alors que personne n'en avait rien su ?

— J'ai passé un an dans cette partie du nord de l'Europe, à chercher des indices. Je parle russe et cinq autres langues, déclara-t-il avec une pointe de snobisme.

C'était assez impressionnant, elle le lui accordait.

— Que disent-ils ? s'enquit-elle.

Ils restèrent silencieux un moment avant qu'il prenne la parole.

— Leur discussion est bizarre. Ils parlent d'un film que l'un d'eux a vu la semaine dernière, expliqua Day.

— Un film ?

Elle avait du mal à le croire.

— Ouais, affirma Day. L'un d'eux vient juste de demander si les autres se rendraient à un mariage. Étrange.

Elle ne s'était jamais demandé de quoi discutaient les preneurs d'otages, mais elle doutait que ce soit de sujets aussi légers. C'était comme si cette prise d'otages était tout ce qu'il y avait de plus ordinaire pour eux. Que faisaient-ils là et que voulaient-ils ? Pourquoi ne présentaient-ils aucune demande ? Elle arrêta la vidéo.

Accédant aux dossiers secrets de la base de données du renseignement national, elle lança une recherche pour des hommes nés en Russie.

— Les gars, dit-elle au groupe, ce que vous voyez ici ne sort pas d'ici. Tout est classé secret défense.

Quand un murmure d'assentiment général s'éleva, elle poursuivit sa recherche.

Il y en avait tant, dont beaucoup de l'époque de la guerre froide. *La plupart de ces espions sont probablement morts à présent*, pensa-t-elle, *et ne peuvent en tout cas plus être actifs aujourd'hui*. Elle tomba sur deux frères qu'elle ne connaissait que trop bien. Deux ans plus tôt, ces salopards avaient kidnappé une famille française en vacances afin d'obtenir une rançon. Dans le cadre d'une mission top secrète commune avec la France, elle avait piloté l'hélicoptère qui aurait dû emmener la famille sitôt qu'elle aurait été libérée par les forces françaises et américaines. Se poser et décoller. Fastoche.

Eh bien, les frères n'avaient pas renoncé à leur vache à lait si facilement. Dans une tentative désespérée, ils avaient attaqué son hélico quand elle s'était posée à proximité, le rendant irréparable. La famille et elle avaient dû fuir avec l'équipe d'assaut, abandonnant la mission avant que les frères aient été appréhendés.

Peu de temps après, elle avait été promue puis s'était vu offrir un poste à Washington.

Se demandant ce que complotaient les frères, elle tapa leurs noms sur Google pour voir si de nouvelles informations à leur sujet avaient été mises en ligne : Yulian et Mikhail Steganovich.

— Je rêve, lâcha-t-elle avant de cliquer sur le lien vers YouTube.

Les frères avaient mis en ligne une vidéo visible par tout un chacun il y avait déjà un bon bout

de temps. Bien sûr, ils parlaient russe et elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils disaient, même si elle s'en doutait. Ils portaient des uniformes paramilitaires et se trouvaient devant un mur couvert de graffitis. C'était la nuit et de petits feux rougeoyaient à l'arrière-plan.

Day grogna.

— Ce sont des imbéciles.

— Que disent-ils ? s'enquit-elle.

— Rien de très important, répondit-il. Ils parlent d'une famille française qu'ils, les frères, ont relâchée par pure bonté de cœur...

— C'est un tas de boniments, dit-elle, croisant les bras. Quels menteurs de mes deux.

Day indiqua l'un des frères sur la vidéo – Yulian.

— C'est l'un des gars qui parle dans votre enregistrement.

Toutes les voix se ressemblaient plus ou moins pour elle.

— Et son frère ? demanda-t-elle.

Day secoua la tête.

— Je ne l'ai pas entendu. Il n'est pas présent.

— Vous en êtes sûr ? insista-t-elle, tentant de comprendre la situation insensée dans laquelle ils se trouvaient. Ils font tout ensemble. L'un de ses complices doit forcément être son frère.

Day secoua encore la tête.

— J'en suis sûr. Passez l'enregistrement sur votre téléphone.

Elle tapota la flèche verte et écouta les échos caverneux qui sortaient du petit haut-parleur. Day et les gars hochèrent tous la tête. À l'unanimité, c'était Yulian.

— Comment savez-vous que ce n'est pas Mikhail ? demanda-t-elle. Ils ont la même voix sur la vidéo YouTube.

Les trois gars secouèrent la tête. Hamel dit :

— Il y a une légère différence de hauteur au niveau de leur voix. Celui sur la gauche a une voix plus aiguë que le frère sur la droite.

Le reste de l'équipe était du même avis.

— Vous devez avoir une ouïe sacrément fine, parce qu'ils ont la même voix pour moi, dit-elle.

Aptitude exceptionnelle à voir dans le noir, ouïe d'une sensibilité extrême, capacité à répondre rapidement et efficacement aux événements et à rester calme en situation de stress. Ils n'avaient pas l'air si mauvais comme agents. Elle se demanda pourquoi aucun d'eux n'avait fait carrière dans l'armée ni n'y avait même servi.

C'était ce qui lui avait fait soupçonner que l'équipe était une bande de ratés. Ils n'avaient reçu aucune formation militaire officielle. Comment pouvaient-ils bien être aussi bons que les SEAL et les Rangers s'ils n'avaient aucune expérience des forces armées ? Cela aurait été du jamais vu. Peut-être que les dossiers de ces gars ne révélaient pas tout sur eux. Mais elle n'était toujours pas convaincue qu'ils vaillent le coup d'être gardés.

Elle arrêta l'enregistrement sur l'image du hall rempli d'invités et des quatre hommes tout de noir vêtus et le visage dissimulé derrière un bonnet de laine.

— Vous savez lequel est Yulian ? (À cause de l'angle de prise de vue plongeant, elle n'arrivait pas à évaluer la taille des terroristes.) Yulian et Mikhail sont petits pour des hommes.

— Ce ne devrait pas être compliqué, dit Dubois en contournant le bureau pour la rejoindre. Ils portent des ASh-12.7 qui mesurent environ un mètre...

Le souffle coupé, elle se pencha sur son téléphone portable.

— Vous êtes sûr que c'est ce qu'ils ont ? Comment pouvez-vous le savoir avec cette image

ridiculement petite ?

Tumbel, qui l'avait suivie à l'intérieur, indiqua une image sur l'écran de l'ordinateur où l'un des hommes, adossé aux ascenseurs, surveillait l'arrière du hall, le fusil en bandoulière.

— Regardez le design *bullpup*, dit-il. La chambre se trouve derrière la détente.

Bon Dieu, il avait raison. Son estomac se souleva. La situation était bien pire qu'elle ne l'avait cru.

— Et le canon court. (Elle se tourna vers Tumbel.) Saviez-vous que l'ancien KGB a demandé à ses dessinateurs de concevoir spécifiquement ce fusil pour les terroristes urbains ?

Elle vit au visage de Tumbel qu'il était étonné par sa question. Il ne s'était probablement jamais attendu à ce qu'une femme s'y connaisse en armes. Il répondit :

— Mais avez-vous remarqué la ressemblance de design avec nos cartouches de calibre.50 Beowulf ?

— Quoi ? répliqua-t-elle, éprouvant un plaisir presque grisant à parler d'armes à feu. Comme si les Russes avaient besoin de nous copier ? En plus, les cartouches pour l'ASh-12.7 ont une douille plus longue et une charge plus importante.

Il esquissa un sourire suffisant.

— Leur poids plus faible les rend plus adaptées à un cadre urbain de proximité.

— Vraiment, dit-elle, avez-vous songé au pouvoir d'arrêt... ?

— Hé, les amis, les interrompit Dubois. Concentrons-nous un peu, là. Il est question de taille, pas de fusils d'assaut auxquels les gens normaux n'entendent rien.

Candy s'assit dans son fauteuil et leva les yeux au ciel, mais aperçut le large sourire qui fendait le visage séduisant de Tumbel. Elle s'empressa de détourner le regard vers son ordinateur portable. Apprécier sa compagnie ne figurait pas sur sa liste des trucs à faire.

Dubois tapota l'écran pour attirer l'attention sur un des hommes au rez-de-chaussée.

— Je dirais que celui-ci est le plus petit avec un peu moins d'un mètre soixante-dix. Celui-là mesure plus d'un mètre quatre-vingts.

Il semblerait qu'ils aient leur homme. Mais pourquoi juste un des frères ? Où était l'autre ?

## CHAPITRE 9

Un sentiment de victoire submergea Josh. Qu'ils aient une passion commune lui et Candy le rendait fou de joie. Ce n'était que le début de leur rapprochement. Ils devaient en finir avec cette sale affaire pour qu'il puisse la ramener chez lui. Sa nana aimait les armes. Bon sang, il ne s'était pas attendu à ça. Candy avait l'air si collet monté. Mais il était sûr qu'elle serait toute douce quand il apprendrait à la connaître.

Avoir déterminé l'identité de leurs terroristes était une bonne chose, mais ça lui faisait une belle jambe. Il voulait qu'ils débarrassent le plancher.

— Nous avons besoin d'un plan, dit-il.

— Je suis d'accord, dit Candy. Nous devrions reprendre le contrôle du périmètre extérieur en premier pour nous concentrer ensuite sur l'intérieur. Mais nous devons nous tenir sur nos gardes. Le frère pourrait être dehors, prêt à abattre tous ceux qui tenteraient d'entrer. (Elle soupira.) Que pouvons-nous faire en attendant l'arrivée des renforts ?

Les gars la dévisagèrent.

— Des renforts ? répétèrent-ils en chœur.

Josh et ses hommes ne savaient même pas ce que c'était. Lors de leurs missions, ils ne pouvaient compter que sur eux, pour plusieurs raisons.

À en juger par le regard incrédule de son âme sœur, il devait s'expliquer.

— Major, nous avons l'habitude de nous débrouiller seuls. Les renforts n'existent pas dans notre monde.

Son âme sœur se carra dans son fauteuil et croisa les bras.

— Alors dites-moi comment vous espérerez vous débarrasser des hommes dehors.

Il n'avait pas prévu de la mettre dans le secret si vite. Mais quel choix avait-il ? Il doutait très sérieusement qu'elle accepte d'attendre quelques minutes dans le couloir pendant qu'ils se déshabillaient et se transformaient. Ses gars le regardèrent.

— Euh, commença-t-il, ouais, à ce sujet...

Bon sang, comment pouvait-il lui faire quitter la pièce quelques instants ?

— Vous n'avez pas besoin d'aller aux toilettes, par hasard... ? demanda-t-il.

Bon Dieu, c'était nul de chez nul.

Elle arqua un sourcil.

— Non. Et vous ?

— Non, ce n'est pas la question.

Elle arqua son deuxième sourcil.

— Alors quelle est-elle ? s'enquit-elle.

Bon sang. Que pouvait-il dire qui ne semblerait pas suspect ?

— Vous voulez bien attendre dans le couloir un instant ?

Elle plissa les yeux et avança les lèvres. Il supposait que c'était hors de question.

Hamel prit la parole.

— C'est ton âme sœur, c'est ça ?

Eh bien, bon sang. Il avait espéré que ses hommes ne s'en aperçoivent pas, mais le nez ne



mentait jamais. Il passa les doigts dans ses cheveux.

Candy dévisagea Hamel, puis posa les yeux sur lui.

— Qu'est-ce que vous avez vous autres à prononcer les mots « âme sœur » à tout bout de champ ?

Josh soupira.

— C'est le terme qu'on utilise là d'où nous venons.

— Vous êtes tous originaires des États-Unis, dit Candy. C'est ce qui est indiqué dans vos dossiers.

— Ouais, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, marmonna Josh.

— On a du mal à trouver ses mots, hein, directeur ? railla-t-elle.

Il avait du mal à lui mentir. C'était le problème.

— C'est bien ce que je pensais, poursuivit-elle. Je crois que mon plan sera mieux.

Son plan ? Elle avait un plan ? Où était-il donc passé quand c'était arrivé ?

Elle plissa de nouveau les yeux en le regardant, et une lueur de désir brilla dans ses prunelles.

— J'espère pour vous que vous ne vous êtes pas dit qu'une femme ne pouvait pas concevoir un plan, grogna-t-elle. Je me ferai un plaisir de vous botter les fesses sinon, soldat.

Putain. Si ce n'était pas le truc le plus sexy qui était jamais sorti de la bouche d'une femme. Il se demanda combien d'hommes la sous-estimaient. Probablement tous.

— Non, major. (Il s'efforça de réprimer son sourire.) Cette pensée ne m'a jamais effleuré.

— Bien, dit-elle, s'éclaircissant la voix en reculant son fauteuil. Continuez comme ça. Je dois descendre au poste de sécurité et prendre les choses en main là-bas. Je n'ai pas le son sur mon ordinateur portable et la pièce a accès à l'extérieur et aux tunnels pour manœuvrer.

— « Je » ? s'étonna Josh.

Elle n'irait nulle part sans lui.

Elle le regarda en soufflant, repoussant derrière son oreille quelques mèches rebelles.

— Oui. Moi toute seule. Vous ne pourrez jamais y rentrer tous, et encore moins descendre l'escalier en catimini et rejoindre le bureau sans éveiller l'attention des affreux, dit-elle.

Ce serait l'occasion parfaite de la voir quitter la pièce pour qu'ils se transforment. Mais il ne la laisserait pas partir seule. Il scruta les images des caméras et étudia leur position.

— Je suis d'accord. Et avec le terroriste posté devant les ascenseurs, vous n'aurez aucune chance de passer inaperçue, vous non plus. Dès que vous ouvrirez la porte de l'escalier, il vous verra.

— J'en ai bien conscience, concéda-t-elle.

Qu'elle cède aussi facilement l'interloqua.

Debout près de la fenêtre, Day en tapota la vitre.

— Nous avons besoin d'une diversion et je crois qu'elle vient juste d'arriver.

Par-dessus l'épaule de son âme sœur, Josh regarda sur l'écran de l'ordinateur les images d'une caméra extérieure où on voyait une camionnette de presse qui se garait le long du trottoir en face de l'immeuble.

— Comment les médias ont-ils bien pu avoir vent de cette affaire ? dit Candy. La police de Washington n'est même pas encore là.

Assis sur le canapé, Hamel frappa Dubois sur le bras.

— Une de tes ex ne travaillait-elle pas pour une chaîne d'information continue ?

Dubois fronça les sourcils.

— Ouais, mais n'en souffle pas mot à mon âme sœur. On a vu mieux qu'une femme jalouse

membre de la pègre. De quoi s'endormir coq et se réveiller poule.

Josh ignora sa remarque à la con.

— Elle travaillait pour quelle chaîne ? demanda-t-il.

— Je crois que c'était WADC. Il y avait DC dans le nom, répondit Dubois.

— WWDC ? dit Josh.

— Ouais, c'est ça.

Dubois se leva du canapé et le rejoignit. Il se pencha sur l'ordinateur portable quand la portière passager de la camionnette s'ouvrit.

— Euh, c'est elle. Claire Carter.

Une femme bien roulée vêtue d'une veste et d'une jupe crayon en descendit, micro à la main. Le conducteur contourna le véhicule pour ouvrir la porte coulissante située de son côté et sortir le matériel.

— Tu as gardé son numéro ? demanda Josh à son agent.

Dubois prit son téléphone.

— Peut-être. (Un moment passa pendant qu'il faisait défiler ses contacts.) Ouais, je l'ai, à condition qu'elle n'en ait pas changé depuis qu'on n'est plus ensemble. Que voulez-vous que je lui dise ?

Bonne question. Il demanda à son âme sœur :

— Candy, quelle est la meilleure façon de l'utiliser, à votre avis ?

Elle se mordit la joue et plissa un œil. Elle était si adorable quand elle était en pleine concentration.

— Nous devons détourner l'attention des terroristes au fond du hall pour que je puisse rejoindre le couloir conduisant au poste de sécurité à partir de l'escalier.

Il savait qu'elle voulait dire « nous » et non pas « je » ; il mettrait ça au clair avec elle sous peu. Il se tint près d'une fenêtre et chercha un mécanisme de verrouillage. Il demanda :

— Ces fenêtres s'ouvrent-elles ?

— À l'origine, oui. Maintenant, il faut enlever les écrans électromagnétiques de l'intérieur avant, répondit-elle. Vous n'envisagez pas de sauter, si ? Le sol est à plus de six mètres. Vous vous casseriez une jambe. Et les terroristes vous verraient vous enfuir en clopinant.

Sa voix avait un léger accent amusé.

Il haussa les épaules, allant dans son sens.

— Simple curiosité. (Il se tourna vers Dubois.) Frank, appelle la fille et dis-lui que nous avons besoin de son aide. Je voudrais lui parler.

Sur l'ordinateur, la jeune femme prit un truc dans la camionnette et le porta à son oreille. Sa voix sortit du téléphone de Frank. Frank parla un moment puis lui passa l'appareil.

— Bonjour, madame Carter. Je suis Josh Tumbel, le patron de Frank.

— Je me souviens de vous. Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

— Eh bien, ça pourrait aller mieux. Nous avons besoin de votre aide.

— Je suis en mission, dit-elle. Je peux vous rappeler ?

— À vrai dire, madame Carter, votre mission est en lien avec notre problème. Comment avez-vous eu l'idée de venir ici ?

— Mon producteur a reçu un appel anonyme au bureau. On lui a dit qu'une équipe devrait se rendre sans attendre à l'immeuble du renseignement national. Et me voilà. Vous êtes à l'intérieur ? Que se passe-t-il ?

— Madame Carter, vous allez devoir rester calme et professionnelle, dit-il.

Après un silence, elle répondit :

— D'accord...

— À l'intérieur, une vingtaine de personnes sont prises en otages par des terroristes russes. (À l'écran, il vit la jeune femme se raidir, mais elle ne laissa rien transparaître d'autre.) Si vous avez reçu un appel anonyme, je suppose qu'ils vous ont fait venir pour faire une déclaration ou présenter une demande. Quoi que vous décidiez, ne prenez pas l'antenne. Vous ne feriez que provoquer une panique inutile. Est-ce que vous comprenez ?

— Oui, monsieur. J'ai compris. Qu'attendez-vous de nous ? s'enquit-elle.

Il était impressionné par sa capacité à garder son sang-froid et à réfléchir.

— Nous avons besoin d'une diversion pour détourner l'attention des terroristes au fond du hall. Quelque chose qui les attirerait vers la façade de l'immeuble.

Elle balaya l'air de la main.

— C'est tout ? C'est facile. Quand souhaitez-vous que je m'y mette ?

— Laissez-nous deux minutes. Est-ce assez long pour vous ?

— Oh, ouais. Je suis prête quand vous voulez. Ce n'est pas comme si vous me demandiez quelque chose de difficile, dit-elle.

Ce qui l'inquiéta un peu. Mais il n'avait pas le temps de l'interroger.

— Super, merci. (Il raccrocha et rendit le portable à Dubois.) Vous avez tous entendu...

Candy le fusilla du regard.

— Bien sûr que non. Vous étiez au téléphone. Comment pourrions... ?

— Nous en parlerons plus tard, dit-il à Candy, avant de se tourner vers ses hommes. Après notre départ, faites votre truc et attendez mon signal dehors. Choisissez un terroriste. Celui à l'arrière du côté ouest sera le premier. (Il ouvrit la porte et regarda Candy.) Allons-y.

Elle demeura interloquée.

— Où ?

Bon sang. Le moment était mal choisi de s'offusquer de recevoir des ordres d'un homme. Parfois il fallait l'accepter, voilà tout.

— Candy...

— Major..., commença-t-elle.

— Peu importe, grogna-t-il. Il ne nous reste que quelques secondes avant que l'occasion de rejoindre le poste de sécurité nous passe sous le nez. Allons-nous rester là à nous prendre le chou sur des questions sémantiques ou allez-vous traîner vos jolies fesses en bas de cet escalier ?

Ses yeux écarquillés et sa bouche bée étaient comiques. Elle était mignonne quand elle était surprise, aussi. Zut, de qui se moquait-il ? Elle était mignonne, en toute circonstance.

Il arqua un sourcil.

— Ne m'obligez pas à me garer.

Il vit le coin de ses lèvres trembler et elle s'avança avec raideur.

— Très bien.

Elle passa près de lui, laissant son parfum séduisant dans son sillage. Il adressa un signe de tête à ses hommes et ferma la porte.

## CHAPITRE 10

Elle était en rogne au point de cracher des balles. Encore un homme qui s'imaginait que la petite bonne femme n'était pas foutue de prendre soin d'elle-même. Tant qu'elle n'avait pas ce genre d'abruti dans les pattes, tout allait bien. C'était quand les hommes s'ingéraient dans ses affaires que les emmerdes commençaient.

Il lui avait bien demandé son avis sur la façon de tirer parti de la journaliste, mais il l'avait interpellée par son prénom. Elle avait laissé couler. Ne savait pas trop pourquoi. Elle doutait qu'il s'en soit même aperçu. C'était un homme très agréable. Il paraissait gentil, du genre à ne jamais frapper qui que ce soit, mais on ne connaissait jamais les gens jusqu'à ce que le pire se produise. Alors, l'homme derrière le masque se révélait.

Et comment osait-il qualifier ses fesses de jolies ? C'était une remarque sexiste et elle n'aurait pas dû la laisser passer. Mais c'était flatteur qu'il s'en soit aperçu – venant de n'importe quel autre, non, mais lui, ça allait.

Elle secoua la tête. Qu'est-ce qui clochait chez elle ? Elle n'avait jamais supporté les hommes dominateurs et autoritaires. Qu'est-ce que celui-ci avait de si spécial pour chambouler son monde ? Peut-être que si elle collaborait avec lui au lieu de s'opposer constamment à lui, ils en arriveraient à un compromis et sortiraient de là vivants. Mais il devrait en faire autant, bon sang. Ce n'était pas à sens unique.

Lorsqu'ils parvinrent au bas de l'escalier, Tumbel tendit le bras pour l'empêcher d'approcher de la porte. Comme si elle allait sortir sans s'assurer d'abord que la voie était libre. Quand il posa la main sur la poignée, elle le tira vivement en arrière.

— Que faites-vous ? hurla-t-elle dans un murmure, lui donnant une tape sur le côté. Si vous passez la tête par la porte, vous allez vous faire tirer dessus.

Il mit les poings sur ses hanches.

— Je suis peut-être capable de voir dans le noir, mais ma vision à rayons X est chez le réparateur.

Elle souffla.

— Je ne m'attends pas à ce que vous puissiez voir à travers les portes, crétin.

Bon Dieu, il était impossible. Elle sortit son téléphone et le lui fourra sous le nez.

— La technologie. (Elle ouvrit l'appli de la caméra.) Aidez-moi à pousser la porte pour que je passe mon téléphone. Comme sur le plafond.

Peu à peu, sans un bruit, il entrebâilla la porte. Elle glissa son téléphone par l'ouverture puis jeta un coup d'œil à l'écran. Le type qui était auparavant posté devant les ascenseurs n'était plus là. Le bureau d'accueil était vide aussi.

— La voie est libre. Allons-y.

Ouvrant plus grand la porte, elle se faufila par l'embrasure et resta dos au mur pour parcourir les quelques mètres jusqu'au couloir conduisant au poste de sécurité.

Une fois à l'abri dans le couloir, elle cessa de retenir son souffle. Les choses avaient été bien trop calmes depuis un bail et elle se ramollissait. Plus tard, elle s'écroulerait et se rongerait les ongles. Josh ne l'ayant toujours pas rejointe après quelques secondes, elle revint sur ses pas et

jeta un coup d'œil furtif dans le hall. À l'instar des autres types qui étaient cloués devant l'entrée vitrée, Josh était hypnotisé.

Sur le trottoir, une grande femme élancée aux cheveux longs avait ôté sa veste de tailleur et s'étirait, montrant ses seins à la galerie. Ils étaient gros en plus, bien sûr. Elle déboutonna le haut de son chemisier et s'éventa comme si elle avait chaud. Candy savait avec certitude qu'il faisait à peine vingt degrés dehors à cette heure-là.

La jeune femme se pencha alors lentement vers l'immeuble, son chemisier béant, pour ramasser quelque chose. Elle en avait assez vu. Candy saisit Josh par l'oreille et le traîna dans le couloir. Elle dit :

— Bas les pattes, mon grand. C'est notre diversion, qui semble fonctionner du tonnerre.

Il repoussa sa main d'une tape et la suivit.

— Désolé, je m'assurais juste que les terroristes regardaient, répliqua-t-il.

— Pas d'inquiétude. Ils avaient les yeux aussi rivés à la porte que vous.

Cette idée la fit presque rire. Les hommes n'étaient vraiment pas compliqués. Un peu de sexe et de bière et ils étaient au paradis. Sauf quand ils avaient l'alcool mauvais. Son père avait été de ceux-là.

Elle fit signe à la caméra, prenant conscience qu'elle avait oublié d'appeler Dotson pour le prévenir qu'ils descendaient. Elle leva les pouces et indiqua l'homme derrière elle. Ses instructions avaient été de ne pas lui ouvrir si elle n'était pas seule. Et Dotson ne lui ouvrirait pas ; c'était un excellent soldat. Si elle ne lui donnait pas le bon signal, il aurait son arme à la main et tirerait sans attendre.

Candy tapa le code d'entrée, débloquant le verrou magnétique. Quand elle ouvrit la porte, Dotson s'était déjà levé et saluait. Elle tira Tumbel à l'intérieur et ferma la porte sans bruit. Lui rendant son salut, elle présenta Tumbel à Dotson puis s'approcha du panneau de contrôle avec tous les écrans vidéo.

La femme dehors, Claire – elle se rappela son nom –, poursuivait son numéro. Pliée en deux, elle faisait remonter ses doigts de la cheville au mollet. Et chose intéressante, deux des Russes se disputaient près de la porte. Elle entendait leurs voix, mais ça lui faisait une belle jambe puisqu'elle ne comprenait pas leur maudite langue. Elle avait besoin de Day. Mais elle pourrait attendre longtemps. Il était dans son bureau à guetter un signal de Tumbel. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que Tumbel avait voulu dire à ses hommes. Il ne leur avait pas demandé d'aller où que ce soit, alors...

Tumbel se pencha vers elle, mais ne la toucha pas. Ce qu'elle regretta presque. Bon sang, non, pas du tout. Personne ne la touchait. Peut-être qu'elle pourrait permettre... Non !

— Hé, chuchota Tumbel.

— Quoi ? dit-elle plus fort qu'elle ne l'aurait voulu.

Non qu'on puisse les entendre en dehors de la pièce. Elle était insonorisée et bloquait toute émission radio, entrante ou sortante. Il fronça quand même les sourcils. Elle s'était ressaisie pour perdre contenance après être restée près de lui cinq secondes. Elle avait peut-être besoin d'une semaine de vacances – avec les Chippendales.

Bon Dieu, elle n'aurait pas pu mieux choisir son moment pour penser à ces sottises. Tumbel la déconcentrait de bien des façons et son corps déraillait complètement du simple fait d'être près de lui. Elle devrait vraiment revoir sa position en ce qui concernait les hommes. Jusque-là, Tumbel avait l'air d'être un chic type. La tête sur les épaules et superbe, mais sympa. Pas un de ces pauvres mecs imbus d'eux-mêmes.

— Désolée, dit-elle.

Il lui fit signe de venir sur le côté. Elle accéda à sa demande et le suivit.

— Je, euh, j'ai besoin de faire un truc et ce serait mieux si vous et votre gars, là, ne me voyiez pas, dit-il.

— Quoi ? demanda-t-elle, incapable d'imaginer ce qui pouvait bien lui passer par la tête. Qu'allez-vous faire ? Voler l'ordinateur ? Et où pourrions-nous aller lui et moi à votre avis ?

Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire qu'elle ne devait pas voir ?

Elle leva les mains pour que Tumbel garde le silence un instant, puis se tourna vers Dotson.

— Vous allez passer par les tunnels pour traverser sous Peters Avenue et sortir par la bouche de métro, puis vous reviendrez sur vos pas jusqu'à la camionnette de télévision garée devant l'immeuble.

— Oui, m'dame, répondit Dotson. Une raison particulière pour laquelle je ne dois pas utiliser la sortie juste à l'angle ?

Elle prit son arme à feu et la lui tendit pour qu'il la glisse dans son étui.

— Ils ont peut-être posté des hommes en civil dans le tunnel. Nous n'en savons rien. Le fait d'être en tenue militaire fait de vous une cible. Plus vous vous éloignerez d'ici, moins vous aurez de risques de les croiser.

— Quels sont mes ordres quand j'aurai rejoint l'équipe de télévision ?

Elle prit une seconde pour déterminer la meilleure stratégie.

— Nous avons besoin d'un homme à l'extérieur pour communiquer avec les hommes de Dresden et la police à leur arrivée.

Josh intervint :

— Je croyais que nous ne voulions pas de la police.

— C'est exact, dit-elle, mais je doute que nous puissions l'éviter. Elle fera peut-être office de diversion à son tour pendant que nous cherchons une solution. (Elle se retourna vers son garde.) Dites à Dresden et à la police de ne pas intervenir alors que nous travaillons depuis l'intérieur de l'immeuble. Tenez-vous prêt à tout. Mais ne prenez aucune initiative.

Elle le poussa vers le mur.

— Oui, m'dame.

Il souleva le panneau dissimulé dans le sol ; un étroit escalier conduisait à l'épaisse porte métallique du tunnel. Elle espérait que la voie serait libre, loin de toute embuscade.

À présent, elle devait déterminer ce qu'elle ferait de Tumbel. Qu'avait-il besoin de faire qu'elle ne pouvait pas voir ?

## CHAPITRE 11

Eh bien, merde. Josh ignorait comment il allait bien pouvoir se transformer avec son âme sœur dans la pièce. Le moment était-il venu de lui dire ? Il devait se décider. Ses gars devaient s'être métamorphosés, être sortis par la fenêtre et se cacher dans la nuit, guettant son signal. Il parcourut des yeux les prises de vue des caméras pour savoir où se trouvaient les quatre terroristes postés à l'extérieur.

Il éclata presque de rire. Ils étaient tous les quatre sur le devant de l'immeuble et regardaient l'ancienne petite amie de Frank faire son numéro. Il était étonné par leur manque de discipline. Mais ceux qui étaient à l'intérieur n'étaient pas mieux, à parler bière et pizza avec désinvolture. Il y avait un truc qui clochait. Mais il s'en inquiéterait plus tard, une fois que les otages et les âmes sœurs de ses hommes auraient été libérés.

Josh se tourna vers Candy.

— Restez ici pour le moment. Je vais m'occuper des terroristes à l'extérieur. Puis je reviendrai et nous réfléchirons à la suite.

— Vous allez vous attaquer à quatre hommes armés de fusils ASh ? (Elle avait les poings sur les hanches.) Vous avez fumé ? Pour vous cacher, vous n'aurez que des arbrisseaux et les rares arbres qui bordent le parc. Et vous n'avez même pas d'arme.

Candy se retourna vivement dans la pièce exiguë et se dirigea vers un placard d'angle. Sortant des clés de sa poche, elle ouvrit la porte métallique, dévoilant tout un arsenal. Assez grand pour équiper une petite armée si besoin. Il en resta bouché bée. Ces armes étaient magnifiques.

Elle vit son expression et sourit.

— Elles sont belles, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais eu l'occasion de les essayer. De quoi avez-vous besoin ? Amusons-nous un peu.

Il referma vivement la bouche. Elle allait vraiment flipper quand il lui dirait qu'il n'avait besoin de rien. Sur les écrans vidéo, les terroristes qui étaient dehors se déplaçaient. Le spectacle à l'avant devait être terminé. Merde.

— Un instant. Je reviens tout de suite. Ne sortez pas.

Il se glissa dans l'air frais par la lourde porte métallique.

S'appuyant contre le battant pour empêcher sa petite âme sœur de l'ouvrir, il commença immédiatement à se dévêtir et siffla pour avertir ses hommes que l'heure approchait. Appelant son loup, il se mit à quatre pattes et se faufila à travers les arbres et les buissons qui séparaient l'immeuble du renseignement national du parc derrière.

Les quatre terroristes avaient regagné leurs postes aux quatre coins de l'immeuble. Josh devait tout minuter correctement s'il voulait les attaquer par surprise. Se glissant furtivement dans l'obscurité, il huma l'air. Ses trois hommes étaient répartis autour de l'immeuble, cachés derrière les buissons.

Recroquevillé sous sa forme de puma, Frank attendait derrière les arbustes à l'arrière de l'immeuble. Parmi les métamorphes actuellement en service à l'ALFA, Frank était le plus visible la nuit. Sa fourrure dans différents tons de brun convenait mieux au camouflage dans le désert. Il ressemblait aussi à un adorable gros chat. Un putain de chat monstrueux.

Josh gémit, et Frank comprit quel était le plan. L'agent se mit à geindre à son tour et rampa à travers les buissons, sortant la tête et une patte de l'autre côté, couché sur le ventre. Dès qu'il retint l'attention du terroriste, Frank feignit d'être blessé, l'attirant vers lui. Quand l'homme s'agenouilla et tendit la main pour le caresser, le puma s'élança et referma ses mâchoires autour de son cou, puis le traîna derrière les arbustes.

Cela faisait longtemps que Josh et ses hommes n'avaient pas eu l'occasion de travailler en équipe. La plupart des missions ne requéraient qu'un, parfois deux, d'entre eux. Tous ensemble, ils étaient invincibles. L'adrénaline affluait dans ses veines, rendant son loup plus fort et affinant la clarté d'esprit de son humain pour qu'il conçoive rapidement de nouvelles stratégies. Ils constituaient une force avec laquelle il faudrait compter.

L'autre terroriste à l'arrière était le suivant sur la liste. Il était sur le côté de l'immeuble quand Frank avait attiré le premier dans les buissons. Il ignorait encore que son camarade avait disparu. Ce dont il ne tarda pas à se rendre compte quand il contourna l'angle du bâtiment.

Frank reprit forme humaine puis fit signe à Bryon, qui le remplaça et commença à geindre comme s'il était gravement blessé. Josh se cacha dans l'ombre des arbustes à plusieurs mètres de Bryon et du cadavre de l'ennemi. Quand le terroriste chuchota, Bryon répondit en russe, et le terroriste se rapprocha rapidement d'eux. Bryon recula précipitamment dans l'ombre, hors de vue de l'homme qui s'avança dans les buissons, découvrant le corps de son collègue.

Quand le Russe s'agenouilla pour prendre son pouls, Josh bondit et lui réserva le même sort. Deux de moins, il en restait deux.

Candy regardait fixement les écrans des caméras extérieures, assise sans voix. Quand Tumbel s'était enfui, elle avait tenté de lui courir après, mais il devait avoir bloqué la porte pour l'empêcher de l'ouvrir. Qu'à cela ne tienne. Si cet imbécile voulait se suicider, libre à lui. Elle avait les émotions à fleur de peau et le plus grand mal à accepter l'idée de le laisser mourir. Il était mignon et elle appréciait de plus en plus sa compagnie, mais elle n'était pas amoureuse.

C'était le premier homme qui n'avait pas tenté de la prendre de haut. Et il était resté professionnel même quand elle s'était comportée comme une vraie garce avec lui. Ce qu'elle s'efforçait désormais de corriger, même si c'était sacrément difficile. Mais elle ne souhaitait pas sa mort. Elle ne saurait jamais ce que l'avenir leur aurait réservé sinon. Argh. Elle devait cesser d'être aussi émotive. Tumbel n'était pas son petit ami. C'était peut-être le désir qui...

Alors l'un des terroristes derrière l'immeuble s'approcha des buissons. Elle se dit que Josh devait s'y cacher, même si elle n'arrivait pas à imaginer ce qu'il pourrait bien faire. S'il tirait, il attirerait l'attention des autres et se retrouverait à un contre trois. Il ne pouvait pas être aussi stupide, si ?

Elle regarda le terroriste s'agenouiller, puis se débattre sans qu'elle pût voir grand-chose, et il glissa soudain à travers le feuillage et disparut de l'objectif de la caméra. Pas un seul coup de feu n'avait été tiré. Elle bondit sur ses pieds. Ne l'aurait-elle pas entendu, étant donné que la scène avait eu lieu non loin de là ? Il devait avoir un silencieux.

Sur un écran en dessous des vues extérieures, elle s'aperçut qu'il se passait quelque chose dans le hall et sur le trottoir juste devant la porte. L'homme à la camionnette de presse avait installé sa caméra de télévision sur un trépied et un projecteur éclairait la journaliste alors qu'elle parlait dans un micro. Putain ! Dubois lui avait dit de ne pas prendre l'antenne. Ils étaient en direct ?

Elle s'empara de la télécommande du poste de télévision et mit la chaîne dont le numéro était indiqué sur la camionnette dehors. Elle diffusait une sorte d'émission policière. Avec des



policiers ou des pompiers qui décrivaient la vie « réelle » de ceux qui mettaient leur vie en danger pour les autres. À part pour mater certains mecs canon, elle n'avait aucune envie de voir la version hollywoodienne de ce qu'elle faisait pour gagner sa vie.

Au moins, l'équipe de télévision n'avait pas pris l'antenne. Candy jeta un coup d'œil aux images de la caméra placée à l'angle de la façade. La jeune femme dehors tendait le micro à l'un des ravisseurs à l'intérieur de l'immeuble. Le plus petit, Yulian, se tenait derrière le directeur de l'agence du renseignement national qui était toujours ligoté sur une chaise devant la porte, décourageant toute attaque de front. Fallait croire que le Russe avait trop les chocottes pour se tenir à découvert. Non qu'un sniper soit déjà en position pour le descendre. Moins d'une heure s'était écoulée depuis le début de la prise d'otages.

Candy tendit la main pour augmenter le volume des micros du hall, mais aperçut du coin de l'œil quelque chose qui dépassait ses compétences. D'où pouvait bien sortir cette panthère ?

## CHAPITRE 12

Lorsque Josh et ses deux agents rejoignirent les buissons sur le côté, ils virent la caméra de télévision braquée sur le hall. Comme le câble du micro serpentait sur le trottoir et disparaissait par la porte, il en déduisit que l'un des affreux exposait une demande ou pontifiait pour ses quinze minutes de célébrité mondiale.

Il remarqua que le système de communication par satellite sur la camionnette n'avait pas été mis en marche ; ils n'étaient donc pas à l'antenne. Apparemment, leur invité russe ignorait à quoi ressemblait une radiodiffusion par satellite. Josh n'avait vu que ça à l'époque où il assurait la sécurité de personnages très en vue.

Le dernier terroriste se tenait à l'angle de l'immeuble, faisant le guet tout en surveillant l'équipe de télévision. Il avait fouillé le cameraman quand il s'était approché des portes avec la journaliste, puis il s'était de nouveau fondu dans les ténèbres. Durant cet intervalle, Josh et ses hommes avaient réglé son compte au troisième terroriste. Frank s'occupait de dissimuler le corps.

Le problème avec ce gars, c'était qu'il était trop près de la façade de l'immeuble pour qu'ils puissent l'attaquer en toute discrétion. Trop d'espace herbeux ouvert sans le moindre couvert pour se rapprocher. Alors le plan était devenu faisons-confiance-à-la-panthère.

Parish était un jaguar noir que les gens prenaient sans cesse pour une panthère. Par plaisanterie entre collègues, ils l'avaient traité de panthère et lui avaient acheté des babioles roses pour son anniversaire. Mais en matière de discrétion et d'attaque-surprise, personne n'était meilleur que Parish.

Josh et Bryon regagnèrent l'arrière de l'immeuble et se cachèrent derrière les buissons. Le jaguar s'était faufilé jusqu'aux arbustes qui poussaient le long du mur vers le milieu du bâtiment et où l'ennemi s'était débarrassé du corps du garde de Candy avant de prendre sa place. Le seul signe de sa présence que Josh décelait était l'éclat de ses prunelles vertes quand Parish posait les yeux sur lui. Même la vision nocturne de l'animal de Josh ne lui permettait pas de distinguer le jaguar dans les ténèbres.

Une fois Parish en place, les agents lancèrent des pierres contre le mur pour attirer l'attention du terroriste. Avec un peu de chance, il mènerait sa petite enquête en ne voyant pas son camarade. Ce qui fut le cas. L'ennemi se précipita vers l'arrière de l'immeuble, dépassa les arbustes, puis se mit dos au mur pour le longer vers l'angle.

À cet instant, la porte métallique du poste de sécurité s'ouvrit et Candy sortit, couverte d'armes à feu. Josh bava de désir. Elle n'aurait pas pu être plus sexy, à moins d'être nue sous les armes. Quand elle se dirigea dans la même direction que le terroriste, il commença à baliser.

Où était Parish, putain ? Pourquoi n'avait-il pas encore terrassé le type ? Il regarda son âme sœur et l'affreux courir l'un vers l'autre. Josh était prêt à bondir par-dessus les buissons et à plaquer l'homme en l'attaquant de front, quitte à se faire tirer dessus au passage. Mais il le ferait pour sauver son âme sœur. Elle constituait désormais sa raison de vivre.

L'homme se rapprochait peu à peu de l'angle de l'immeuble, tout comme Candy. La forme humaine de Josh se raidit. Il voulait se transformer, mais le temps lui manquait. Bryon posa la

main sur son bras, puis se mit à brailler d'une voix gutturale. L'homme s'arrêta et se tourna vers les buissons où Josh se cachait avec son agent, le visage rempli de perplexité.

Candy surgit de l'angle de l'immeuble, rentrant presque dans le type. Les armes entrèrent en action. Josh sauta sur ses pieds et se figea alors que le félin de Parish percutait le type dans les fesses ; ils roulèrent tous deux jusqu'au bord des buissons. Parish se retrouva sous le terroriste, ses dents aiguisées profondément enfoncées dans son cou.

Josh aurait craint de faire dans son froc, s'il en avait porté un. Il botterait les fesses de Parish pour avoir attendu si longtemps.

— Josh, hurla Candy, ne bougez pas. Il y a un jaguar sauvage sur le...

Elle s'interrompt et regarda plus attentivement le tas près des buissons. Parish, sous sa forme de jaguar, se dégagea de sous le corps et elle braqua son arme plus vite que Josh l'aurait cru possible. Bryon sauta, détournant un instant l'attention de Candy, et Josh en fit autant.

— Ne tirez pas, dirent Josh et Bryon en même temps.

Elle dévisagea l'agent près de lui et fronça les sourcils.

— Day ? Que faites-vous là ? Vous êtes censé être dans mon bureau. Comment êtes-vous sorti ?

Puis elle les scruta tous deux du regard. Elle remarqua que les buissons leur arrivaient juste en dessous de la taille.

Elle arqua les sourcils puis les fronça, perplexe.

— Est-ce que je veux savoir pourquoi vous vous cachez tous les deux derrière les buissons, nus comme des vers ?

Josh sentit son visage le brûler de honte.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. (Il commença à s'avancer dans les buissons épineux, mais ne tarda pas à constater que ce n'était pas une bonne idée pour ses bijoux de famille.) Attendez juste une seconde.

Il trotta vers un étroit sentier qui coupait à travers les arbustes qui poussaient entre le parc et l'immeuble.

Candy braquait toujours son fusil de chasse sur Parish, mais elle suivit Josh du regard. Comment allait-il lui expliquer la situation ? Impossible d'inventer une histoire qui tiendrait la route. Il se jeta sur ses vêtements qu'il avait laissés tomber par terre près de la porte du poste de sécurité avant de se transformer.

Quand il se pencha pour ramasser son pantalon, Frank surgit de l'autre côté de l'immeuble et lui donna une claque sur les fesses.

— Bon boulot, les gars. Faudra le refaire plus souvent. Waouh. (Il aperçut Candy et s'arrêta.) Patron, vous savez que votre âme sœur a un fusil braqué sur Parish ?

— Oui, bougonna Josh, j'en ai parfaitement conscience. (Il enfila son pantalon, renonçant à mettre son boxer.) Tourne-toi. (Un grondement monta en lui.) Mon âme sœur ne verra personne d'autre nu.

Frank tourna les talons.

— Pas de problème. Je vais juste repartir là où aucune arme n'est pointée sur mes couilles.

Josh jeta un coup d'œil à son âme sœur. Elle avait le visage aussi rouge que devait l'être le sien. Elle dirigeait vaguement son fusil dans sa direction. Elle ne s'était probablement même pas rendu compte qu'elle avait bougé en apercevant Frank. Elle posa les yeux sur Bryon, de nouveau sur lui, puis les baissa sur le félin qui se cachait de son mieux sous le cadavre.

Sa voix était forte mais hésitante quand elle dit :

— Ce n'est pas le corps de Hamel.

Josh se précipita vers elle, le pantalon fermé, mais pas la ceinture.

— Non, vous avez raison. Ce n'est pas ce que Frank a voulu dire.

Il tendit la main vers le fusil et elle l'écarta vivement.

— Il est à moi, dit-elle, se redressant avec raideur. Quelqu'un veut-il bien m'expliquer pourquoi l'animal mangeur d'hommes ne nous inquiète pas, pourquoi vous êtes tout nus et comment vous avez bien fait pour sortir, pour commencer ?

Josh passa un bras autour de ses épaules et la guida vers la porte du poste de sécurité.

— Nous en parlerons à l'intérieur.

Elle leva les yeux vers son bureau au premier étage.

— C'est quoi, ce bordel ? (Elle s'arrêta et se retourna vers Bryon.) Vous avez sauté par la...

Le jaguar s'était extirpé de sous le cadavre et les suivait. Candy fit volte-face et appuya sur la détente. Parish dut à la vitesse de métamorphe de Josh de ne pas avoir été zigouillé. Dans les buissons à côté de lui, un nouveau passage vers le parc avait été percé. Submergé par l'odeur de sang de félin, Josh arracha le fusil des mains de son âme sœur.

Au même moment, Parish se transforma, la main sur les côtes.

— Fils de pute, mec. Ton âme sœur m'a tiré dessus, putain.

Il se frotta la poitrine et les abdos de la main.

— Tu as à peine été touché, protesta Josh. La plupart des plombs sont passés au-dessus de ton dos.

— Ouais, la plupart, se lamenta Parish. J'étais quand même en train de me vider de mon sang.

Josh baissa les yeux sur le visage de Candy et soupira. Elle était blanche comme un linge.

— Merde. (Il la tourna vers le poste de sécurité, loin de la nudité de Parish.) Vous autres, restez dans le coin, mais hors de vue.

— Attendez, dit Candy, êtes-vous tous... (elle agita la main) des animaux ou quoi ?

Josh continua à marcher, le bras autour de ses épaules.

— Nous parlerons à l'intérieur, chérie.

Eh bien, il espérait qu'ils parleraient et qu'elle ne déciderait pas juste de tous les descendre.

## CHAPITRE 13

Voir les gars dévêtus ramena Candy dans le passé, une dizaine d'années plus tôt. Ils avaient essuyé de lourdes pertes sur le front ce jour-là et les hélicoptères sanitaires de l'armée avaient été très demandés.

*La nuit était tombée et la température dans le désert chutait rapidement. Après trois vols pour ramener des soldats blessés, l'hélicoptère de Candy avait été retenu au sol pour être ravitaillé. Ce qui n'était pas un problème puisque la mission était pratiquement terminée. Quelques hélicos étaient encore sur le chemin du retour, mais c'était à peu près tout.*

*Alors qu'elle se tenait devant le dépôt, elle regarda les médecins et les infirmiers tenter désespérément de sauver la vie d'hommes courageux prêts à mourir pour leur pays. Elle entendit que plusieurs pilotes d'hélico avaient été blessés pendant leur service. Dans la confusion générale, on lança un appel pour un pilote FM. Les pilotes FM étaient un groupe d'aviateurs spécialisés qui allaient chercher certaines unités de combat.*

*D'après ce qu'elle pouvait en juger après les quelques conversations qu'elle avait eues avec ces pilotes, ils ne faisaient rien de plus qu'elle avec son hélico sanitaire. Sauf qu'ils intervenaient dans des zones de combat plus dangereuses.*

*Quelqu'un brailla qu'aucun pilote FM n'était dispo. Ils étaient soit sur le chemin du retour vers le camp, soit sur le champ de bataille. Les coordonnées du lieu d'intervention n'étaient pas très éloignées de sa dernière destination. Quand on renouvela l'appel, elle sut que c'était urgent. Les hommes avaient besoin d'aide sans attendre. Comme personne ne se précipitait vers un hélicoptère, elle décida de répondre à l'appel. Si la situation était à ce point désespérée, l'unité ne verrait pas d'un mauvais œil l'arrivée d'un pilote non FM.*

*Tous les hélicoptères sanitaires de l'armée étant en maintenance, elle se dirigea vers l'un des plus gros hélicos et le démarra. Même s'il n'était pas équipé de tout le matériel médical, elle pourrait transporter les gars. Après avoir décliné l'immatriculation de l'appareil et son identité, elle confirma les coordonnées géographiques et décolla.*

*D'après la procédure, elle aurait dû attendre l'autorisation de décoller, mais parfois quand le temps était compté, ils trichaient un peu et partaient avant. Un décollage n'avait jamais été refusé. Pas à sa connaissance. Et si elle n'avait dû tricher qu'une fois, cela aurait été le moment. La première demande pour une évacuation sanitaire était arrivée quinze minutes plus tôt. Un hélicoptère aurait déjà dû se trouver sur place. Chaque seconde perdue à attendre, un autre soldat se faisait peut-être tuer.*

*Alors qu'elle était partie depuis un moment déjà, elle fut surprise d'entendre une voix grave discordante dans son casque.*

*— Adjudant Obermier, c'est le sergent Sanders. Vous me recevez ?*

*Elle s'esclaffa presque. Elle n'avait pas souvent affaire à ce sergent puisqu'il travaillait avec les équipes FM, ce qui ne l'empêchait pas de rire quand les hommes l'appelaient Colonel Sanders, en référence au fondateur de la chaîne de fast-food KFC, quand ils avaient du poulet au menu.*

*— Je vous reçois, sergent Sanders.*

— Adjudant, vous n'êtes pas autorisée à effectuer une évacuation FM. Bien reçu ?

Oh merde. Il était trop tard pour faire demi-tour. Elle ne pouvait pas faire demi-tour. Il n'y avait personne d'autre de disponible pour sauver les hommes.

— Bien reçu, monsieur. À vous.

Elle entendit une cacophonie et un crissement électronique dans son casque. Puis l'agent de répartition normal prit la parole.

— Tu as triché, pas vrai, Obermier, dit-il. Tu as déjà décollé.

Candy poussa un petit soupir de soulagement. Ce gars à la répartition était un ami. Il s'occupait d'habitude du transport des combattants quand les hélicoptères sanitaires sortaient.

— Kellems, chuchota-t-elle, sans trop savoir pourquoi, personne n'allait aider ces gars. Je ne peux pas juste les laisser mourir alors que je peux voler tout aussi bien que n'importe quel FM.

— Candy, dit Kellems, tu désobéis à un ordre direct. (Il resta silencieux un instant.) Tu es encore loin ?

— Presque à mi-chemin. Arrivée estimée dans dix minutes, répondit-elle. Sanders est-il là ?

— Non, il est parti après t'avoir parlé. Je ne pense pas qu'il savait que tu avais déjà décollé.

— Je crois que c'est évident, Kellems, dit-elle. Tu veux que ces hommes meurent parce que je n'ai pas le sigle FM accolé à mon nom ?

— Non, Candy, mais ce n'est pas mon boulot. Je ne peux pas prendre cette décision.

— Bon, voici ce que je te propose, Kellems, dit-elle. Je n'ai pas décollé. J'ai entendu ce que m'a dit Sanders et j'ai abandonné la mission. Je suis maintenant sur ma couchette et je me prépare à aller dîner. C'est tout ce que tu sais. Le silence radio commence maintenant.

Elle poussa le bouton du micro, coupant tout son de son côté.

— Bon sang, Candy.

Kellems avait la voix chargée de colère, mais elle ne s'inquiétait pas pour lui. Elle reconnut le paysage familier de sa dernière intervention et le dépassa pour rejoindre les coordonnées qui lui avaient été communiquées. Trouvant une zone plate derrière un affleurement rocheux, elle se posa. Le sable vola alors qu'elle créait sa propre tempête de poussière. Elle ignorait totalement où étaient les hommes. Avec un peu de chance, ils l'avaient aperçue.

À travers sa vue brouillée, elle distingua un groupe d'hommes qui approchaient. Un gars bien baraqué portait un soldat blessé sur ses épaules. Deux autres le suivaient, continuant à tirer tout en reculant à travers le sable qui tourbillonnait. Ces deux-là étaient sanglants, mais tenaient debout. Dès qu'ils entrèrent, elle commença à décoller.

Les hommes lui crièrent d'attendre. Un autre arrivait. L'un des soldats hurla un nom qui lui était familier, disant au type de se magner le cul. Si c'était la personne qu'elle connaissait, elle espérait qu'il était sain et sauf. Elle l'aimait bien. Il était drôle et adorable. Baraqué, lui aussi, plus d'un mètre quatre-vingts et des muscles à ne plus savoir qu'en faire. En fait, tous les hommes dans son hélicoptère étaient exceptionnellement costauds.

À l'avant de l'hélico, des balles ennemies ricochèrent sur le métal qui encadrait le pare-brise. L'heure était venue. Malgré les protestations des hommes, elle décolla. Un de sacrifié dans l'intérêt des autres. Elle venait à peine de s'élever au-dessus du sol quand elle tourna la tête et vit un loup surgir du sable qui tourbillonnait. D'un bond, l'animal franchit une distance de près de cinq mètres et se glissa par la porte latérale ouverte.

Candy vira sur le côté en prenant de la hauteur, soulevant encore plus de débris et, avec un peu de chance, empêchant l'ennemi de viser juste. Elle avait le cœur qui battait la chamade et l'adrénaline affluait dans ses veines. C'était la norme pour les évacuations en zone de combat.

*Mais son hélico n'avait jamais été touché avant.*

Deux choses étaient ressorties de cette mission, en plus du savon mémorable qu'elle s'était pris dès qu'elle s'était posée. Sur le chemin du retour, un des gars avait dit qu'elle n'avait pas l'odeur de leurs pilotes. Elle avait cru qu'il avait prononcé « le rang », comme une sorte de jargon pour signifier qu'elle n'avait pas le sigle « FM » accolé à son nom, attestant sa spécialisation. Et quand ils avaient atterri, aucune créature à quatre pattes n'était sortie de l'hélico, mais le gars dont ils avaient appelé le nom était descendu par l'arrière, nu comme un ver. Elle savait qu'il n'était pas monté dans le plus simple appareil. Ce n'était pas le genre de truc qui lui aurait échappé.

Elle n'avait jamais eu l'occasion de parler à aucun de ces gars, car ils avaient été évacués par bateau presque immédiatement alors qu'elle avait dû jouer la reine des latrines pendant une semaine en guise de sanction. Ils n'avaient pas eu la main trop lourde puisqu'elle avait bel et bien sauvé la vie de cinq hommes, ou quatre hommes et un chien/loup.

Dans le poste de sécurité de l'immeuble du renseignement national, elle plongea le regard dans les superbes yeux de l'homme sexy qu'elle pourrait embrasser tant ils étaient proches, et demanda :

— Êtes-vous un loup ?

## CHAPITRE 14

Josh ne savait pas quoi répondre à la question de son âme sœur. Il y avait tant à lui dire et ils avaient déjà une crise sur les bras. Il la guida à l'intérieur. Comme perdue dans un vieux souvenir, elle le suivit en silence puis s'assit dans l'un des fauteuils devant le bureau. Comment savait-il qu'elle était pratiquement en transe ? À cause du fait qu'il avait glissé un bras autour d'elle sans qu'elle le menace de lui enfoncer ses couilles dans la gorge et qu'elle l'avait ensuite laissé lui prendre la main.

Il s'affala à son tour dans un fauteuil et roula vers elle jusqu'à ce que leurs genoux se touchent. Il posa les coudes sur ses cuisses puis se redressa et se passa la main sur le visage.

— Majo...

Son âme sœur leva la main.

— Je vous ai vu nu, pour l'amour du ciel. On en a fini avec les grades militaires. Je n'ai pas envie de penser à des militaires dans le plus simple appareil.

Il était temps, putain ! Il n'avait pas envie qu'elle lui donne des noms bizarres quand il l'aurait enfin dévêtue. C'était un grand pas en avant.

— Très bien, Candy, dit-il. Oui, je suis un loup. Tout comme mes gars, à part Frank qui est un puma et Parish qui est un jaguar noir, comme vous l'avez vu.

Il observa attentivement ses yeux, prêt à l'arrêter si elle faisait mine de se ruer vers le placard où elle gardait ses armes. Elle hocha simplement la tête, mâchonnant l'intérieur de sa joue.

— Voilà que tout s'explique, maintenant, dit-elle, passant des doigts tremblants dans ses cheveux. Je savais qu'un loup était monté, mais qu'un homme complètement nu était descendu.

Un grondement s'éleva dans sa poitrine. Quel homme et pourquoi ne portait-il pas de vêtements ?

Elle cligna des yeux écarquillés.

— C'est vous ? Vous grondez ?

Il dit à son loup de se calmer. Il n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait ni d'à quand ça remontait. Ils devaient prêter attention à leur âme sœur, pas tirer des conclusions hâtives.

— Alors, c'est ce qui rend votre organisation si spéciale. (Elle continua à hocher la tête.) Et c'est pour ça que vous êtes tous si costauds.

— Nous ne le sommes pas tous, mais ceux qui travaillent avec le gouvernement le sont en général du fait de ce que nous faisons, dit-il.

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle.

— Eh bien, à l'ALFA, nous intervenons là où on a besoin de nous, que ce soit pour assurer la sécurité d'une personne ou traquer des criminels internationaux.

— Oh. (Elle cligna des yeux.) Comme protéger une femme de la pègre ou exposer au grand jour un réseau de trafic d'êtres humains en Europe.

— Ouais, c'est ça, dit-il, passant les doigts dans ses cheveux.

Elle l'avait critiqué sur ces missions sur lesquelles ils étaient intervenus récemment. Non seulement elles n'avaient pas été de complets fiascos, mais ils s'y étaient même distingués. Son âme sœur semblait trop silencieuse.



— Vous avez des questions ?

Elle secoua la tête.

— Non, pas pour le moment. Pas vraiment. Je suis certaine que j'en aurai plus tard. Beaucoup. Bon. Elle était en état de choc. C'était normal et compréhensible.

— Je suis sûr que c'est une sacrée surprise, dit-il.

— Eh bien, si on veut, répondit-elle, la voix toujours dépouillée du mordant dont il avait l'habitude. Pas aussi incroyable que ce qui est arrivé au Nouveau-Mexique, mais ouais.

— Qu'est-il arrivé au Nouveau-Mexique ? demanda-t-il.

Elle porta la main à sa bouche.

— Oups ! Rien. Vous m'embrouillez vraiment l'esprit.

Il se pencha vers elle.

— Vous parlez de la Zone 51 ? Ce Nouveau-Mexique-là ? l'interrogea-t-il.

Elle fit pivoter son fauteuil pour faire face au mur d'écrans et appuya sur des boutons sur le tableau de contrôle.

— Je me demande ce que nous avons raté pendant que nous étions dehors.

— Hé, dit-il. Ce n'est pas juste.

Elle lui adressa un large sourire.

— Désolé, mec. Si je vous le disais...

Josh s'affala de nouveau dans son fauteuil.

— Alors vous devriez me tuer.

Il lui fit un clin d'œil, espérant que tout retournerait à la normale.

— Exactement.

Le sourire de son âme sœur le réchauffa à l'intérieur. Candy continua à tripoter des boutons alors que les images des caméras défilaient en arrière.

Il ignorait ce qui s'était produit, mais il avait l'impression qu'ils avaient traversé un long et effrayant pont de planches suspendu à une trentaine de mètres au-dessus de crocodiles qui faisaient claquer leurs mâchoires. Il se sentait léger et heureux. Elle avait l'air détendue et concentrée. Il huma son contentement, auquel se mêlait une pointe d'émotion. Était-ce pour lui ? Il vaudrait mieux, ou il botterait des culs.

— Voilà, dit-elle, poussant des boutons.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

Elle répondit :

— Juste avant que je sorte, Yulian parlait à la journaliste. Je crois qu'il pourrait avoir dit quelque chose d'important.

— Nous avons vu le cameraman allumer le projecteur et le câble du micro disparaître à l'intérieur, mais c'est tout, dit Josh. Vous avez une idée de ce que Yulian a pu dire ?

Il leva les yeux vers une petite télévision murale. Un jingle de cinq secondes identifia la chaîne dont le nom était inscrit sur la camionnette de presse. Une émission de première partie de soirée classique était diffusée – pas de direct, alors la situation ne leur avait pas encore complètement échappé.

— Aucune idée, mais nous sommes sur le point de le découvrir. (Elle tourna un bouton.) Avec un peu de chance, il aura répondu à certaines de nos questions. Comme : qu'est-ce qui se passe ? Et : où est son frère ?

Il nota qu'elle avait employé « nous ». C'était bon signe, pas vrai ? L'enregistrement de la caméra de surveillance passait sur un écran plus grand posé sur le bureau devant eux. Il regarda

l'envoyée spéciale s'avancer timidement vers la porte vitrée pour tendre son micro, avant de reculer précipitamment vers la caméra.

Le type se disputa avec l'un de ses hommes en russe, puis vint se tenir derrière le directeur de l'agence du renseignement national ligoté à une chaise.

« *Bojor, Américains et peuple de Vashington...* »

Candy regarda Josh et demanda :

— C'est la même voix que celle de la vidéo YouTube qu'on a écoutée en haut ?

Il hocha la tête.

— Ouais, celle que vous avez dit appartenir à Yulian, alors nous avons vu juste sur ce point.

L'enregistrement se poursuivit :

« ... *votre gouvernement a fait ça à ma famille. Je suis là por vos dire mon histoire. Mon père américain a éposé ma mère russe puis vos l'avez tué des années plus tard...* »

— Quoi ? demanda Josh. Il nous raconte l'histoire de sa vie ?

— On dirait bien, répondit Candy alors qu'elle pianotait sur un ordinateur portable posé sur le côté. Bon Dieu, il s'imagine que c'est *Confessions intimes* ou quoi ? Je n'arrive pas à croire qu'il dit la vérité. Il doit y avoir une bonne explication si c'est le cas.

Il grogna.

— Il tente de justifier ses actes. Quel rapport avec sa prise d'otages ?

Ce bouffon le faisait halluciner. Rien ne justifiait jamais de menacer des innocents, de forcer les autres à faire ce que vous vouliez.

— Génial, dit Candy, parcourant des yeux le contenu de l'écran de l'ordinateur portable. Son frère et lui ont une dent contre le gouvernement des États-Unis.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Que leur est-il arrivé ?

Le logo de la CIA était affiché dans l'angle du site Internet que Candy explorait, cliquant et pianotant.

— D'après leur dossier, le père des garçons était un Américain qui a épousé leur mère russe. Ils ont vécu en Russie alors que leur père travaillait plus ou moins comme ambassadeur. (Elle s'interrompit et fit défiler l'écran vers le bas.) Au début des années 2000, il a été rappelé aux États-Unis.

— Pourquoi ? dit Josh, se rapprochant.

— Il a été accusé d'espionnage, poursuivit Candy.

— Il y a eu un procès ? demanda Josh.

Candy parcourut plus longuement la page.

— Merde. Le père a été tué dans une rue de Washington alors qu'il se rendait à l'immeuble du renseignement national, dit-elle.

— Par qui ?

Il posa la main sur son épaule et elle se redressa, mais ne protesta pas.

— Affaire non résolue, répondit-elle. Mais ils ont ajouté des notes précisant qu'ils pensent qu'un autre espion russe en embuscade l'a descendu avant qu'il puisse témoigner. C'est à peu près tout, dit-elle. Après, ce n'est plus que du charabia.

Elle cliqua sur la flèche retour deux ou trois fois.

— Alors vous me dites que ce type et son frère cherchent à se venger du gouvernement des États-Unis quinze ans après le meurtre de leur père ? Et que ce n'était même pas nous.

Josh trouvait ça lâche. Ouais, ils avaient reçu un jeu merdique, mais ce qu'ils faisaient à présent n'était pas excusable.

— Il y a autre chose, dit Candy d'un ton enthousiaste. Il semblerait qu'on ait gardé un œil sur la mère et les garçons un moment en Russie. Ils disent ici que la mère est morte de maladie environ deux ans plus tard, laissant les garçons livrés à eux-mêmes. Ils ont tous deux quitté le lycée et rejoint la résistance russe. Fin du dossier.

— Quel âge avaient-ils ? demanda-t-il, reculant de quelques pas pour tenter d'apaiser son animal.

— Yulian avait quinze ans. Mikhail dix-sept, dit-elle. Bon Dieu, pauvres gamins. Pas étonnant qu'ils soient devenus les adultes qu'ils sont devenus. Survivre seuls dans un tel environnement...

Son expression et son odeur dénotaient la tristesse. Ces types avaient beau être des terroristes, son âme sœur avait assez de bienveillance pour éprouver de la compassion pour ce qu'ils avaient vécu adolescents. Elle affichait peut-être un visage dur et se comportait comme une garce, à l'intérieur elle était un cookie moelleux avec des pépites de chocolat. Qu'il casserait en deux pour laisser les pépites chaudes couler comme du miel sur sa langue, pareilles à de l'ambrosie. Il se lécha les lèvres et fit pivoter son fauteuil loin d'elle, cachant sa queue gonflée.

— Oh, ce n'est pas bon du tout, dit-elle.

Elle ne parlait pas de sa queue, si ?

## CHAPITRE 15

Dans le poste de sécurité de l'immeuble du renseignement national, Josh s'arracha à son rêve éveillé érotique avant même qu'il ait commencé. Son âme sœur se trouvait à moins d'un mètre de lui et il ne pouvait pas la toucher sans qu'elle pique une crise. Apparemment, sa phobie du contact physique était liée à un événement de son passé. Il devait découvrir ce que c'était et l'aider à surmonter ses blocages.

Candy roula le long du bureau devant les écrans, se rapprochant de l'ordinateur posé sur le côté.

— Qu'est-ce qui n'est pas bon ? demanda-t-il.

— Le directeur Pommer travaillait avec le père des deux garçons ; il n'était pas directeur à l'époque, mais à la tête du département d'État. (Elle s'interrompt, parcourant d'un bout à l'autre le formulaire qu'elle avait ouvert sur l'ordinateur.) Merde. C'est Pommer qui a donné son accord pour que le père des garçons soit interrogé.

— Eh bien, voilà qui explique pourquoi ici et pourquoi ce soir, avança Josh. Cette cérémonie offrait l'occasion parfaite de se venger des personnes que les garçons croient responsables de leur vie détruite.

— Je suis d'accord. (Candy s'enfonça dans son fauteuil et se frotta les yeux.) Merde. Ça craint vraiment.

Elle se pencha de nouveau sur l'enregistrement vidéo du discours de Yulian et le mit en lecture rapide. Josh supposait que l'histoire que le terroriste avait racontée ne l'intéressait pas. Elle connaissait la vérité, ce qui était amplement suffisant.

— Voyons voir s'il présente une demande à la fin de ses pleurnicheries, dit-elle.

Ils ouvrirent grand les yeux et les oreilles. Le type avait un accent fort. Il parla à n'en plus finir de la Russie et de la vraie patrie. Bla-bla-bla.

Candy se pencha brusquement pour arrêter la lecture.

— Vous avez vu ça ?

Josh manqua de tomber de son fauteuil, surpris par son mouvement soudain. Sa petite femme était aussi rapide qu'un serpent qui attaquait.

— Quoi ? demanda-t-il.

Bien sûr, il ne l'avait pas vu. Il était en train de la dévorer des yeux. Sur l'écran, la vidéo défilait en arrière.

Elle se pencha et posa le doigt sur celui-ci.

— Regardez ce qu'il fait.

Elle cliqua avec la souris et l'enregistrement passa à une vitesse normale. Josh vit Yulian bouger la tête et le bras sans interrompre son histoire.

— Vous l'avez vu ? (Elle se tourna vers lui.) Il a jeté un coup d'œil à sa montre.

Oui, c'était ce que signifiaient ces mouvements fugaces.

— C'est intéressant, dit-il.

— Exactement. (Candy se carra dans son fauteuil, se tapota le menton du doigt et avança les lèvres.) Qu'est-ce qu'il attend ? De toute évidence, il a quelque chose de prévu.

— C'est quoi, à votre avis ? demanda-t-il. Pour l'heure, vous semblez être celle qui en sait le plus sur eux.

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont imprévisibles, répliqua-t-elle. Ils sont intelligents et au fait de la technologie. Ils ne sont pas vieille école. Et je n'aime pas ça. (Elle montra de nouveau l'écran.) Regardez les autres types. Ils laissent pendre leurs armes le long de leur corps. Ce n'est pas sérieux, pour eux.

Alors que Josh examinait l'image, Yulian frappa le directeur à la tête avec son micro, avant de lancer celui-ci sur la porte.

« *Nos allons nos amuser bientôt, Pommer. Que la fête commence.* »

Le souffle coupé, son âme sœur leva les yeux vers les écrans. Elle avait une idée en tête et il se sentit soudain très inquiet.

Candy bondit hors de son siège et se dirigea vers le placard où elle rangeait les armes. Quelque chose ne lui plaisait pas dans son odeur. Elle était désespérée, irrationnelle. Josh lui emboîta le pas.

— Que comptez-vous faire, Candy ? demanda-t-il.

— Je vais les abattre un à un avant qu'ils tuent quelqu'un.

Elle sortit un fusil de précision et se retourna vivement vers lui.

— Houlà ! (Il lui bloqua le passage.) Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Ils sont trop nombreux et vous n'avez pas de position avantageuse où vous installer.

Il saisit le canon du fusil et le leva brusquement au-dessus de sa tête, tirant Candy vers son torse nu.

Il n'avait pas pris le temps de remettre sa chemise depuis qu'il était rentré. En fait, la plupart de ses vêtements se trouvaient encore au sol de l'autre côté de la porte. Porter son pantalon à même la peau lui procurait un incroyable sentiment de liberté.

Elle appuya les mains sur son torse. Ses petits doigts étaient chauds. Son épiderme crépita ; même s'il savait que c'était l'électricité entre eux, ils auraient une alchimie de dingue.

Elle était en rogne, le fusillait du regard. Il la fit reculer contre le placard fermé. Rapidement, l'humeur de son âme sœur changea, se muant en un désir délicieux.

— Candy.

Son nom lui échappa quand elle inspira profondément. Les yeux toujours plongés dans les siens, il baissa la tête pour s'emparer de ses lèvres. Il ne perdit pas de temps. Son désir pour elle le rendait désespéré. Rude. Féroce. Ses lèvres ouvertes lui procurèrent une entrée facile dans ses profondeurs suaves. De la langue il l'assaillit, la goûta, la domina et la prit. Il l'avait désirée et à présent il l'avait. Il n'était plus capable de réfléchir. Il laissa ses sensations prendre le relais. Elle l'attira plus près d'elle. Le temps s'arrêta. Tout devint confus alors que seuls existaient pour lui les gémissements qu'il entendait et le parfum de l'excitation de son âme sœur.

Leur baiser se fit plus violent, frénétique et dévorant. Il devait l'interrompre. Tout de suite. Les gémissements de son âme sœur se firent plus sonores et il envisagea de lui arracher ses vêtements. Putain, mais c'était si bon.

Quand il s'écarta, son souffle lui chatouilla la joue.

— J-Josh...

L'odeur de peur lui cingla le visage.

— Candy, tout va bien. Je ne te ferai jamais de mal.

Il se déplaça légèrement pour ne plus la toucher, mais de peu. Elle rougit et tendit la main vers le fusil qu'il tenait. Sa diversion n'avait pas fonctionné. Putain. Il avait été trop brutal. Ne s'était

pas suffisamment contrôlé et l'avait effrayée.

— Hé, dit-il doucement, tu m'as entendu ? Je ne te ferai jamais de mal.

Elle s'écarta de lui, sans croiser son regard.

— Je sais.

Elle s'assit dans le fauteuil devant les écrans et scruta l'un d'eux.

— Candy, dit-il.

Elle eut un petit mouvement de recul. Il sentit son cœur se serrer. Il voulait l'interroger sur son passé, mais il ne pouvait pas s'y résoudre. Il n'avait pas envie qu'elle se remémore des choses qui la rendraient triste ou en colère.

Des sirènes parvinrent soudain à ses oreilles. Les caméras extérieures montraient des voitures de police surmontées de lumières rouges clignotantes qui s'arrêtaient dans un crissement de pneus à chaque bout de la rue. Des policiers envahirent le quartier en masse, certains surgissant même de derrière l'immeuble.

— Oh, merde, dit-elle, le visage dans les mains. On peut remercier les voisins.

## CHAPITRE 16

Sauvée par les lumières rouges clignotantes, pensa Candy. Un instant plus tôt, quand Josh l'avait acculée et que son corps incroyablement musclé n'avait été qu'à quelques centimètres du sien, elle avait presque été perdue. Il la faisait rêver depuis qu'elle avait posé les yeux sur lui pour la première fois dans son bureau, quelques heures plus tôt. Mais quand elle s'était retrouvée aussi proche de lui, enveloppée de son odeur virile, elle avait été à deux doigts de se laisser aller à son désir grandissant.

Merde, quand il était nu dehors, elle avait été incapable de le quitter des yeux. Il était absolument parfait. Avec des muscles ciselés comme le marbre de la statue d'un dieu grec. Et si les bijoux de famille d'un homme lambda étaient censés être petits quand il faisait froid, bon sang de bonsoir, les siens seraient énormes quand il serait excité. Son ventre se noua et elle eut la nausée. Mais elle réprima cette faiblesse aussitôt.

Elle était étonnée par sa réaction – ou son absence de réaction, en l'occurrence – en apprenant que lui et son équipe étaient des métamorphes. Voilà qui expliquait son unique mission FM. À vrai dire, l'idée de se transformer en animal ne lui était pas entièrement étrangère. Quand elle était petite et que ses parents se criaient dessus, elle avait l'habitude de s'imaginer qu'elle était une princesse fée qui vivait dans un royaume lointain où les familles étaient aimantes et ne se faisaient jamais de mal. Il n'y avait pas grande différence entre une fée et un loup, sauf que l'un était réel. L'un était dangereux et terriblement effrayant. Bon, il existait peut-être une grosse différence.

Et alors, quand ses lèvres avaient touché les siennes... oh, putain... c'était exactement ce dont elle avait eu envie. Elle voulait que Josh la caresse comme aucun homme ne l'avait jamais fait. C'était peut-être à cause de la sollicitude sincère qu'elle lisait dans ses yeux ou parce qu'il était terriblement mignon quand il souriait, mais elle n'avait jamais eu autant envie de faire l'amour. Elle n'était pas vierge, loin de là, mais elle n'avait pas non plus tant d'expérience que ça. Dans un camp sans vrai mur et avec des gens qui allaient et venaient en permanence, les occasions pour des rapprochements sexuels avaient été rares.

Le sexe n'avait pas grande importance pour elle, de toute façon. Ses premières expériences avaient été éphémères et rapides. La plupart du temps, elle n'avait pas eu d'orgasme. Mais rien d'étonnant quand on couchait avec des hommes jeunes qui ne savaient pas vraiment où se trouvait le clitoris et encore moins comment amener une femme à la jouissance.

Elle était sûre que Josh n'aurait pas ce problème. Certainement pas. Alors, imaginant ses mains sur son corps, une vieille peur la terrassa. Bon sang, elle avait cru être capable de gérer ces foutues émotions. Cet homme superbe la rendait plus vulnérable, tant physiquement qu'émotionnellement. Si elle restait avec lui, il la détruirait jusqu'à ce qu'elle soit à ramasser à la petite cuillère, comme elle l'était quand elle s'était engagée.

La vie lui avait appris à mettre ses émotions et ses sentiments de côté quand elle devait faire appel à la raison, mais avec Josh, la limite entre les deux devenait floue. Josh lui faisait ressentir des trucs. Des trucs qu'elle n'était pas certaine d'être capable d'expliquer. Des trucs qu'elle ne devrait même pas envisager. Cela faisait trop longtemps qu'elle vivait dans un coin sombre et il

lui donnait envie de sortir au soleil.

Il éveillait des réactions en elle comme aucun autre homme avant lui. Elle ne s'était jamais vraiment souciee de faire l'amour ou de savoir si ce serait bien. C'était rarement le cas. Mais à présent, elle y pensait et se posait une foule de questions, elle se berçait d'espoirs et, zut ! rêvait même de ce qu'il pourrait lui faire. De toutes les façons par lesquelles il pourrait lui procurer du plaisir et la faire grimper au septième ciel.

La philosophie militaire consistait à casser chaque soldat pendant ses classes, à en faire des moins que rien, pire qu'une crotte de chien. Puis à en faire les soldats merveilleux qui protégeaient les libertés dont jouissait ce pays.

Elle n'avait pas mis longtemps à se reconstruire, vu qu'elle avait déjà été au fond du trou. Mais une fois le processus enclenché, elle n'avait plus jamais regardé en arrière. Les hommes et les femmes qui l'avaient entourée avaient constitué sa nouvelle famille, pour laquelle elle avait été prête à se battre, à mourir. À présent, pour la première fois, elle envisageait ce que pourrait être sa vie si elle se mariait et avait des enfants.

Non ! Elle ne pouvait pas penser à des choses pareilles. C'était absolument hors de question. Elle n'aurait pas d'enfants. Comment cette pensée avait-elle même pu lui traverser l'esprit ? Depuis toujours le sujet avait été réglé pour elle, et soudain l'image d'enfants s'imposait à elle, et bon Dieu ils avaient les yeux de Tumbel et son adorable sourire. Elle avait le cœur qui battait la chamade. Elle était en sueur. Que lui arrivait-il ?

Une diversion. Elle avait besoin de se changer les idées. Elle ne voulait pas se replonger dans ces souvenirs. Elle avait fourni trop d'efforts pour surmonter le traumatisme de son enfance. Aller de l'avant.

Elle soupira, regardant les policiers envahir la rue. Elle chercha des yeux Dotson dans son uniforme, le vit qui se dirigeait vers l'une des voitures de tête. Il devrait parvenir à retenir les forces de l'ordre, de façon à ce qu'elles fassent ce qu'elles devaient en apparence, sans rien comploter en secret. Plus tard, elle devrait se renseigner pour savoir comment la police avait eu vent de la situation. Quelqu'un avait dû finir par la contacter.

Elle jeta un coup d'œil à l'image de Yulian et de ses hommes, pour voir leur réaction. Le Russe referma brusquement son téléphone et regarda de nouveau sa montre, puis marcha vers la porte principale.

— Hé, dit-elle à Josh sans le regarder alors qu'il faisait les cent pas dans son dos, nous avons de l'action.

Il se tint derrière son fauteuil – juste derrière. De la chaleur émanait de sa peau chaude. Elle frissonna au souvenir de son torse dur et soyeux. Oh bon Dieu, elle sentit qu'elle mouillait. Il inspira profondément et elle sut qu'il la flairait. Oh bon Dieu, oh bon Dieu, oh bon Dieu. Pouvait-elle être plus gênée ?

Une voix sortit des haut-parleurs. Yulian avait repris le micro de l'envoyée spéciale et s'adressait à la caméra.

*« Por avor fait du mal à ma famille, je veux qu'on me verse cent millions de dollars dans l'heure o tot le monde ici morra. »*

Yulian jeta le micro devant la porte.

Derrière elle, Josh dit :

— Quoi ? C'est tout ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Candy avait le souffle coupé. Elle connaissait la plupart des personnes présentes dans la salle. Et il comptait toutes les tuer ? Qu'avait voulu dire Josh par « C'est tout » ? Elle ne put que le



regarder bouche bée.

— Quoi ? dit-elle.

— Il demande de l'argent, dit Josh, mais n'indique pas de compte bancaire où le déposer ? N'exige pas de billets non marqués ?

Bien vu. L'entreprise de Yulian était vouée à l'échec. Quoi qu'il arrive. Il avait parlé de lui « verser » de l'argent, et non pas de lui remettre du liquide, ce qu'elle supposait être le moyen le plus employé. Le terroriste se disputait encore avec un de ses hommes. Bon sang, elle avait besoin de Day pour lui traduire. Il était dehors, nu ou sous sa forme animale.

— Je me fous que son plan soit foireux, nous devons faire quelque chose, dit-elle. Si toutes les huiles présentes ici se font descendre, notre petit monde du renseignement sera chamboulé pendant des mois. Si nos ennemis l'apprenaient, je ne donnerais pas cher de notre peau. (Elle se leva et sortit son téléphone de sa poche.) Je dois appeler le président.

— Vous avez le numéro personnel du président ?

Josh avait l'air stupéfait.

Elle rit avant de répondre.

— Ce président ne ressemble à aucun de ses prédécesseurs. Il sait à qui il peut se fier et il aime avoir affaire directement à la source, sans passer par des intermédiaires. Il veut obtenir ses informations de première main.

Elle composa son numéro, espérant qu'il serait disponible. Il était déjà près de 20 heures. Elle attendit sa formule atypique.

— Parlez.

— Monsieur le président, c'est le major Obermier.

— C'est le nom qui s'est affiché.

Merde, elle le savait. Le président était un homme terre à terre. Il n'avait peut-être pas le sens de l'humour, mais ses talents de négociateur et sa connaissance des lois étaient hors pair.

— Oui, monsieur. Désolée, monsieur. Nous avons une situation dans l'immeuble du renseignement national qui requiert votre attention.

— Poursuivez, dit-il.

— Comme vous le savez, nous faisons l'objet d'une prise d'otages par les frères Steganovich de Russie.

— Oui, on m'en a informé. Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il.

— Le chef a réclamé un versement de cent millions de dollars mais n'a indiqué le numéro d'aucun compte bancaire. Cette information vous est-elle parvenue ?

— Non, pas encore, mais nous ne négocions pas avec les terroristes.

Le président avait l'air calme. Elle l'avait été, jusqu'à cette dernière déclaration.

— Monsieur, avez-vous connaissance de l'identité des personnes présentes ? Nos services de renseignements vont subir une hécatombe. Nous serons vulnérables.

Elle n'arrivait pas à le croire. Les personnes dans le hall étaient parmi les plus haut placées de leur communauté. Pommer, le directeur de l'agence du renseignement national, Lancaster, le directeur du FBI, la Sécurité intérieure et d'autres étaient tous là pour applaudir leur très estimé secret le plus farouchement gardé, l'équipe ALFA.

— On vient juste de me remettre la liste des invités. Patientez une minute.

Le silence se fit sur la ligne. Candy ne pouvait pas rester assise plus longtemps. Elle avait des fourmis dans les jambes et l'esprit en ébullition. Quand ses pas la conduisirent jusqu'à la porte, elle l'entrouvrit et appela l'agent Day dans un murmure.

Josh la rejoignit. Quand elle se retourna, il était là, face à elle. Ce qu'elle adora. Elle huma son odeur : boisée et terriblement virile. Un grondement vibra dans sa poitrine, la surprenant. Elle leva les yeux vers les siens. À la vue de leur lueur dorée, un feu s'alluma dans son bas-ventre. Un autre souvenir voulait émerger. Elle refusa. Cessa de respirer. Elle dut s'obliger à reprendre une inspiration. Un gémissement derrière elle la ramena à la réalité. Josh ouvrit la porte pour laisser entrer le loup.

Elle esquissa un sourire narquois en prenant conscience qu'elle s'apprêtait à s'adresser directement à l'animal.

— Nous avons besoin de vos talents de traducteur. Ils parlent beaucoup.

Elle inclina la tête vers le tableau de contrôle. Jeta un coup d'œil à Yulian qui répondait au téléphone. Elle tourna le bouton du volume puis se remit à faire les cent pas. Après une autre minute de silence sur la ligne, Candy regarda l'écran de son téléphone pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été coupés. Ce qui n'était pas le cas. Qu'est-ce qui prenait si longtemps ? Ce ne pouvait pas être bon signe. Elle appuya le front contre le métal froid du placard des armes à feu.

Enfin, du bruit lui parvint sur la ligne. On aurait dit plusieurs voix.

— Candy, quelqu'un vous rappellera. J'ai un maudit chien qui me renifle les pieds.

Puis le président raccrocha. Elle regarda son téléphone et soupira. Du coin de l'œil, elle vit bouger la trappe secrète qui conduisait aux tunnels par lesquels Dotson était parti un peu plus tôt.

Quand elle se retourna, elle vit un visage inconnu surgir de l'escalier, un fusil d'assaut ASh à la main, braqué sur elle. Un coup retentit dans la petite pièce.

## CHAPITRE 17

Pendant que son âme sœur usait le sol de mosaïque, Josh laissa entrer Bryon et ramassa son boxer et sa chemise par terre près de l'immeuble. Les phéromones le rendaient euphorique. Son âme sœur le désirait, même si elle tentait de garder ses distances. Il humait son désir et voyait le feu dans ses yeux quand elle les levait vers lui. À présent, s'il pouvait se frayer un passage à travers sa peur, ils pourraient s'unir.

Lorsque Candy expliqua à son agent ce qu'elle voulait qu'il fasse, il se transforma et Josh lui fourra ses vêtements contre sa poitrine. Il était le seul que sa femme verrait nu. Day leva les yeux au ciel, mais s'habilla tout en observant l'écran qui transmettait en direct les images du hall.

Josh ne quitta pas son âme sœur des yeux. Elle était terriblement inquiète en plus d'éprouver un peu d'appréhension. En règle générale, on ne négociait pas avec les terroristes ni n'accédait à leurs demandes. Si on céda à l'un d'entre eux, alors tous les affreux du monde imiteraient le premier pour obtenir ce qu'ils voulaient. C'était simplement impensable.

Si cette prise d'otages avait eu lieu à un autre moment, à un autre endroit, Josh aurait reçu un appel et aurait envoyé un ou deux de ses hommes pour qu'ils fassent sortir les otages vivants. L'ALFA avait participé à tant de missions avec des équipes FM et les Navy SEAL par le passé qu'il se demandait pourquoi son organisation n'avait pas été intégrée à l'armée.

Il supposait que leur heure était venue, cependant. Puisqu'ils ne faisaient pas partie des forces armées, son groupe était le premier à être remercié quand il s'agissait de réduire les coûts et de se serrer la ceinture. Mais ce n'était pas la faute de son âme sœur. Elle ne faisait qu'obéir à des ordres comme n'importe quel bon soldat. Elle faisait bien son boulot et gardait la tête froide en situation de stress. Il comprenait pourquoi elle avait été promue à ce poste de direction. Son âme sœur ferait une bonne mère.

Quand Candy se rapprocha du placard, il la suivit pour s'assurer qu'elle ne décidait pas de nouveau de jouer les Rambo et de partir tête baissée tirer sur tout ce qui bougeait. Il ne doutait pas qu'elle soit capable d'entrer dans le hall et d'abattre un ou deux terroristes avant qu'ils la descendent.

À cette pensée, son cœur se déchira. L'idée de la perdre n'était pas simplement perturbante, elle était insoutenable. Si elle devait ne pas survivre à cette opération, le monde serait privé de deux amants prédestinés.

— Josh, lui dit son agent, qui est Mikhail ? Ce n'est pas l'autre frère ?

— Ouais. Pourquoi ? s'enquit-il.

— Parce que le petit type au téléphone a demandé à Mikhail, avec qui je suppose qu'il est en train de discuter, s'il en « avait fini à la maison ».

Voilà qui était intéressant. Ainsi Mikhail était dans le coin, en train de faire un truc. Il devrait en informer Candy quand elle raccrocherait. Elle savait peut-être ce dont ils parlaient.

Une étrange odeur parvint à ses narines. Elle se faisait plus forte à mesure qu'il se rapprochait de Candy. Elle lui était familière, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Alors il entendit un coup sous le sol, et un autre en provenance de l'accès secret aux tunnels. Dotson était-il revenu et grimpait-il l'escalier ? Non, cette personne n'avait pas la même odeur. Elle puait

l'alcool, la vodka pour être exact. Beaucoup de vodka.

Josh commença à se transformer avant même d'en avoir conscience. Son animal était parvenu à une conclusion et avait pris le contrôle. La trappe dans le sol se souleva et le canon d'un fusil apparut devant un visage caché derrière un bonnet de laine, comme les terroristes dans le hall. Il chercherait à découvrir plus tard comment ce type était arrivé là. Il avait peut-être vu sortir Dotson.

Josh s'élança, se jetant sur la gorge de l'homme au même instant où celui-ci posait les yeux sur Candy et visait. Malheureusement, pour atteindre le terroriste, il devait d'abord passer devant son arme.

Josh sentit la piqûre, puis la brûlure de la balle quand elle pénétra dans son corps. Ce n'était pas la première fois qu'il était touché, mais il ne l'avait jamais été à bout portant. Les mâchoires ouvertes, il percuta le type et les referma sur sa chair tendre et ses muscles, qui se déchirèrent quand celui-ci tomba de l'escalier conduisant à la porte secrète.

Ayant perdu le contrôle de son corps, Josh roula sur le sol et heurta le mur. Une boule de feu le transperça de la queue aux oreilles. L'odeur de sang, le sien, satura la truffe de son loup. Son âme sœur apparut soudain, agenouillée près de lui. Elle avait ôté la veste de son uniforme, révélant un tee-shirt blanc rentré dans son pantalon.

Il sentit une pression dans son flanc, à l'endroit où le feu lui dévorait la fourrure et la peau. Il regarda les lèvres de sa belle âme sœur qui remuaient, mais ne perçut rien d'autre qu'un bourdonnement continu dans ses oreilles. C'était étrange. Il n'avait jamais entendu ce son auparavant, mais il ne s'était jamais tenu à côté d'un fusil d'assaut en pleine action dans une petite pièce blindée.

Il se sentait fatigué, si fatigué, comme s'il avait passé la journée à chasser des lapins et d'autres bestioles sans jamais s'arrêter pour souffler. Mais ce n'était pas normal. Il avait été avec son âme sœur. Il l'avait rencontrée, enfin. Après toutes ces années. Il se demanda s'il aurait encore jamais la chance de la toucher. Peut-être après qu'il se soit reposé un instant, juste une petite minute...

## CHAPITRE 18

— Josh, ne vous avisez pas de me laisser, vous comprenez, soldat ?

Candy hurla presque contre le loup étendu dans son sang sur le sol devant elle. Elle appuya sa veste sur sa plaie, tentant d'étancher l'écoulement rouge. Elle avait piloté suffisamment d'hélicoptères sanitaires de l'armée dans sa vie pour savoir comment soigner les blessures de guerre. Dire qu'elle avait cru que cette partie de sa vie était terminée.

Elle ne se serait jamais imaginé non seulement rencontrer, mais tomber amoureuse d'un homme appartenant à une autre espèce qui vivait au milieu des humains. Non, elle n'était pas amoureuse de lui. Bon sang, si, dès l'instant où elle était entrée dans son bureau. Comment avait-il bien pu franchir ses défenses alors qu'aucun homme n'y était jamais parvenu ? Et il pensait prendre une balle qui lui était destinée et mourir. Il se mettait le doigt dans l'œil, oui.

L'agent Day s'agenouilla près d'elle et posa les mains sur la fourrure de son patron.

— Il a besoin de se transformer pour guérir. Comme l'a fait Parish. Alors, son corps rejettera le matériau étranger et régénérera ses muscles et le sang qu'il a perdu.

Elle en resta bouche bée.

— Vous êtes sérieux ? Vous vous autoguérissez instantanément ?

C'étaient les parfaits soldats que la science tentait de créer depuis des années.

Day fronça les sourcils.

— Ouais, en quelque sorte. Mais ce n'est pas facile de faire pousser une nouvelle tête quand on n'a plus l'originale et qu'on doit être conscient pour se transformer. Et Tumbel est dans les vapes.

Elle baissa les yeux sur la créature. Elle avait l'air de dormir, de faire un somme bien mérité, et non pas d'être mourante. Son pelage était superbe. Candy avait envie d'y passer les doigts, mais elle avait les mains occupées à tenter d'empêcher son sang de quitter son corps.

— Alors comment l'amenez-vous à se transformer ? demanda-t-elle.

Elle croisa le regard inquiet de Day.

— On ne peut pas. Il ne nous reste qu'à prier que son loup ou l'homme à l'intérieur ait suffisamment de conscience pour procéder à la métamorphose. (Day détourna les yeux.) Il existe peut-être un autre moyen, mais si ça marche, il me fera voir trente-six chandelles.

— Et alors ? Qu'il vous en fasse voir cent. Du moment qu'il est en vie pour le faire, répliqua Candy.

Il maugréa et se passa la main sur le visage.

— D'accord. Pour faire court, vous êtes très importante pour lui et il fera tout pour vous rendre heureuse. (Il se pinça l'arête du nez.) Il me tuera quand il reviendra à lui. Mais si vous exigez qu'il se transforme, il le fera.

Si ce n'était pas le truc le plus bizarre qu'elle avait jamais entendu. Pourquoi serait-elle importante pour lui ? Comment pouvait-elle pousser son subconscient à faire ce qu'elle voulait ?

— Oh, merde.

Day bondit sur ses pieds et rejoignit le tableau de contrôle.

— Quoi ? demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?

Elle se contorsionna pour voir les écrans tout en continuant à appuyer sur la blessure du loup. Yulian s'adressait à l'épouse du directeur de l'agence du renseignement national. La pauvre paraissait morte de peur. Que le petit con ait une arme braquée sur elle n'arrangeait rien.

— Qu'est-ce qu'il lui dit ?

— Il la charge de transmettre un message afin d'avoir accès à un hélicoptère, dit Day.

— Pour quoi faire ? se demanda-t-elle à voix haute.

Day et elle regardèrent la femme passer la tête par la porte et parler à la journaliste. Yulian se tenait derrière le directeur, la main posée sur son épaule. La journaliste hocha la tête et courut vers la police.

Quand l'épouse du directeur regagna le côté de son mari, Yulian leva son arme et l'abattit.

Choquée, Candy vit la femme s'écrouler au sol. Des hurlements s'élevèrent dans le hall, retentissant dans le poste de sécurité. L'agent Day baissa le volume.

Pourquoi ? Pourquoi ce connard de terroriste avait-il tué une innocente ? Puis une horrible pensée lui traversa l'esprit. C'était peut-être une façon pour les garçons de se venger de Pommer pour leur avoir enlevé leur père. Assassiner son épouse.

La colère et la haine la submergèrent. Une soif de sang brûlante s'installa dans son cœur. Elle voulait arracher les couilles de cet enculé et les lui faire bouffer. D'après elle, il ne méritait aucune pitié.

Le directeur Pommer bondit de sa chaise, les mains liées dans le dos, et l'un des terroristes lui assena un coup sur la tête avec la crosse d'un fusil. Il tomba sur un genou à côté du corps vautre de son épouse. Deux des terroristes remirent Pommer sur ses pieds.

*« Nos en sommes presque quittes, directeur, dit Yulian. Plus qu'une chose et j'en aurai fini. Et je serai riche. Maintenant, nous prenons votre hélicoptère pour nous enfuir dans notre pays bien-aimé. »*

— *Il n'est prévu que pour quatre personnes* » entendit-elle le directeur dire.

Yulian fit glisser son regard sur ses trois complices, se tourna vers celui avec lequel il s'était disputé deux ou trois fois et lui tira une balle dans le crâne.

*« Maintenant nous sommes quatre. Allons-y. »*

— Le fils de pute a carrément descendu l'un de ses hommes, dit Day, la voix faible et incrédule.

*C'est un cauchemar*, pensa Candy.

— Day, ils se dirigent vers l'hélicoptère du directeur sur le toit. Vous devez vous y rendre et les arrêter.

L'agent se leva de son fauteuil en un clin d'œil.

— Attendez, dit-elle. Éteignez les lumières du toit.

Elle indiqua un tableau sur le mur avec des commutateurs étiquetés. Il éteignit aussi les lumières de l'hélicoptère.

— Non, laissez-les allumées. Ils seront attirés par l'appareil illuminé, ce qui vous permettra de les abattre.

Day lui lança un regard bizarre. Comme si ce qu'elle avait dit ne lui aurait jamais traversé l'esprit. Il repoussa l'interrupteur.

— Peut-on accéder au toit sans prendre l'ascenseur ? demanda-t-il.

Merde. Avec les ascenseurs bloqués, ils devraient prendre l'escalier. Et pour y accéder ils seraient visibles depuis le hall. L'écran au-dessus du bureau montrait le groupe composé des trois terroristes et du directeur qui marchait vers les ascenseurs. Alors, ça lui revint.

— Le garage. Une passerelle relie le dernier niveau au toit pour que le directeur puisse rejoindre directement sa voiture depuis l'hélicoptère sans avoir besoin d'entrer dans l'immeuble. C'est le seul moyen. Allez-y. Toute l'équipe.

Alors que Day ouvrait la porte qui donnait sur l'extérieur, elle ajouta :

— Agent, arrachez-lui les couilles avec les dents pour moi. L'épouse du directeur ne méritait pas ça.

Il hocha la tête d'un air triste et disparut.

Candy reporta son attention sur le loup devant elle. Elle avait les mains tachées de rouge et sa veste était complètement imbibée. Comment pouvait-on perdre autant de sang et être encore vivant ? Elle avait le cœur qui saignait, ce qui pour elle était ridicule. Mais c'était bien le cas. Elle adressa une prière silencieuse à Celui-qui-écoutait. Si Josh vivait, elle ferait n'importe quoi. N'importe quoi.

Se raccrochant aux mots de l'agent Day comme quoi Josh lui obéirait, elle redressa le dos et se glissa dans son personnage autoritaire.

— Bon, Tumbel. Vous vous êtes reposé assez longtemps. Remuez-vous le cul et transformez-vous.

Elle attendit alors que rien ne se produisait. Peut-être qu'elle ne devrait pas se montrer aussi sèche mais être plus personnelle. Day avait bien dit que Tumbel ferait n'importe quoi pour la rendre heureuse. Elle se pencha près de son oreille.

— Josh, si tu te transformes tout de suite, je serai la femme la plus heureuse du monde. Dans le cas contraire, je serai tellement en rogne contre toi que je ne te parlerai plus jamais.

Au premier craquement d'os, son cœur se gonfla de joie.

## CHAPITRE 19

Josh sentit son corps se métamorphoser, sans qu'il en soit l'instigateur. Il se rappelait qu'il avait une raison de se transformer, mais était incapable de réfléchir. Son loup lui hurlait de se ressaisir et de se réveiller. Ils avaient une âme sœur qu'ils avaient laissée seule au beau milieu d'une situation dangereuse, qu'elle pouvait gérer, mais ils ne voulaient pas qu'elle s'imagine ne pas avoir besoin d'eux. Ils la protégeraient toujours, seraient toujours là pour elle.

Il ouvrit brusquement les yeux et les plongea dans les iris noisette les plus beaux qu'il avait jamais vus. Ils étaient emplis d'inquiétude, puis sourirent. Son âme sœur était à quelques centimètres de lui et songeait à l'embrasser. Il sentit qu'elle hésitait, mais quand il aperçut sa langue rose... Putain. Il franchit la petite distance qui les séparait et colla doucement ses lèvres contre les siennes.

Leurs bouches se rencontrèrent encore dans un baiser brûlant. Qui approfondit l'étrange lien qu'ils semblaient avoir. Du moins c'était l'impression qu'elle avait. Josh avait l'air de penser que tout était parfaitement normal. Dès l'instant où elle l'avait vu, elle s'était sentie attirée par lui. Elle savait qu'il existait quelque chose de fort entre eux. Ce qui l'effrayait, mais en même temps l'excitait et la poussait à lui faire confiance. Son esprit et son cœur lui disaient qu'elle se voilait la face si elle s'imaginait pouvoir le nier. Les nier eux.

Elle s'écarta avec un sourire et des joues empourprées qui la rendaient absolument adorable. Son âme sœur était timide. Et elle ne lui en plaisait que plus. Quand elle regarda par-dessus son épaule, il prit conscience qu'ils étaient toujours dans le poste de sécurité de l'immeuble du renseignement national. Merde. On lui avait tiré dessus. Ses souvenirs le submergèrent.

Il passa les mains sur sa poitrine à la recherche de trous. Quand il les éloigna, elles étaient poisseuses.

— Tu as du sang partout. Ne bouge pas, dit Candy.

À la fontaine à eau, elle mouilla plusieurs serviettes en papier et les rapporta, dégoulinantes, auprès de lui. À la seconde où l'eau froide toucha son torse nu, il fut complètement réveillé. Il avait le corps couvert de chair de poule.

— Ne bouge pas, espèce de gros bébé. Si c'est du froid que tu veux, je te jeterai dans le Potomac.

Il la regarda pour voir si elle était sérieuse. Elle avait le regard sévère, puis leva les yeux au ciel.

— Oui, j'en serais capable, mais seulement si tu me fous en rogne.

Elle lui fit un clin d'œil. Il eut des papillons dans le ventre. Il était amoureux.

S'asseyant, il remarqua qu'il portait toujours son pantalon. Il était en lambeaux et le bouton et la fermeture Éclair étaient foutus, mais grosso modo il le couvrait. Il devrait se trouver autre chose à mettre s'il voulait apparaître en public.

Il regarda le mur d'écrans auxquels elle ne cessait de jeter des coups d'œil.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que j'ai raté ? demanda-t-il.

Après lui avoir tendu d'autres serviettes en papier mouillées, elle s'essuya les mains et jeta celles qui étaient souillées dans la poubelle.



— Ce petit connard a tué l'épouse de Pommer sans aucune raison à part de jouer les putains de cons, commença-t-elle. Puis il a empoigné Pommer et ils se dirigeaient vers les ascenseurs, la dernière fois que j'ai regardé, pour rejoindre l'hélicoptère sur le toit. Ils vont devoir prendre l'escalier puisqu'on a bloqué les cages. Je ne les ai pas encore vus sortir.

— Bon sang, dit-il, tentant de se lever – il avait l'impression que ses jambes étaient des crocodiles, comme les bonbons à la gélatine. Ils vont s'échapper. Je dois envoyer mes gars là-haut.

Elle l'attrapa par la taille et le souleva. Il n'arrivait pas à croire qu'elle soit aussi forte. Son âme sœur n'avait rien d'une mauviette.

— Tes gars y sont déjà et, avec un peu de chance, ils sont en position. Je leur fais confiance pour élaborer un plan sans toi. Ils ont la tête sur les épaules.

Elle tira un fauteuil et l'y installa.

— Mon équipe est plus que capable de garder les idées claires au beau milieu d'une situation de crise, dit-il, la voix chargée de fierté.

— C'est ce que je commence à voir, marmonna Candy.

Elle appuya sur un bouton, remplaçant l'image du grand écran posé sur le bureau par une vue du toit. Le plan large permettait à une seule caméra de le couvrir en totalité. L'hélicoptère brillait comme le soleil en contraste avec les ténèbres autour. Il ne distinguait pas grand-chose d'autre que quelques climatiseurs et d'autres ombres.

Un rectangle de lumière déchira l'obscurité quand la porte de l'escalier s'ouvrit. L'un des hommes se glissa à l'extérieur, son fusil d'assaut à la main. Il parcourut rapidement l'espace derrière la porte, vérifiant que personne ne se tenait en embuscade. Josh retint son souffle, priant pour que ses hommes ne lui donnent pas tort. Le terroriste fit signe à ceux qui attendaient dans l'escalier de sortir et leurs ombres traversèrent le rectangle de lumière sur le sol. Quatre en tout.

Le groupe traversa précipitamment les ténèbres qui séparaient la porte et l'hélicoptère. Yulian, malgré sa petite taille, garda son fusil collé contre le dos du directeur. Quand ils parvinrent à la zone éclairée par l'hélicoptère, seuls trois des hommes réapparurent. Josh se pencha en avant dans son fauteuil. Candy eut le souffle coupé.

Le premier type regarda par-dessus son épaule comme s'il avait entendu quelque chose. Le directeur s'arrêta derrière lui, les ralentissant. Les deux Russes échangèrent des paroles et Yulian indiqua les ténèbres de la main. Il disait peut-être au type d'aller chercher son camarade. Si Josh connaissait ses gars, ce qui était le cas, ils avaient éliminé leur première victime sans ne serait-ce qu'un murmure ou un bruit de pas.

Yulian donna un petit coup à Pommer avec son arme et ils se dirigèrent vers l'hélicoptère. Quand le directeur ouvrit la porte arrière, il se crispa comme si un bruit fort l'avait fait sursauter. Yulian fit volte-face et tira plusieurs coups dans le noir.

— Il n'y aurait pas des micros sur le toit par hasard, hein ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. On n'en avait jamais eu besoin.

Yulian poussa le directeur à l'intérieur de l'appareil et claqua la porte. Faisant face aux ténèbres, tenant son ASH devant lui et tirant à l'aveuglette, il tendit la main dans son dos et ouvrit la porte du pilote. Alors qu'il se retournait pour monter, une masse noire avec des dents blanches étincelantes bondit du siège.

Josh cria :

— Sheldon ! D'où peut-il bien sortir ?

Le loup noir cloua Yulian contre le béton par le cou. Josh et Candy sautèrent de leurs

fauteuils, poussant des cris de joie. Le monde de Josh vacilla et il tomba sur le côté. Candy le rejoignit ; l'entourant de ses bras, elle le réinstalla dans son fauteuil.

— Tu restes là, dit-elle. Tu as perdu beaucoup de sang et ton corps mettra du temps à le régénérer.

Lorsqu'il ouvrit la bouche pour protester, elle tendit un doigt vers lui en lui faisant les gros yeux.

— Ne me donne pas du fil à retordre, mon gars. Je dévore des hommes comme toi au petit déjeuner.

Elle lui déposa un baiser sur les lèvres et sortit dans le couloir qui conduisait au hall.

Waouh, il avait hâte d'être au petit déjeuner.

## CHAPITRE 20

Candy ouvrit la porte de son bureau alors que l'équipe d'agents nus et leurs âmes sœurs sortaient en file de l'ascenseur. La pièce était glacée. Qu'est-ce que... ? Elle alluma et les rideaux se gonflèrent devant la fenêtre ouverte de l'autre côté. Les agents ALFA avaient donc bien sauté de la fenêtre un peu plus tôt. Elle avait l'impression que c'était la veille, mais il ne s'était écoulé que quelques heures.

Alors qu'elle se dirigeait vers la fenêtre, les autres entrèrent à leur tour, Josh encadré par deux de ses hommes qui l'aidaient à avancer.

— Il fait froid ici, dit l'une des femmes. Cette cheminée fonctionne-t-elle ?

— Elle est au gaz, dit Candy.

— Installe-le sur le tapis, Parish, poursuivit la femme. Le feu le maintiendra au chaud.

Une autre femme prit la couverture au drapeau sur le canapé pour en couvrir Josh et lui glissa un coussin sous la tête. Envahie par la jalousie, Candy vit rouge. Ces femmes avaient déjà des hommes à entourer de soins. Josh était à elle. Elle déglutit bruyamment. D'où lui était venue cette pensée ? Jamais le terme « jalouse » n'avait été employé pour la décrire. Ni « excessivement affectueuse », d'ailleurs.

Elle pouvait remercier son père pour ça. Même si « remercier » n'était pas non plus le mot.

Le directeur Pommer entra. Il ressemblait à un homme brisé, après trois heures de tension intense et le meurtre de son épouse devant lui.

— Directeur Tumbel. (Le chef de l'agence du renseignement national leva la main quand Josh commença à se redresser.) Non, ne vous levez pas. Je vous en prie, reposez-vous. Je suis venu tous vous remercier pour votre excellent travail et vous féliciter d'avoir sauvé toutes les vies que vous avez pu ce soir.

— Je suis désolée pour votre épouse, monsieur, dit Candy.

— Merci, major Obermier. C'était une femme merveilleuse.

L'homme se tut, laissant retomber son menton sur sa poitrine. Candy songea à ce qu'il devait ressentir. Ces dix dernières années, elle avait été entourée par la mort. Elles avaient marché ensemble, main dans la main, sur les champs de bataille, ramassant ceux qui respiraient encore et les conduisant par hélicoptère aux postes médicaux avancés pour qu'ils soient remis sur pied puis renvoyés soit chez eux, soit au front.

Mais parmi tous ceux qui les avaient quittés, elle n'en avait pas pleuré un seul. Chaque soldat qui cessait d'arpenter la terre la rendait triste, mais elle n'avait jamais été terrassée par le chagrin. Elle n'avait laissé personne entrer dans son cœur et la faire souffrir en disparaissant brusquement. Au combat, les lendemains n'étaient jamais garantis. Elle ne connaissait rien d'autre.

Le directeur se racla la gorge et reprit.

— Comme je le disais, merci messieurs et major pour votre rôle dans l'élimination des terroristes et votre discrétion. Nous aimerions mieux que vous n'apparaissiez pas dans les médias, surtout que vous êtes tous... (le directeur regarda autour de lui puis baissa les yeux sur ses mains) nus.

— Merci, monsieur le directeur. Nous vous sommes reconnaissants de la confiance que vous nous accordez, dit un Josh affaibli, allongé devant la cheminée.

— Mais bien évidemment, Tumbel. De toutes nos équipes, vous êtes la plus incroyable, pour des raisons manifestes. (Il se tourna vers elle.) Major, excellent travail. Je savais que vous étiez faite pour ce poste quand j'ai proposé votre nom lorsqu'il s'est retrouvé vacant. Votre parcours est exemplaire.

— Merci pour le compliment, monsieur.

— Bon, ne vous préoccupez pas de ce qui se passe au rez-de-chaussée, ajouta le directeur. Je veux que vous restiez dans l'ombre, tout comme vous, messieurs. (Il regarda autour de lui.) Vous êtes libres de vous... rhabiller et de partir discrètement quand vous serez prêts.

La tension dans la pièce s'intensifia. Le poids des mots inexprimés pesait sur eux.

Sheldon, les fesses à l'air, franchit la porte en portant deux plateaux d'amuse-bouche qu'il avait pris en bas.

— Que la fête commence !

Quand il vit le directeur qui le dévisageait avec ses bras chargés de victuailles, il dit :

— Il va bien falloir que quelqu'un se dévoue.

L'audace du nouveau venu fit sourire Candy.

Pommer donna une tape dans le dos de l'homme nu.

— Et vous, Sheldon, êtes le loup tout trouvé pour ça. Félicitations pour vos fiançailles, au fait. (Le directeur sortit dans le couloir.) Et enfiler un pantalon, mon garçon.

— Oui, monsieur. Tout de suite, monsieur.

Le sourire de Sheldon était contagieux. Il referma la porte du pied et posa les plateaux sur le bureau.

— Hé, les amis, nous sommes là, ma merveilleuse âme sœur et moi. Qu'est-ce qu'on a raté ?

Tout le monde grogna et les gars rassemblèrent leurs fringues et se rhabillèrent. La nouvelle âme sœur de Sheldon, Elna, lui tendit des vêtements noir et blanc. Un boxer couvert de loups comme on en voyait dans les dessins animés trônait sur le dessus.

Depuis le sol, Josh leur lança :

— Ouais, rentrez à la maison tout le monde. Vous avez bien bossé ce soir.

— Et toi ? demanda Sheldon. Tu ne tiens même pas encore debout.

Hamel se pencha vers Sheldon pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Monsieur Boxer-Loups regarda Candy et sourit.

— J'ai pigé. Bon boulot, patron. J'ai rencontré mon âme sœur dans un avion dans un pays peu connu.

Il attira à lui une jolie femme aux cheveux foncés et aux yeux superbes et l'embrassa. Sur la bouche. Et continua à l'embrasser.

Josh soupira.

— Loper, on va tous devoir te demander de prendre une chambre.

Sheldon s'arracha à son baiser et sourit.

— Je parie que vous avez tous la triq...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, protesta Josh en soufflant bruyamment.

Cette remarque fit rougir Candy.

Elle n'avait jamais abordé la question de la sexualité avec ses parents. Sa mère était morte avant qu'elle soit en âge d'avoir cette conversation et elle se cachait de son père tous les soirs.

L'une des femmes prit les plateaux d'amuse-bouche et les posa près de Josh puis remplit un

gobelet en carton à la fontaine à eau dans le coin. Bon sang, elle aurait dû y penser. Pourquoi n'en avait-elle pas eu l'idée ?

La femme plaça le gobelet sur le plateau, Josh étant étendu sur l'épais tapis duveteux.

— Voilà. Vous devez bien manger et boire pour reconstituer vos forces. Votre corps ne pourra pas guérir si vous ne lui apportez pas les éléments dont il a besoin pour se régénérer.

*C'est bon à savoir*, songea-t-elle. Un instant. Pourquoi se soucierait-elle de connaître des informations sur les métamorphes ? Les émotions fortes qui l'avaient assaillie quand le loup avait été blessé par balle et avait été au bord de la mort lui revinrent à l'esprit. La terreur à l'idée qu'il meure. La peur de ne plus jamais le revoir. Et d'autres émotions qu'elle ne comprenait pas. Des sentiments qu'elle n'avait jamais éprouvés avant. Tous concentrés dans son cœur et dans son ventre.

Hamel la regarda alors qu'il rentrait sa chemise dans son pantalon.

— Major, pourquoi nous avez-vous fait monter ici, au départ ?

Elle jeta un coup d'œil à Josh. Elle détestait avoir à faire de plates excuses, mais celles-ci s'imposaient.

— Cela peut attendre. Je vous reverrai tous lundi.

— Sheldon, appela Josh, d'où t'est donc venue l'idée de te cacher dans l'hélicoptère sur le toit ?

— Elna et moi étions un peu en retard. En découvrant la camionnette de presse garée sur le devant, nous sommes partis sur le côté pour ne pas passer à la télé. C'est là que j'ai senti l'odeur du sang des gardes qui avaient été tués. Après avoir conduit Elna en lieu sûr, j'ai appelé la police. Je me suis dit qu'une petite diversion ne serait pas de trop.

— Ça ne me dit pas comment tu as su pour l'hélicoptère, dit Josh, dont la patience habituelle était entamée par son état de faiblesse.

— Pas si vite, patron, répondit Sheldon. J'y arrive. (Il prit un bout de saucisse et le lui jeta.) Tiens, mange ça. Tu es grincheux et je n'ai pas de Snickers sur moi.

Josh lui lança un regard mauvais, mais attrapa le morceau de viande et l'avalala.

— Maintenant, si je peux poursuivre, dit Sheldon avec un accent britannique, essayant d'être drôle. Quand les flics se sont pointés, on est restés avec eux. L'envoyée spéciale nous a rapporté un message des preneurs d'otages. Ils allaient s'échapper en hélicoptère en embarquant le directeur. Si on les suivait ou tentait quoi que ce soit, ils le tueraient comme ils avaient tué son épouse. (Sheldon haussa les épaules.) Je suis passé par le parking pour rejoindre le toit.

Josh hocha la tête et se laissa retomber sur le tapis.

— Pour une fois, je dois dire que je suis heureux que tu aies été en retard. Maintenant, tout le monde, sortez. (Josh adressa un clin d'œil à Candy.) À lundi.

Tous les couples leur dirent au revoir et commencèrent à quitter la pièce.

— Attendez un peu. Et lui ?

Elle leur montra Josh du doigt. Ils ne la laissaient pas seule avec lui, si ? Non, non, non. Pas bon du tout.

Sheldon hocha la tête.

— Ah, ouais.

Elle suivit l'agent jusqu'à son patron. Il s'agenouilla et posa la main sur son épaule.

— Patron, rappelle-toi juste que les femmes ne sont pas les égales des hommes.

Elle sentit aussitôt la colère monter en elle. Elle avait eu affaire à ce problème toute sa vie. Il allait vraiment se prendre un coup de pied au...

— Non, poursuivit Sheldon, elles leur sont bien supérieures. Elles sont plus intelligentes. Et elles ont toujours raison. (Il tapota l'épaule de Josh.) Si tu as pigé ça, vous formerez un couple uni et heureux pour toujours.

Il se releva et sortit puis, avant que la porte se referme, il glissa le bras à l'intérieur et éteignit la lumière.

## CHAPITRE 21

Candy regarda fixement la porte close de son bureau plongé dans la pénombre. Elle avait le cœur qui battait la chamade et envie de vomir.

C'était pathétique. Elle avait été sur le front quand elle pilotait les hélicoptères sanitaires de l'armée. Des balles qui volaient de tous les côtés, des grenades antichars qui éclataient à moins d'un mètre de son hélicoptère. Les sinus bouchés par le sable et la poussière, la respiration entravée. Et elle était plus effrayée à présent.

— Directeur Tumbel...

— Candy, détends-toi. Nous sommes des adultes ; nous avons le droit d'être dans la même pièce, seuls, lui dit Josh.

Elle explosa d'irritation.

— Voyons, je sais ça. Tu n'as rien de dangereux.

Elle agita la main en direction de son corps allongé.

— Alors assieds-toi à côté de moi, suggéra-t-il, tapotant le tapis près de lui.

*Oh merde*, pensa-t-elle. Elle devrait peut-être rallumer. La lueur du feu répandait une lumière douce dans la pièce, créant une atmosphère romantique. Mais lui fournissant aussi des zones d'ombre où se cacher. Elle ne rallumerait pas. Elle se retourna et se dirigea vers son fauteuil de bureau.

— J'ai du travail, répondit-elle, espérant que la distance l'empêcherait de succomber à son aura terriblement sexy.

— Alors, prends l'ordinateur portable avec toi, dit Josh.

— Je ne préfère pas. Tu dois te reposer pour aller mieux et partir.

En espérant qu'il aurait saisi l'allusion.

Il s'allongea sur le dos, la tête sur les mains, les coudes en l'air.

— D'accord. Je comprends que tu aies peur des métamorphes. La plupart des gens sont terrifiés quand ils découvrent notre existence pour la première fois.

Elle sentit un frisson lui remonter le long du dos. Elle n'avait peur de rien. Même pas de mourir. Ni d'un homme sexy-comme-ce-n'était-pas-permis étendu nu sous une couverture dans son bureau. Putain ! En parlant de ça, cela faisait plus d'un an qu'elle n'avait couché avec personne. Bon, ça faisait peut-être même des années. Trop d'autres trucs, comme garder vivants les soldats qu'elle évacuait, lui avaient occupé l'esprit.

Quand un besoin physique se manifestait, elle s'épuisait jusqu'à ce qu'il disparaisse. Au bout de quelques années, elle avait cessé d'éprouver les besoins essentiels humains, ainsi que toutes les autres émotions, passions et autres trucs qui nous rendaient humains.

Elle se couvrit le visage des mains, les coudes posés sur le bureau. Qu'est-ce qui clochait chez elle ? Si elle devait en dresser la liste, elle en aurait pour des jours. Autant oublier. Qu'y avait-il de mal à être avec un homme ? Ce n'était pas comme si s'envoyer en l'air avec lui ferait d'elle une pute. Parce que c'était exactement ce qui se passerait si elle s'approchait de lui. Elle avait l'impression d'être une vierge lors du bal de fin d'année des terminales.

— Si tu veux savoir, directeur, je n'ai peur ni de toi ni de tes agents, dit-elle.

— Prouve-le, la défia-t-il. Je parie que tu es incapable de t’asseoir près de moi pendant cinq minutes.

— Tu veux parier, hein ? répliqua-t-elle. Qu’est-ce que j’aurai si je gagne ou si je perds ?

Sur le côté de l’écran, elle le vit qui souriait.

— La même chose, bébé. Moi.

Elle se carra dans son fauteuil et éclata de rire. Un gros rire, à gorge déployée. C’était trop mignon, la façon dont il l’avait dit. Comme un gamin de deux ans tout fier d’avoir fait sur le pot pour la première fois.

Elle soupira, et un gloussement lui échappa – un reste du rire.

— Purée, grommela-t-elle.

Elle ferma l’ordinateur, mais le garda à la main, et se leva.

— Très bien, directeur. Tu as gagné. Je te rejoins. (Elle jeta un coup d’œil au plateau d’amuse-bouche près de lui.) Mais seulement parce que j’ai faim, pas parce que je te trouve séduisant.

— Qui a parlé de séduction ? Pas moi. Je t’ai juste demandé de t’asseoir près de moi.

Il avait le sourire jusqu’aux oreilles. Eh bien, purée. Elle s’était totalement trahie. Elle craignait le pire. Elle allait se mettre dans la merde jusqu’au cou. Avec des emmerdes qu’elle ne serait pas foutue de gérer, mais elle était une grande fille. En plus, tout le monde n’avait-il pas une aventure d’un soir avec un superbe inconnu au moins une fois dans sa vie ? Son tour était venu.

Eh bien, bon sang, il la faisait se sentir spéciale. C’était un truc dans l’armée qu’on préférerait éviter : sortir du lot, se distinguer d’une quelconque façon. On s’en prenait le plus à ceux qui se faisaient remarquer. Et elle avait presque oublié : il adorait les armes de poing autant qu’elle. Peut-être qu’ils pourraient discuter armes un moment. Super idée ! Voilà qu’elle se sentait mieux.

Elle se laissa tomber sur le tapis pelucheux à côté de lui et piqua un cracker avec une rondelle de saucisse et du fromage.

— Tu savais que l’ASh était sorti en 2011 ? dit-elle.

— Tu sais à quel point tu es belle ? demanda Josh, sans prêter attention à sa question.

Elle en resta abasourdie. Elle était tout à fait quelconque. Eh bien, elle ne relèverait pas sa remarque parce que a) elle ignorait comment y répondre et b) elle ne savait pas quoi répondre.

Elle poursuivit, sans perdre une seconde :

— Peu de temps après...

Josh se redressa un peu et se pencha vers elle. Ses lèvres chaudes étaient sur les siennes avant qu’elle comprenne ce qui se passait. En elle ce fut une explosion d’émotions. Encore des trucs qu’elle ne savait pas gérer. Il lui vint à l’esprit qu’elle avait oublié comment embrasser. Quand il fit glisser la langue le long de la jointure de ses lèvres, elle ne lui ouvrit pas que celles-ci.

Ses lèvres étaient sur les siennes. Un feu éclata aussitôt dans ses veines et se répandit en elle, jusqu’à son entrejambe. Elle n’avait jamais rien ressenti de pareil. De si chaud. Si brut. Si désespéré. Elle fit remonter ses mains sur son torse, suivant des doigts ses muscles, mémorisant son corps dans ses moindres délicieux détails. Un gémissement monta du fond de sa gorge et elle prit et donna. Son cœur tambourinait à chaque respiration rauque qu’ils partageaient. Il l’embrassa dans le cou, sur la joue. Ses vêtements tombèrent dans une frénésie de baisers interrompus et de supplications désespérées.

Elle geignit, désirant impatientement qu’il s’occupe de son intimité.

— Josh, s’il te plaît.



— Bientôt, bébé. Très bientôt, murmura-t-il, décrivant un cercle de la langue autour de son ventre arrondi avant de la plonger dans son nombril.

Elle avait la respiration saccadée. Seigneur, ayez pitié putain. Ce type était incroyable. Il descendit plus bas et elle souhaita de toutes ses forces réussir à survivre à ses caresses, parce qu'elle avait tellement envie de savoir ce que ça ferait d'avoir un orgasme. Alors il y fut. Son souffle chaud sur l'intérieur de ses cuisses. Il fit glisser sa langue froide sur sa chair brûlante et se rapprocha peu à peu de son intimité. Elle retint son souffle quand il inséra la langue en elle, et elle se perdit dans la volupté qu'il lui procura. Il lécha la zone autour de ses lèvres et se mit à la baiser avec la langue. Elle haleta et baissa les hanches vers son visage.

— S'il te plaît...

Elle geignit quand il passa la langue avec lenteur autour de son clitoris.

— Dis-moi que c'est ce que tu veux, Candy, grogna-t-il contre son intimité, lui envoyant des décharges électriques dans la colonne vertébrale.

— Bon Dieu, oui. C'est ce que je veux. C'est toi que je veux. S'il te plaît, Josh.

— Putain, Candy. Tu es plus douce que le miel. Je pourrais te dévorer pendant des heures.

Il donna à son clitoris deux petits coups de langue. À ce stade, ses neurones avaient fondu. Il frotta son intimité des doigts, de bas en haut, les humectant en les passant entre ses plis mouillés. Sentir ses doigts calleux contre sa chair sensible se révéla une nouvelle source de plaisir. Elle gémit et s'agrippa plus étroitement à la couverture. Instinctivement, elle remua les hanches contre son visage.

Il suçsa son clitoris tout en effectuant des va-et-vient en elle de ses doigts recourbés. Il en fallut très peu pour lui faire atteindre le septième ciel. Son cœur tambourinait dans ses oreilles, chaque battement un galop débridé. Toute tension la quitta, la propulsant la tête la première vers la jouissance. Elle hurla quand une vague de volupté la submergea.

Haletant comme si elle n'arrivait pas à remplir ses poumons, elle cligna des yeux, s'arrachant aux brumes de la joie.

Quand il s'écarta, elle pouvait à peine bouger. Elle avait des frissons dans tout le corps, la respiration saccadée. Elle supposait qu'il n'avait pas envie de parler d'armes. Il inspira profondément, grogna et s'allongea de nouveau sur le tapis.

— Candy, tu me rends fou. Tu sens si bon, mais tu me tiens à distance. Pourquoi ? De quoi as-tu peur ?

De nouveau ces mots qui insinuaient qu'elle avait un problème, qu'elle était loin d'être parfaite, qu'elle devrait s'incliner devant les gens au lieu de faire la loi. Son père avait su exactement ce qu'il faisait quand il avait régné sur la maison.

Elle fronça les sourcils.

— Je crois que je te laisserai me toucher. Partout, en fait. Comme je l'ai déjà dit, je n'ai peur de rien.

Ou comment plomber l'ambiance. Littéralement.

— Ce n'est pas ce que me dit ton corps. Il dit que tu as peur de quelque chose et as terriblement, terriblement besoin de faire l'amour.

Oh, nom de Dieu. Elle voulait que le feu qui brûlait dans la cheminée lui saute dessus et la réduise en cendres. Inutile. Elle était sur le point de s'enflammer spontanément de gêne, de colère et de honte. Elle roula loin de lui et commença à se lever avec l'intention de rassembler ses vêtements et de partir. Elle n'en avait rien à foutre s'il passait toute la nuit seul dans son

bureau.

— Non, attends, Candy. Je te présente mes excuses, dit Josh.

Il avait posé la main sur son bras. Elle la regarda fixement. N'ayant jamais eu que peu de contacts physiques dans sa vie, quand on la touchait, cela lui faisait quelque chose. Les doigts enroulés autour de son poignet étaient forts, rendus rêches par le travail manuel. Il avait la paume chaude comme s'il avait tendu les mains devant la cheminée.

Elle croisa son regard ; ses yeux brillaient autour de l'iris noisette. Un éclat qui ramena à sa mémoire un vieux souvenir. Celui-là même qui l'avait titillée plus tôt. Il datait de quand elle était petite, avant que sa mère...

— Nom de Dieu, lâcha-t-elle. Les yeux de ma mère brillaient parfois comme les tiens.

Il plissa les yeux et resta silencieux un instant.

— Était-ce dans des moments de forte émotion ? demanda-t-il.

Elle n'avait pas envie d'y repenser. C'étaient les pires. Elle détourna les yeux.

— Oui.

Il posa la main sur son genou plié, et elle sentit son pied se couvrir de chair de poule.

— Tu as des gènes métamorphes dans ton arbre généalogique. Voilà qui explique beaucoup, dit-il, se rallongeant.

Elle tourna vivement la tête.

— Ça explique quoi ? Dis-moi.

## CHAPITRE 22

Allongé sur le tapis pelucheux dans le bureau de Candy, Josh réfléchissait aux caractéristiques de la jeune femme.

— Tout d’abord, ça explique que tu sois aussi forte. Tu as surpassé plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes en accédant à ce poste, et je comprends d’autant mieux que nous soyons de vraies âmes...

Merde. Il avait failli dire « sœurs ». Elle était à des lieues d’être prête à entendre ça. Bon sang, cette relation se serait terminée avant même d’avoir commencé.

— Désolé, je me suis emmêlé les pinceaux. Je voulais dire que je comprenais que *tu* sois entrée dans l’armée.

Il insista sur le pronom personnel, espérant qu’elle oublierait qu’il avait parlé de « vraies âmes ».

— Je ne vois pas le rapport.

Comment expliquer les métamorphes à quelqu’un qui ignorait tout de leur monde ?

— Les métamorphes sont des battants. Ils sont capables de se tirer de pratiquement n’importe quelle situation. Rien ne leur fait peur. (Il lui adressa un regard qui en disait long.) Ça te rappelle quelque chose ?

Candy leva les yeux au ciel.

— Ouais, bref, qu’est-ce que ça dit d’autre sur moi ?

— Beaucoup de métamorphes sont accros à l’adrénaline. Parfois ils prennent des risques juste pour avoir leur dose.

Elle songea aux hélicoptères sanitaires de l’armée, aux champs de bataille et au front. Avait-elle recherché les sensations fortes ? Carrément, y compris la fois où elle était allée récupérer les gars FM.

— Que signifie le sigle FM ? demanda-t-elle.

— Forces métamorphes.

— Sérieux ? C’est tout ?

Vu la déférence avec laquelle on parlait de ces groupes et on les traitait, elle s’était imaginé que c’étaient les initiales de mots latins ou grecs compliqués du style « un demi-dieu pour tous les autres ».

Elle se perdit dans ses pensées. Des pensées qui la firent souffrir. Le loup de Josh bondit, voulant consoler leur âme sœur, tout arranger, la rendre heureuse.

— Où es-tu, Candy ? chuchota-t-il. Que vois-tu ?

Elle secoua la tête, revenant au temps présent.

— Rien. Juste des trucs de l’enfance.

Il remarqua ses yeux brillants, qui allaient dans le sens de son odeur. Si elle n’avait pas envie d’évoquer son passé, celui-ci devait avoir été difficile. À quoi avait-elle survécu ?

— Parle-moi de toi, dit Josh, usant d’un moyen détourné.

— Punaise, on croirait un entretien d’embauche. (Ils s’esclaffèrent tous deux.) Je ne sais pas. Ma vie est plutôt ennuyeuse. Je me suis engagée à dix-huit ans. Je suis devenue sergent plus vite

que la plupart des femmes qui accèdent à ce grade.

Elle haussa les épaules.

— Quel travail faisais-tu ? demanda-t-il, songeant au sang de métamorphe qui coulait dans ses veines.

— Avant ce poste, je m'occupais de l'évacuation médicale par hélicoptère des blessés au combat.

— Merde, dit-il. Tu parles d'une montée d'adrénaline. Tu étais en plein dedans.

Elle sourit.

— Oui, c'est vrai. J'adorais ça. Ça me manque parfois.

— Tu as beaucoup de famille ?

— Non. J'ai un frère et une sœur plus jeunes. Ma mère est morte quand j'avais douze ans. J'ignore si mon père est encore en vie. Et je m'en fous.

De nouveau il perçut cette odeur d'une immense souffrance qu'il n'arrêtait pas de sentir. C'était lié à son passé.

S'efforçant de prendre une voix apaisante, il dit :

— Pourquoi est-ce que tu te fous de savoir s'il est mort ou pas ?

Il devait prendre garde à ne pas l'effrayer, mais il devait savoir ce qui lui était arrivé pour pouvoir l'aider. Si elle ne voulait vraiment pas répondre, il ne la forcerait pas.

Cela le rendait fou quand une femme affirmait que tout allait bien quand c'était manifestement le contraire. S'il ignorait ce qu'il avait fait de mal, comment était-il censé le corriger ? Les femmes estimaient que les hommes devraient être capables de lire dans leurs pensées et juste « savoir ». Mais Sheldon avait tellement raison. Les femmes étaient bien plus complexes que les hommes, la tête toujours remplie de toutes sortes de conneries. Les hommes étaient BSS : bière, sexe et sport, pas forcément dans cet ordre.

Elle se raidit un peu à son ton impérieux.

— Je préfère ne pas en parler pour le moment.

Il lui prit la main et embrassa chacun de ses doigts, comme il l'avait fait plus tôt, pour la reconforter. Elle le dévisagea, les yeux écarquillés.

— Quoi ? demanda-t-il.

— C'est... tu... personne ne m'a jamais fait ça avant, chuchota-t-elle, regardant leurs mains jointes. C'est la deuxième fois que tu le fais.

Son cœur se brisa pour son âme sœur. Elle avait longtemps été privée d'amour. Il n'avait pas besoin de connaître son passé pour le sentir. Quand il l'aurait mise au courant de tout, il lui donnerait plus d'amour qu'elle ne pourrait en supporter. Ce qui le fit sourire intérieurement. Mais avant d'en arriver là, il devrait affronter un énorme obstacle : elle. Quelque chose bloquait ses émotions, son aptitude à aimer. Il devait découvrir ce que c'était pour qu'ils aient une chance de s'unir.

— Candy, tu dois savoir que tu m'attires autant que tu as reconnu que je t'attirais. (Il lui tint fermement la main au cas où elle essaierait de se sauver.) Vas-tu être forte et faire face à ces sentiments ou battre en retraite ?

En reprenant le vocabulaire de la jeune femme, il espérait améliorer la communication entre eux.

Une pointe de colère flotta dans l'air.

— Je ne suis pas une lâche, marmonna-t-elle entre ses dents.

— Je le sais bien. C'est pour cette raison que nous abordons le sujet. Aimerais-tu savoir

comment je te perçois, en toute franchise ?

Elle plongea les yeux dans les siens, de nouveau terrifiée.

— Je veux te poser une question d’abord, implora-t-elle.

Il hocha la tête.

— C’est quoi une âme sœur ? On m’a appelée comme ça plusieurs fois ce soir.

Bon sang, elle avait saisi ces allusions. Il grogna en fermant les yeux. Ce n’était pas le moment. Elle n’était pas prête. Mais il ne commencerait pas leur relation par un mensonge.

— La réponse à cette question est compliquée, mais je vais t’en donner une version simplifiée pour l’instant. D’accord ?

Bon Dieu, il espérait qu’elle accepterait. Elle acquiesça et il respira de nouveau.

— Une âme sœur est un compagnon, quelqu’un qui reste à tes côtés pour le meilleur et pour le pire.

— Oh, comme un meilleur ami, supposa-t-elle.

— Oui, comme un meilleur ami.

Et beaucoup plus, ce qui incluait des rapports sexuels, d’où le fait que son corps le poussait à la prendre sans attendre. Encore une fois, elle n’était pas prête.

— Alors je suis censée être ta meilleure amie ? Je n’en ai jamais eu. Tes gars m’ont appelée ton âme sœur. Comment peuvent-ils le savoir ? Et si je ne t’apprécie pas ?

À ces mots, il grimaça intérieurement. Il était possible que des âmes sœurs ne s’apprécient pas, mais il n’en avait jamais eu vent. Même avec une âme sœur humaine.

— Nous sommes là pour mettre tout ça au clair. Je veux apprendre à te connaître, intimement.

Son allusion ne lui échappa pas. Le désir de la jeune femme parfuma l’air. Son loup était sur le point de péter les plombs. Il la voulait MAINTENANT. *Relax !* lui dit-il.

Elle baissa la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d’apprendre à me connaître, chuchota-t-elle.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il.

— Parce que... (elle s’interrompit et soupira) parce que mon enfance n’a rien de joli. Je détestais ma vie.

Elle avait les yeux mouillés de larmes, mais elle se redressa et les ravala. Elle était forte ; elle voulait montrer au monde qu’elle n’était ni une victime ni une mauviette.

Josh se rapprocha d’elle pour pouvoir mieux la toucher. Elle ne s’y était pas opposée, pour l’instant, ce qu’il prit pour un signe positif.

— Candy, tu es l’une des personnes les plus fortes que j’ai jamais rencontrées.

Elle leva les yeux au ciel avant de croiser son regard.

— Vraiment ? C’est ce que tu penses ?

— Absolument. Combien y a-t-il de femmes major ?

— Eh bien, je suis la première femme major de l’armée américaine, en fait, répondit-elle.

Nom de Dieu, son âme sœur était une superwoman.

— Voilà qui en dit assez long, déclara-t-il. Je vois une belle femme qui n’hésitera pas à botter des fesses si nécessaire. Personne ne te considère comme faible ou vulnérable.

— J’espère bien, dit-elle. J’ai passé vingt ans à prouver ma valeur à cette armée.

— Oui, répondit-il. Alors te confier à quelqu’un, comme à ton meilleur ami, n’a rien d’un signe de faiblesse. Nous sommes là pour nous rendre mutuellement plus forts. Faire de nous des personnes meilleures, plus aimantes.

— Je ne peux pas faire ça, dit-elle.

— Comment ça ?

— Nom d'une cacahouète, comment le formuler sans avoir l'air... stupide ?

Elle s'essuya le visage de la main.

— Tu n'auras jamais l'air stupide à mes yeux. Ne pense jamais ça.

Elle avait une mauvaise image d'elle-même sur le plan personnel alors même que son image professionnelle était en béton. Pas étonnant qu'elle bascule dans ce personnage de dure à cuire quand elle se sentait menacée. S'il parvenait juste à l'amener à se détendre et à lui faire confiance, il viendrait à bout de ce qui la bloquait, quoi que ce fût.

Candy soupira.

— Je n'ai jamais été amoureuse. Je ne sais même pas ce que c'est que l'amour.

— Tu aimes ta famille, pas vrai ?

— Non, mais autrefois oui. Cela fait si longtemps, je ne me rappelle plus rien. Mon père a fait du bon boulot pour ce qui est de détruire toute joie au sein de la famille.

— Il était méchant ? demanda-t-il.

Elle rejeta la tête en arrière et regarda le plafond.

— « Méchant » n'est pas vraiment le terme. Je pense que « ivrogne sadique » le décrirait mieux. Un salopard hargneux qui cherchait de la compagnie dans son malheur.

— Il te battait ?

Il sentit monter en lui sa colère contre l'homme qui avait levé la main sur elle. Il n'avait pas été là quand elle était petite pour la protéger. Mais il ferait de son mieux désormais.

— Tous les jours. Mais je m'y étais habituée. Je détournais même l'attention de ce connard de mon frère et de ma sœur quand il s'en prenait à eux.

C'était pour cette raison qu'elle n'aimait pas qu'on la touche. Dans sa tête, tout contact physique était synonyme de douleur. Quand son père posait la main sur elle, elle savait ce qui l'attendait. Ça le tuait. Elle devait retrouver sa joie de vivre. Avec du temps, il était certain de pouvoir la lui redonner.

Josh déglutit bruyamment, réfléchissant à la façon de formuler sa question.

— Est-ce qu'il a jamais... a-t-il... ?

Pas vraiment ça.

— S'il m'a jamais touchée de façon inappropriée ?

Ouais, c'était ce qu'il avait tenté de dire.

— Non, poursuivit-elle. Le salopard était trop ivre pour faire autre chose que me frapper avec ses poings. Il n'était pas foutu de grimper l'escalier jusqu'à nos chambres où nous nous cachions quand il se disputait avec ma mère, au début.

— Au début ? Ils ont cessé de se disputer au bout d'un moment ?

Une cargaison de souffrance émotionnelle et de chagrin la submergea. Elle grimaça et s'assit le dos plus droit, glissant dans ce personnage qui lui servait de refuge. Qu'elle ait un alter ego, un masque derrière lequel se cacher, prenait tout son sens désormais. Quand la situation à la maison avait dégénéré, elle s'était imaginé être ailleurs, être quelqu'un d'autre, quelqu'un d'heureux et qui avait une vie plus belle. Un mécanisme de défense. Il avait vu ça dès ses premiers cours de psycho.

— D'une certaine façon, oui. J'ai tué ma mère.

## CHAPITRE 23

Assise par terre dans son bureau avec un homme qui lui plaisait trop, Candy sentit des émotions qu'elle refusait d'éprouver bouillonner en elle, prêtes à entrer en éruption comme un volcan. Elle avait mis beaucoup de temps à étouffer le fiasco tumultueux de sa vie, à le refouler si profondément en elle qu'il ne verrait plus jamais la lumière du jour. Apparemment, cela n'avait pas été suffisant.

La voilà qui épanchait son cœur auprès d'un homme qu'elle ne connaissait pas, mais qui l'attirait énormément. Quelque chose en lui donnait envie de lui faire confiance. De croire en lui. Lui parler était si facile, trop facile. Comme s'ils avaient été meilleurs amis pendant des années. Des âmes sœurs.

Repenser à la mort de sa mère lui donnait envie de se rouler en boule et de pleurer jusqu'à ce qu'elle n'ait plus mal. Mais ce n'était pas près d'arriver. Elle n'avait pas versé une larme depuis ses douze ans. Sa souffrance l'accompagnerait à jamais, prête à la dévorer vivante dès qu'elle la trouverait désarmée. La solution : ne pas être vulnérable. Elle se redressa et tira sur son tee-shirt blanc d'un coup sec.

— Tu n'as pas vraiment tué ta mère. Si ?

La façon dont il posa cette question lui parut bizarre. Comme s'il ne l'en croyait pas capable. Mais cela dit, elle se trompait peut-être. Elle rit, se libérant d'une partie de ses émotions réprimées.

— Non, confirma-t-elle. C'est ce connard d'ivrogne qui l'a tuée. Mais c'était à cause de moi.

Elle retourna en pensée à ce jour terrible. Elle allait enfin avouer à quelqu'un l'horrible vérité sur ces événements qui avaient changé sa jeune existence.

— J'étais rentrée du collège en colère parce que ma prof préférée partait en congé maternité pendant quelques mois. Son remplaçant était un vieux monsieur grincheux qui aimait nous rabaisser devant toute la classe pour « nous donner une leçon ».

» Quand je suis entrée par la porte de la cuisine, ma mère préparait le repas. Des spaghettis avec des morceaux de saucisse. Mon plat préféré, mais ça n'avait pas suffi à me redonner le sourire. J'ai traversé la cuisine en tapant des pieds sur le lino pour rejoindre l'autre pièce. J'ai dit à ma mère que j'étais furieuse contre Mme Carpenter et qu'elle ne reviendrait plus jamais au collège. Elle a souri et m'a demandé comment j'étais parvenue à cette conclusion. À ce moment là j'étais arrivée au bas de l'escalier, dans le salon, et j'ai braillé en réponse : « Elle part parce qu'elle est enceinte ! »

» Mon père s'est dressé dans son fauteuil relax, une bouteille de Jack presque vide serrée dans la main. J'ai immédiatement compris que je n'aurais pas dû crier. Il a regardé autour de lui, désorienté, comme s'il n'avait jamais été dans cette maison avant.

» Qui est enceinte ? a-t-il bégayé, se tenant au dossier du fauteuil taché pour ne pas tomber. À son expression haineuse, j'ai su que ça allait barder. Il a titubé vers la cuisine.

» Cette salope ne partira jamais, a-t-il dit.

» J'ai couru après lui quand il a poussé la porte battante de la cuisine. J'ai tiré sur son bras, en lui disant qu'il avait mal compris. Ma prof était enceinte et partait, pas ma mère. Il ne m'a pas

entendue. Je lui avais fourni une excuse pour se défouler et il ne la laisserait pas passer.

» Ma mère tenait des assiettes quand mon père a surgi d'un pas lourd. Avant qu'elle ait pu réagir, il lui a asséné un coup de sa bouteille de whisky en verre sur la tête. Elle s'est effondrée, laissant échapper les assiettes. Il y a eu un tel fracas, avec mon père qui hurlait à ma mère qu'il ne voulait pas d'autres sales bouches à nourrir, ma mère qui poussait des cris stridents, et les assiettes qui volaient en éclats. J'avais envie de me couvrir les oreilles, de me couper de la scène.

» Puis mon père a fait l'impensable : il a roué le ventre de ma mère de coups de pied, encore et encore, disant qu'il la frapperait jusqu'à ce qu'elle fasse une fausse couche, et que si elle songeait jamais à partir, il la tuerait.

Un sanglot se coinça dans sa gorge. L'image de sa mère au sol, le corps sanglant et meurtri, lui déchirait le cœur. C'était sa faute. Une unique larme coula sur sa joue.

Soudain, une couverture chaude la recouvrit, et elle se retrouva plaquée contre un corps chaud. Josh s'était glissé derrière elle et l'enveloppait de sa force silencieuse. Grâce à son étreinte réconfortante, elle se sentit plus forte, capable de traverser ce cauchemar qu'il lui avait demandé de revivre. Juste pour lui. Elle ne le ferait pour personne d'autre.

— J'ai tapé mon père et l'ai tiré par le bras, lui hurlant d'arrêter. Ce n'était qu'une méprise. À cause de moi. Il a placé sa main sur le sommet de ma tête et m'a poussée contre le mur, assez fort pour le fissurer derrière la tapisserie.

Elle se blottit dans sa chaleur. Elle n'avait jamais rien ressenti de si bon, de si reposant. Elle soupira et le laissa la bercer doucement.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? Il a été arrêté par la police ?

Elle rit, un son qui lui sembla empli de colère et de haine même à ses propres oreilles.

— C'est ce qu'on aurait pu penser. Et c'est là que j'ai appris un truc sur mon père que je n'oublierai jamais. À quel point exactement c'était un vrai tas de merde.

Elle serra les poings et s'en frappa les cuisses avec force. Cette douleur momentanée lui fit du bien. L'espace d'une petite fraction de seconde, elle fut arrachée à l'immense souffrance qui faisait rage en elle. Elle recommença. Encore un peu de répit.

Josh lui saisit les poings par-derrière. Il chuchota des sons apaisants, se balançant doucement d'un côté à l'autre. La douleur dans son cœur laissant place à un incroyable sentiment de paix, elle se détendit contre lui. Le contact de cet homme, sa proximité, le cocon protecteur qu'il créait autour d'elle ne ressemblaient à rien de ce qu'elle avait jamais connu. Elle ignorait qu'une telle... une telle... félicité existait.

— Tu veux me dire autre chose ? demanda Josh.

Elle hocha la tête. Elle voulait tout lui dire. Elle voulait qu'il fasse disparaître toute sa souffrance, le fardeau que constituait le fait de savoir que sa mère avait été tuée à cause de sa négligence.

Elle inspira profondément.

— Il m'a poussée contre le mur et tout ce que je me rappelle ensuite, c'est d'avoir été réveillée dans mon lit par le bruit des sirènes et les lumières rouges qui clignotaient à travers les fenêtres de ma chambre.

» Dans le lit jumeau près du mien dormaient ma sœur et mon frère cadets, agrippés l'un à l'autre comme si leur vie en dépendait. Je les avais toujours protégés quand nos parents se disputaient, mais je n'avais pas été là pour eux cette fois. Blessée au combat.

» Je suis descendue furtivement pour voir ce qui se passait. C'était la nuit. Il s'était écoulé des heures. Des voitures de police étaient garées dans l'allée et le long de la rue, leurs gyrophares



donnant à la pièce plongée dans l'obscurité une atmosphère surréaliste. Je me suis rendue dans la cuisine pour trouver ma mère, pour m'assurer que la police prenait soin d'elle. Quelle petite idiote j'étais alors.

» Je suis entrée et j'ai vu un drap blanc jeté sur une bosse par terre. À son extrémité, les pieds de ma mère dépassaient. Ils étaient sanglants, eux aussi.

» Quelqu'un m'a appelée par mon nom, probablement mon salopard de père. J'ai levé les yeux et je l'ai vu assis à la table du petit déjeuner, en larmes. Je... j'ai été si stupéfaite que je n'ai pas pu bouger. Je l'ai juste regardé fixement, ne le reconnaissant pas. Mon père portait un costume avec la cravate desserrée autour du cou. Il avait peigné ses cheveux en arrière et ses chaussures noires brillaient. Il ressemblait à n'importe quel père respectable qui rentrait chez lui après le travail.

» L'un des policiers s'est agenouillé devant moi. Ses yeux étaient bienveillants, contrairement à ceux de mon père. Il m'a demandé si j'avais vu l'intrus qui avait pénétré dans la maison, blessé ma mère et fui avec son sac à main.

» Au début je n'ai pas compris ce qu'il disait. Ce n'était pas ce qui s'était passé. J'ai croisé le regard plein de haine de mon père. J'ai su à cet instant qu'il ne serait pas ennuyé pour le meurtre de ma mère. L'ayant mis sur le dos de quelqu'un qui serait entré par la porte ouverte pour voler de l'argent... pendant la journée, quand les gens vaquaient à leurs occupations.

Elle revint au moment présent, où elle était dans les bras d'un homme avec qui elle avait vraiment envie d'être. Inspirant profondément, elle huma son odeur apaisante, réconfortante.

— C'est ce que nous appelons flairer, dit Josh.

— Quoi ? Respirer ton odeur ?

— En partie. L'aptitude des métamorphes à discerner la moindre des molécules d'une senteur les garde en vie en territoire dangereux.

Elle hocha la tête.

— Je vois.

Ils restèrent assis en silence, Josh continuant à la bercer, lui apportant une sensation de bien-être. La souffrance dans son cœur s'atténa, presque au point de devenir supportable. Où était-elle partie ? Elle ne comprenait pas.

— Tu sais, commença Josh, on dit que raconter à quelqu'un quelque chose qu'on a longtemps gardé pour soi équivaut à lui ouvrir son cœur et que les deux personnes seront toujours reliées par ce partage. Tu m'as donné la moitié de ta souffrance et tu n'auras plus à porter ce fardeau seule. Je le porterai pour toi à mesure que notre lien grandira. Je suis ton âme sœur et je ferai tout mon possible pour te rendre heureuse.

Elle se retourna dans ses bras pour voir son visage. Il était éclairé d'un côté par le feu, l'autre restant dans l'obscurité. Mais cette moitié lui suffit à se convaincre qu'il était sincère. Même si c'était la première fois que ça lui arrivait depuis la mort de sa mère, elle reconnaissait que le regard qu'il posait sur elle était empli d'amour, d'amour pour elle.

Elle glissa les mains sur sa nuque et l'attira à elle. Elle voulait l'embrasser plus que tout. C'était peut-être un cliché, mais elle avait véritablement plus besoin de lui que de respirer. Elle éclata presque de rire à cette idée, puis le contact de ses lèvres sur les siennes chassa toute pensée rationnelle.

## CHAPITRE 24

— Mmm... je pourrais t'embrasser toute la nuit, lui chuchota Josh contre ses lèvres, la lueur dansante du feu rendant ses yeux encore plus sexy.

Il effleura des lèvres le menton et la joue de Candy, jusqu'à la peau sensible de son cou. Le corps de Josh était une ligne dure et musclée contre sa chair nue et elle frissonna, sentant une humidité se répandre entre ses cuisses. Comment ils en étaient arrivés à ce stade la laissait encore sans voix, presque autant que le souvenir de sa langue sur son intimité. Elle avait des frissons rien qu'à repenser à l'orgasme qu'il lui avait donné, à ses jambes en coton pendant qu'il s'occupait d'elle avec sa main et sa bouche.

Ces sensations dépassaient tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Elle avait vécu la majeure partie de sa vie sans souffrir du fait de ne pas avoir de relations sexuelles. À présent, elle avait envie de découvrir comment ce serait avec Josh. Il était différent et elle le savait.

Les lèvres de Josh continuèrent à descendre, embrassant le creux à la base de sa gorge, frôlant ses seins avant de saisir un téton. Une caresse à la fois tendre et brutale qui lui arracha un petit cri alors qu'il aspirait profondément le petit bouton contracté.

Il fit glisser sa main par-dessus sa hanche, la posa de nouveau sur son intimité, caressant sa fente.

— Tu es tellement mouillée, bébé.

Il fit courir sa langue sur sa poitrine. Plaçant un genou entre les siens, il grimpa entre ses cuisses.

— Ouvre-toi à moi.

Candy se raidit de tout son corps et elle le repoussa, reculant précipitamment.

Il cligna des yeux, le visage visiblement abasourdi.

— Candy, qu'est-ce qui vient juste de se passer ?

Elle secoua la tête, remontant les genoux sur sa poitrine.

— Ce n'est pas toi, Josh. C'est moi. Je ne peux pas. Je ne peux juste...

— Regarde-moi, bébé.

Elle secoua la tête.

— Si... Candy, bébé, je t'en prie. Regarde-moi.

Essuyant ses yeux humides de la main, elle les leva vers lui. Il lui tendit la main.

— Quoi qu'il se passe, nous pouvons en parler. Je ne t'obligerai pas à faire quoi que ce soit si tu ne le sens pas. C'est quelque chose que j'ai fait ? Je t'ai fait mal ?

Elle écarquilla les yeux et lui prit la main.

— Non, Josh. Rien de tout ça. Tu es le seul homme qui m'a jamais donné l'impression de tenir à moi.

— Je tiens bien à toi. Si je ne t'ai pas fait mal, quel est le problème ?

— Je déteste me sentir impuissante et à la merci d'un autre. (Elle haussa les épaules.) C'est ce que peuvent ressentir les femmes pendant les rapports sexuels. Les hommes ont tendance à dominer et à faire ce qu'ils veulent. C'est en partie pour cette raison que je n'ai pas autant d'expérience que tu pourrais le croire en la matière.

— On t'a mise en position de soumission pendant les rapports ? demanda-t-il, soucieux.

Elle acquiesça.

— En quelque sorte, oui. Sans compter que les fois où j'ai essayé ont été loin d'être satisfaisantes. Ajouté au fait que j'ai horreur de me sentir à la merci d'un autre, j'ai vite fait mien le précepte : « À quoi bon ? »

— Loin d'être satisfaisantes, hein ? J'ai bien l'impression que les types avec qui tu as été ne sauraient pas quoi faire de leur matériel même s'ils lisaient le mode d'emploi.

Elle se fendit d'un sourire.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Il n'y en avait que pour eux et je n'étais qu'un moyen pour arriver à leurs fins. Ils prenaient leur pied et moi pas.

Il l'embrassa du regard et hocha la tête.

— J'ai une idée.

Elle inclina la tête sur le côté, méfiante.

— Je ne sais pas, Josh. Cela fait très longtemps que je ne me suis pas retrouvée dans ce genre de situation, et avec mon passé je n'ai vraiment pas envie de péter encore les plombs.

Il se pencha vers ses vêtements empilés par terre. La gorge de Candy se noua.

— Tu pars ?

Josh se retourna avec sa cravate à la main.

— Non. Il en faut plus pour m'effrayer.

Il revint vers elle. La cravate en soie enroulée autour de la paume.

— Hum, Josh... qu'est-ce que tu fais ?

Quand il se glissa près d'elle, elle recula à l'instant où son corps toucha le sien.

— N'aie pas peur, Candy. Je crois savoir comment t'aider à te détendre et à apprécier les parties de jambes en l'air comme il se doit.

Il plaça deux coussins par terre derrière lui puis lui tendit la cravate.

— Josh, dit-elle, hésitante.

Il hocha la tête.

— Fais-moi confiance. Prends-la.

Elle déroula le ruban de soie de sa main puis il joignit les poignets.

— Attache-moi, ma chérie. Pas de mains baladeuses. Contrôle absolu.

Un sourire narquois sur les lèvres, elle lui lia les poignets.

— Trop serré ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête, glissant les mains derrière sa nuque.

— Non. Parfait. Maintenant je veux que tu prennes cette jolie écharpe accrochée à la porte et que tu me bandes les yeux avec. Comme ça, tu n'auras pas à me regarder te regarder. (Il lui fit un clin d'œil.) Quelle meilleure façon de faire l'amour qu'attaché dans de la soie imprégnée de ton parfum ?

Elle marcha jusqu'à la porte, fit glisser l'écharpe chatoyante de la patère et la noua sur les yeux de Josh. Sans se départir de son sourire en coin, il hocha une fois la tête.

— Je suis tout à toi, bébé. Mis à nu et complètement à ta merci.

Candy prit une inspiration, s'agenouillant près de lui.

— Oui, mais...

Il secoua de nouveau la tête.

— Il n'y a pas de mais. Sauf si tu cherches une excuse pour me donner une fessée. C'est toi qui mènes le jeu. Ne me fais juste pas mariner trop longtemps. (Il gloussa.) Sauf que vu comme

ma queue est dure, je ne suis pas près de mariner dans mon jus. Pas sans ton aide.

Timidement, elle grimpa sur ses jambes et s'assit sur ses cuisses. Se penchant en avant, elle posa les paumes sur son torse. Le contact de sa peau et de ses poils rêches lui envoya des frissons dans le bas-ventre. S'enhardissant, elle se redressa et remonta le long de son corps, sa queue dressée lui effleurant les cuisses.

Il grogna doucement quand son intimité glissante frotta contre son membre et son gland, mais elle s'empara de sa bouche. Plongeant les mains dans ses cheveux, elle se concentra sur ses lèvres et sa langue.

— Embrasse-moi comme si tu voulais posséder ma bouche, Josh. Comme si tu ne désirais rien plus que la sensation de ma langue contre la tienne.

Il obéit, lui dévorant les lèvres alors qu'elle lui tirait les cheveux plus fort. Sa queue tressaillit contre sa cuisse, son gland gonflant, recherchant son contact.

Comme il l'avait fait auparavant, elle interrompit leur baiser et fit courir ses lèvres sur sa gorge et son torse, faisant le tour de ses tétons de la pointe de la langue.

Josh se fendit d'un large sourire.

— Maintenant je sais pourquoi ça te plaisait tant.

— Et ça ? (Elle effleura l'étroit bouton des dents et il grogna.) Tu aimes l'amour vache, Josh ?

— Je suis à ton service, beauté.

Raclant son torse dur des ongles, elle le lécha et le caressa jusqu'aux muscles sexy en forme de V qui conduisaient à sa queue. Elle recula sur ses cuisses et enroula la main autour de son membre rigide. Celui-ci tressaillit entre ses doigts et elle se figea, toute sa bravade envolée.

— Détends-toi, Candy. Desserre juste ton étreinte et passe la main sur ma queue.

Elle hocha la tête.

— D'accord.

Elle fit monter et descendre sa main, avec des mouvements timides.

Josh gémit, s'humectant les lèvres.

— Plus fort, bébé. Passe la paume sur mon gland. (Quand elle s'exécuta, il inspira à travers ses dents.) C'est ça. Maintenant plus vite, trouve un rythme. Mmmm.

Quand un grondement sourd s'éleva dans sa gorge, elle accéléra encore plus le rythme et il banda les muscles des cuisses sous elle, le cul contracté. Face à sa réaction elle sentit un grand sourire lui étirer les lèvres et elle baissa la tête, donnant de petits coups de langue à son gland gonflé et satiné.

— Oh, bébé, oui... sers-toi de la bouche. Je veux sentir ta langue et tes lèvres autour de ma queue. Prends-moi profondément.

Elle inspira et ouvrit la bouche, faisant glisser son gland sur sa langue. Josh souleva brusquement les hanches, poussant son membre dans le fond de sa gorge.

— Garde une main à la base de ma queue et fais glisser l'autre de haut en bas pendant que tu prends soin de mon gland avec ta bouche. C'est ça. (Il prononça ces mots dans un grommellement tendu puis expira dans un sifflement.) Pose la paume sur mon gland en écartant la bouche, puis referme-la de nouveau sur ma queue.

Candy l'accueillit dans sa bouche sur toute sa longueur et un grondement s'échappa de la gorge de Josh, un son rauque et chargé de désir.

— Plus vite, bébé, lèche mes couilles et poursuis tes va-et-vient sur mon membre. Ahhh, ouiiiiii, grogna-t-il.

Candy remonta le long de sa queue avec le plat de la langue, puis aspira son gland entre ses

lèvres, laissant ses dents frotter contre sa chair sensible à chaque mouvement de succion.

— Ça me plaît vraiment beaucoup, dit-elle avec un grand sourire en s'interrompant avant de le reprendre profondément dans sa bouche.

— Quoi ?

Chaque succion lui arrachait un gémississement.

Elle s'arrêta encore et le lécha de bas en haut.

— Tes grognements et tous ces petits bruits bestiaux super sexy. Ça me donne envie de te sucer plus fort, jusqu'à ce que tu jouisses dans ma bouche. C'est ce que tu veux, Josh ? demanda-t-elle, léchant d'un rapide coup de langue la perle de sperme sur son gland. Tu veux que je te fasse jouir ?

Tout le corps de Josh se raidit et sa queue tressaillit, complètement rigide dans sa main.

— Laisse-moi baiser ta bouche, bébé. Je veux que tu avales tout ce que je te donnerai.

— Tss-tss. C'est peut-être ce que tu veux, mais ça ne veut pas dire que je vais accepter.

— Candy ! Putain ! rugit-il, secoué par un énorme frisson.

Elle s'esclaffa tout bas.

— Qu'est-ce qu'on dit, Josh ? Quel est le mot magique ?

— Bon Dieu ! Pour l'amour du ciel ! S'IL TE PLAÎT !

Elle reprit sa queue profondément dans sa bouche, puis se retira quand il tenta de soulever les hanches. Il grogna de frustration, mais elle leva les fesses de ses cuisses et se plaça au-dessus de son membre tendu. Empoignant sa virilité, elle en frotta le gland contre les replis glissants de son intimité.

— Candy, bon Dieu... Je n'y survivrai pas. Allez, bébé. Baise-moi ou suce-moi. Choisis !

Il s'efforça de pousser son gland plus haut.

Esquissant un petit sourire satisfait, elle se baissa sur sa queue rigide et, dans un grognement, il se souleva en contractant les fesses et les cuisses, s'enfonçant profondément en elle. Candy appuya sur son torse, lui plaquant les épaules au sol, et leva les fesses, avant de le reprendre en elle en roulant des hanches. Elle garda un rythme lent et puissant. Les dents serrées, elle laissa la tension grimper, bougeant de façon à ce que sa queue touche son point sensible à chaque va-et-vient.

Elle contracta les cuisses de part et d'autre de ses hanches et son corps se raidit quand l'orgasme la frappa, son intimité serrant sa queue en elle. Elle cria, submergée par des vagues de volupté, le corps agité de spasmes jusqu'à ce que les muscles de ses jambes se relâchent alors même que sa queue était toujours dure comme la pierre en elle.

Josh remua les fesses sous elle et elle se pencha pour ôter l'écharpe qui lui bandait les yeux.

— Tu m'as vue jouir. Maintenant je veux voir ton visage quand tu atteins l'orgasme.

Le regard sombre et empli de désir, il resta rigide et immobile en elle. Elle leva les fesses et le baisa, ne cessant jamais de soutenir son regard alors qu'elle allait et venait sur sa queue, plus vite et plus profondément. Il cambra le dos et souleva les hanches, la poussant toujours plus haut jusqu'à ce que, les dents serrées, son gland gonfle et que des jets chauds remplissent son intimité.

## CHAPITRE 25

Candy sombra avec délices dans les brumes qui séparaient le sommeil de la conscience, pelotonnée contre un corps dur et chaud qui l'avait totalement comblée. Elle avait envie de se laisser aller à rêver, tant qu'il n'était pas question de visions infernales complètement détraquées. Depuis la mort de sa mère, ce genre de rêve était son quotidien.

À présent, après avoir tout raconté à Josh, cet épisode semblait moins traumatisant. Elle voyait et ressentait les choses différemment. Oui, toute la gamme des émotions était toujours là, mais elles étaient tempérées. Elle était capable de se détacher de ses souvenirs et de les écarter avec douceur, au lieu de les fourrer dans une boîte prête à exploser à la seconde où une fissure apparaissait.

Josh lui avait montré qu'elle avait le pouvoir de tourner la page et de pardonner à son père, et pas l'inverse. Si elle cessait de s'accrocher à sa souffrance, celle-ci partirait désormais. Et c'était ce qu'elle voulait. Elle n'oublierait jamais le passé, mais celui-ci n'influencerait plus la personne qu'elle était. Il ne la remplirait plus de haine et de colère. Son père n'avait plus d'emprise sur elle. La mort de sa mère la rendait triste, mais cet événement ne déterminerait pas les sentiments qu'elle éprouvait pour les autres.

Candy se blottit encore plus étroitement entre les bras de son « âme sœur ». Il était allongé dans son dos sur le tapis de son bureau. Le feu crépitait.

Son âme sœur.

Elle repensa à la soirée et se souvint que les autres avaient appelé leurs compagnes « âmes sœurs ». Un instant. Une âme sœur était-elle un compagnon dans le sens « époux » et pas juste « meilleur ami » ? Josh avait dit que c'était la définition simplifiée. Ha, l'euphémisme du siècle, oui.

Elle savait que dans la nature les loups formaient un couple pour la vie. En était-il de même pour leur version humaine ? Probablement, puisque ces comportements innés étaient mus par l'instinct.

— À quoi tu penses, ma chérie ? s'enquit Josh.

Elle roula sur le ventre et tendit la main pour prendre un cracker à la viande sur le plateau placé près de son ordinateur portable fermé.

— Je me demandais juste quand tu voudrais te marier et combien d'enfants je voudrais.

Quand il la regarda bouche bée, elle s'esclaffa et des miettes de cracker jaillirent de ses lèvres. Il posa aussitôt les mains sur elle, la chatouillant sur les flancs. Elle rit de plus belle alors qu'elle se tortillait et le suppliait d'arrêter.

Lui saisissant les mains, elle les écarta sur le côté, l'attirant plus près d'elle. Elle plongea les yeux dans les siens, voyant l'amour s'y refléter. L'amour qui lui avait donné la force d'affronter ses démons et de les vaincre.

Toutes ces idées sur elle et Josh se mariant et ayant des enfants l'inquiétaient. Et s'il n'était pas le bon ? Et s'il l'était ? Son corps et son cœur lui hurlaient qu'il l'était, mais sa tête disait : « écrase le frein ».

Que cet homme superbe puisse être son mari ne lui posait aucun problème, mais elle ne

connaissait rien à l'amour. Même si elle s'en faisait une idée dans son cœur, elle ignorait ce qu'il fallait faire quand on était amoureux ou comment se comporter, tout simplement.

Il était formellement interdit de se donner en spectacle à l'armée. Ce qui ne l'avait jamais dérangée. Elle n'avait jamais eu personne avec qui se donner en spectacle. Mais à présent, elle savait que ne pas exprimer ses émotions poserait un problème. Y avait-il un livre ou une vidéo qui lui fournirait les réponses dont elle avait besoin ?

Il devait exister des sites web qui lui indiqueraient exactement quoi faire. Elle apprendrait comme elle l'avait fait durant sa scolarité et s'exercerait avec la même ferveur qu'elle avait déployée pour sa préparation militaire. Alors ils pourraient commencer leur vie commune.

À cet instant, un changement s'opéra en elle. Il était infinitésimal, mais ébranla son monde. Désormais, elle n'avait plus aucune raison de continuer à fuir. Depuis le jour où elle était sortie de la maison familiale avec son frère et sa sœur cadets, elle fuyait ses souvenirs et ses émotions. Incapable de les gérer seule.

Avec Josh dans sa vie, tout était différent. Elle avait quelqu'un sur qui s'appuyer, qui l'aiderait à rester forte quand elle aurait l'impression d'être dépassée. Elle n'était plus seule.

Sa plus grosse peur s'imposa à elle. Son sourire disparut. Josh lui lança un regard inquiet.

— Promets-moi quelque chose, dit-elle.

— Tout ce que tu voudras, répondit-il.

— Si je me comporte comme mon père avec toi ou les enfants, intervient. Botte-moi les fesses, s'il le faut. Empêche-moi juste de leur faire du mal.

Il l'embrassa sur le front.

— Ma chérie, le fait que tu me le demandes signifie que tu ne laisseras jamais une telle chose se produire. Mais si ça devait arriver, je fesserais ton délicieux cul.

Elle souleva les hanches au-dessus du sol.

— Tu parles de celui-ci ?

Josh disparut sous la couverture qui les couvrait.

— Oui, celui-ci.

Avec espièglerie, il lui mordit la fesse. Elle poussa un cri perçant en riant. Une joie qu'elle n'avait jamais connue l'envahit. Était-ce l'amour ? Elle se sentait libre et légère. Capable d'affronter toutes les épreuves que le monde lui réservait, avec son âme sœur à son côté. C'était ainsi qu'elle voulait passer le reste de son existence, ce qui était peu probable. La vie lui apporterait son lot d'emmerdes sur un plateau d'argent, mais une fois qu'elle les aurait surmontées, l'euphorie qu'elle en retirerait serait inestimable.

Mais autre chose la tracassait.

Comme si les événements des quatre dernières heures n'avaient pas été suffisants. De sauver les services de renseignements, elle en était arrivée à se sauver elle-même, avec son âme sœur à son côté tout du long. Rien que la dernière heure la laissait sur le cul. Que son cerveau fonctionne encore était un miracle.

Elle était à moitié juchée sur son homme, un bras en travers de son torse, une cuisse sur le bas de son ventre. Jamais position n'avait été plus confortable.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? s'enquit Josh.

Elle soupira.

— Je ne sais pas. Je sens qu'il y a un truc qui cloche mais j'ignore ce que c'est.

Il roula sur le côté pour lui faire face.

— C'est par rapport à nous ? Les choses vont-elles beaucoup trop vite pour toi ?

— Absolument. (Elle s'esclaffa en voyant son air légèrement paniqué.) Mais ça ne me gêne pas. C'est autre chose.

— Oh, bien.

Il s'allongea sur le dos et ferma les yeux. Elle lui pinça le téton et le tourna doucement. Il rouvrit brusquement les yeux et le contour doré de ses iris flamboya.

— Ne sois pas vache, dit-elle. Aide-moi à éclaircir cette histoire.

— À éclaircir cette histoire ? Alors, ce n'était pas un prétexte pour remettre le couvert ?

Il gémit comme un chiot blessé. Elle éclata encore de rire. C'était quand la dernière fois qu'elle avait manifesté autant de joie deux fois dans la même minute ? Cet homme était un cadeau du ciel.

— Vouloir remettre le couvert et éclaircir cette histoire ne s'excluent pas mutuellement. L'un n'influe pas sur l'autre, répliqua-t-elle.

Il plissa un œil.

— Alooors, on remet le couvert tout de suite, oui ou non ?

Elle gloussa. Gloussa ! Elle, le major Obermier, qui gloussait. Les poules avaient définitivement des dents et la Saint-Glinglin approchait.

— Non, espèce de crapaud en rut.

— Hé, dit-il. Ne mélange pas les métamorphes entre eux. Je suis un loup en rut, pas une grenouille.

Elle en resta bouché bée.

— Il existe des métamorphes grenouilles ? Vraiment ?

— Euh, peut-être, dit-il avec le plus grand sérieux. Je n'en ai pas rencontré, mais je ne leur aurais pas parlé de toute façon puisque ce sont des grenouilles.

Elle ne voulait pas s'imaginer s'adressant à toutes les créatures qu'elle croisait pour leur demander si elles étaient des métamorphes ou non. Elle ne tarderait pas à se retrouver dans sa propre cellule capitonnée à jouer avec des petits G.I. Joe en plastique.

— Bon, je ne relèverai pas pour le moment, dit-elle, ignorant comment réagir à une telle déclaration – cette conversation devenait bizarre. Ça n'est vraiment pas le sujet. J'ai oublié quelque chose et j'ignore ce que c'est.

— Ah, oui, répondit son âme sœur. Et ça n'a rien à voir avec une partie de jambes en l'air.

Elle soupira, exaspérée.

— Non, ça n'a rien à voir avec une partie de jambes en l'air. On sait au moins ça.

— Bon sang, dit Josh. J'espérais que tu aurais oublié avoir déjà dit non.

Son sourire lui réchauffa le cœur. Il lui faudrait un peu de temps pour se faire à son badinage enjoué et pince-sans-rire. « Enjoué » ne figurait pas dans le manuel du parfait soldat.

— Quel abruti tu fais, répliqua-t-elle alors qu'elle s'écartait et roulait sur le ventre.

Il éclata de rire, lui assenant une claque sur les fesses. Elle pourrait s'y habituer. *Non, non, non, reste concentrée.* Après avoir tiré son ordinateur portable à elle, elle alla sur Internet pour voir les dernières nouvelles.

— Merde. Regarde.

Elle déplaça l'écran pour qu'il puisse y jeter un coup d'œil. Le gros titre disait : « Des otages dans l'IRN ? »

— C'est quoi l'IRN ? demanda-t-il. Je t'ai déjà entendu employer ce sigle.

— C'est comme ça qu'on appelle cet immeuble, l'immeuble du renseignement national de l'agence du renseignement national. Je crois qu'ils lui donneront le nom d'un sénateur quand on



aura quitté les lieux.

Elle parcourut rapidement l'article, à la recherche de détails croustillants. Cliquant sur un lien, elle arriva sur une page avec plusieurs photos de la soirée et quelques déclarations. Le directeur Pommer était cité alors qu'il servait le baratin habituel en réponse à l'insistance prématurée des médias.

Pas un mot sur elle ni sur le rôle joué par les métamorphes. Et, Dieu merci, il n'y avait aucune photo des trois cadavres sur le toit. Elle effectua une nouvelle recherche Google sur Yulian pour voir ce qu'elle pouvait trouver d'autre. L'absence de Mikhail la perturbait. Ils formaient un tandem, semblait-il. Peut-être qu'ils s'étaient disputés et ne se parlaient plus.

— Tu penses que quelque chose nous échappe ? s'enquit Josh.

Elle soupira.

— Je n'arrive simplement pas à croire que Mikhail n'ait joué aucun rôle dans cette prise d'otages. Des deux frères, c'est le plus intelligent. Yulian a toujours été plutôt du genre grosse brute.

— Mikhail a bien joué un rôle, répondit Josh.

Elle le regarda.

— Comment ça ?

— Quand tu étais au téléphone avec le président, Day a écouté la conversation téléphonique de Yulian. Il était question de Mikhail qui terminait un truc à la maison, lui apprit Josh.

— Quelle maison ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Il ne l'a pas précisé. Il a de la famille ou connaît quelqu'un ici à Washington ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. C'était possible, mais cela n'avait pas de sens. Pourquoi retenir des personnes en otage juste histoire d'attendre que son frère fasse quelque chose dans une maison qui n'était pas la sienne ?

Josh se pelotonna contre elle.

— Yulian n'était effectivement pas une lumière. Ses hommes n'étaient pas très bien formés. Nous avons éliminé les quatre gardes postés à l'extérieur sans beaucoup d'efforts et les types à l'intérieur semblaient plaisanter un peu trop. J'aurais vu rouge si ça avait été mes hommes.

— Je te rejoins. Ils manquaient vraiment de professionnalisme, rien à voir avec la dernière fois où j'ai eu affaire à eux. Leur plan avait été bien préparé et parfaitement exécuté. Il nous a fallu un moment pour trouver leur planque. Ici, on aurait dit qu'ils attendaient juste quelque chose. Yulian n'arrêtait pas de regarder sa montre. Et s'il avait prévu depuis le départ de prendre l'hélicoptère, il devait savoir que seuls deux autres hommes pouvaient monter avec lui et un otage.

— Il comptait abandonner les types qu'il avait postés dehors, c'est ça ? dit Josh. Quel connard, sacrifier ses propres hommes. Il mériterait d'être exécuté d'une balle dans le crâne et pendu par les couilles.

Elle sentit que ça lui venait. La réponse à toute cette histoire. Ils brûlaient.

— Combien de temps après la conversation qu'a écoutée Day sont-ils partis ? demanda-t-elle.

— Ils ont commencé à bouger juste après, répondit-il.

Elle s'assit.

— Ça y est. Le rôle de Yulian était d'opérer une diversion. Comme la journaliste et Sheldon qui a appelé la police pour détourner l'attention des preneurs d'otages.

— Une diversion par rapport à quoi ? demanda-t-il. Un vol ?

— Les frères ne sont pas du genre à voler. Ce n'est pas assez tapageur pour eux, dit-elle. Ils rançonnent les gens, alors je les vois mal se taper tout le trajet pour venir dévaliser une boutique Tiffany's alors qu'ils ont la même chose bien plus près de chez eux.

— Et un enlèvement ? Ça pourrait coller s'ils ont kidnappé quelqu'un, supposa Josh.

— Pourquoi pas, mais pourquoi organiser une grosse diversion ? Pourquoi ne pas juste entrer dans la maison, prendre la personne et partir ? se demanda-t-elle.

Bon sang, ils passaient à côté d'un truc énorme.

— S'il y a besoin d'une diversion, celle-ci doit servir à détourner l'attention de la cible à moins que la cible soit sous le feu des projecteurs, dit son âme sœur. Quelle maison est sous le feu des projecteurs ou facile à voir ?

— Oh, putain, dit Candy, se couvrant le visage des mains. La Maison-Blanche.

## CHAPITRE 26

Depuis sa position sur le tapis devant la cheminée, il regarda son âme sœur repousser la couverture et courir vers le bureau. Bon sang, quelle vision. Elle était superbe. Il s'en était douté à la façon dont elle remplissait son uniforme. Serré au niveau de la poitrine et des hanches, son cul une bulle délicieuse dans laquelle il adorerait plonger les dents (la queue).

Elle fit les cent pas devant son bureau, le portable collé à l'oreille.

— Allez, décrochez ce maudit téléphone !

Il entendit le répondeur personnel du président se déclencher. Irritée, elle tapa le doigt contre l'écran de son portable deux ou trois fois puis le porta de nouveau à son oreille. Une profonde inquiétude émanait d'elle.

— Dresden, hurla-t-elle presque, êtes-vous avec le président ?

Grâce à son ouïe surhumaine, il entendit les réponses de son interlocuteur.

— Il s'est rendu dans ses appartements privés au premier étage. Pourquoi ? s'enquit ce dernier.

— Je crois que les frères Steganovich ont machiné un complot en lien avec la Maison-Blanche, dit-elle.

— L'un des frères est mort, exact ? demanda-t-il.

— Yulian, oui. Nous avons écouté une partie d'une conversation téléphonique où il était question de Mikhaïl qui se trouvait dans une maison. Ils sont assez stupides pour s'imaginer pouvoir kidnapper le président.

— Merde, Josh entendit Dresden dire. J'ai laissé le président il n'y a pas plus de dix minutes. Il est sous la douche en ce moment pour encore environ quinze minutes.

Heu, Josh n'était pas sûr de vouloir que tout le monde connaisse son emploi du temps aussi intimement. Le président avait-il une pause toilettes programmée, aussi ?

— Je serai là dans dix minutes. Prévenez les gars à la grille de mon arrivée.

Candy laissa tomber son téléphone sur son bureau et se dirigea vers un placard. Quand elle l'ouvrit, il fut à deux doigts d'avoir un orgasme. La petite penderie était le rêve de tout passionné de l'armée. Elle enfila une tenue de camouflage avec un motif dans différentes nuances de gris qu'il n'avait jamais vu avant et, sans ses yeux de métamorphe, il ne pourrait probablement pas la distinguer dans la pénombre. Ses bottes semblaient légères et souples, pas lourdes comme les rangers.

Elle prit une petite bouteille en plastique et fit gicler un liquide foncé sur le bout de ses doigts.

— Sérieux, dit-il, tu te maquilles le visage ? C'est dangereux à ce point ? Je me dis que je n'ai pas envie que tu y ailles, ma chérie.

Candy se frotta le visage avec la lotion.

— Primo, *mon chéri*, ce n'est pas à toi d'en décider. Deuzio, ce n'est pas le maquillage traditionnel.

Elle ne l'avait pas caressé dans le sens du poil en déclarant qu'il n'avait pas son mot à dire en ce qui concernait sa sécurité. Merde, il ferait mieux de s'y faire. C'était le genre de personne qu'elle était. S'il y avait du grabuge à l'horizon, on pouvait compter sur elle pour y être avant le

lever du jour.

— Si ce n'est pas du maquillage militaire, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en regardant sa belle peau rose virer au brun terreux et au noir.

— C'est fait à partir d'une substance synthétique qui, entre autres choses, me protégera le visage de la chaleur générée par l'explosion d'une bombe.

Voilà qui le fit aussitôt bondir.

— Putain, non. Tu n'y vas pas s'il y a des bombes.

Il était sûr qu'elle avait haussé les sourcils même s'il ne pouvait pas le voir sous le maquillage qui lui enduisait la peau. Il prit rapidement conscience que ce n'était pas le genre de truc à lui dire.

— Arrête. (Il saisit son visage entre ses mains.) Écoute-moi juste une minute.

Comment lui expliquer à quel point elle comptait pour lui et qu'il ne la laisserait pas mourir sans passer pour un idiot fleur bleue ? Putain, il ferait mieux de se dépêcher ; un ouragan menaçait dans ses yeux.

— Candy. Je sais que nous venons juste de nous rencontrer, mais je suis là pour te protéger, que ça te plaise ou non. Je ne peux pas te laisser te mettre potentiellement en danger à moins de t'accompagner. Je t'en prie, bébé, tu dois comprendre que c'est un truc de métamorphe. Tu es tellement précieuse pour moi...

Elle posa un doigt sur ses lèvres, qu'il embrassa.

— Je comprends que tu veuilles me protéger. C'est ce que je ressens pour les hommes et les femmes sous mes ordres.

Son grand sourire éclaira son visage. Si beau même tout barbouillé.

Il baissa les lèvres jusqu'aux siennes, lui livrant son cœur. Il ne la laisserait pas partir seule. Pas moyen de faire autrement. S'il devait l'attacher, qu'il en soit ainsi. Cette idée était d'ailleurs assez séduisante.

Elle se retourna vers la penderie.

— Je n'ai pas de vêtements à ta taille, alors transforme-toi si tu viens avec moi.

Il en resta sans voix.

— Quoi ? dit-elle. Tu as dit que tu ne me laisserais pas partir sans toi, alors tu ferais mieux de te dépêcher de te préparer. (Elle détailla son corps de bas en haut.) Avec toi nu, nous n'atteindrons jamais la Maison-Blanche.

Il grimaça.

— C'est vrai. Trop de flics dans le coin, à l'heure actuelle, convint-il.

— Non, répliqua-t-elle. Je pensais plutôt que je risquais de te pousser dans une ruelle pour profiter de ta nudité.

Cherchant à parler tout en reprenant son souffle, il fut secoué par une quinte de toux. Il n'arrivait pas à croire que Candy avait fait une blague grivoise. Elle était si timide ne serait-ce qu'une heure plus tôt. Qu'avait-il libéré ?

Prenant un sac à dos sur un cintre, elle y fourra deux lampes torches, un briquet et une petite trousse de premiers secours. Dans le petit frigo près du distributeur d'eau réfrigérée, elle attrapa deux bouteilles d'eau qui allèrent rejoindre le reste.

Sur le bureau, elle saisit son téléphone et se tourna vers lui.

— Tu as toujours l'air humain pour moi, loup.

Un sourire effronté aux lèvres, il laissa émerger son animal et se métamorphosa. Son âme sœur le regarda avec une admiration mêlée de respect. Elle n'était pas effrayée. En fait, elle était

même légèrement excitée, à en croire la senteur qui parfumait l'air. Candy tourna les talons vers la porte.

— Allons-y. Nous avons un dernier arrêt à faire puis nous pourrons nous mettre en route.

## CHAPITRE 27

Dans la mesure où l'immeuble du renseignement national n'était qu'à deux ou trois pâtés de maisons de la Maison-Blanche, Candy estima plus rapide de s'y rendre en courant plutôt que de devoir aller prendre sa voiture au parking. En plus, quand elle était sortie du bâtiment avec son nouveau loup de compagnie après être passée au poste de sécurité pour faire le plein d'armes à feu, le parking était fermé et des gardes en surveillaient l'entrée. Elle ne doutait pas qu'ils étaient remontés jusqu'à la scène de la tuerie sur le toit. Ils en avaient pour des heures à parcourir tout le trajet jusqu'au hall, à la recherche d'indices et de preuves.

Josh connaissait mieux qu'elle ce genre de détail. Il était plus du genre détective privé alors qu'elle était plus du genre à tout faire exploser.

À la grille, un buggy et un garde séduisant l'attendaient pour la conduire avec son « chien » à la façade nord de la Maison-Blanche. Lorsqu'elle sourit au chauffeur, Josh gronda. Elle faillit éclater de rire et le gratta entre les oreilles.

Quand ils approchèrent de la Maison-Blanche, Candy fut envahie par un sentiment d'émerveillement respectueux. C'était un bâtiment gigantesque, avec l'aile ouest qui abritait le Bureau ovale et l'aile est son abri antiaérien souterrain « secret ».

À l'entrée principale, l'un des deux battants de la porte vitrée s'ouvrit et le colonel Dresden sortit précipitamment. Candy descendit de la voiturette dès qu'elle s'arrêta et fit un salut. Dresden le lui rendit.

— Candy ? Vous vous êtes mise sur votre trente et un pour l'occasion ? dit le colonel, s'efforçant de masquer son sourire derrière sa main.

Elle était sûre qu'il faisait allusion à son maquillage synthétique et à sa tenue de camouflage. Le loup aboya une fois. Elle savait que son « âme sœur » était d'accord avec lui.

Elle se pencha vers le loup.

— Attends un peu qu'on soit rentrés.

— Depuis quand avez-vous un loup de compagnie ? J'espère qu'il est bien domestiqué, ajouta-t-il.

Candy et son animal grimpèrent les marches du perron alors que le buggy s'éloignait.

— Mon colonel, monsieur. C'est le directeur Tumbel d'ALFA.

Le loup s'assit sur son arrière-train et tendit sa patte droite au colonel. Celui-ci regarda fixement le membre poilu puis tourna les yeux vers elle.

— C'est... (il battit l'air des mains, en direction de l'animal) sa forme animale ?

— Oui, monsieur, répondit Candy.

Le colonel fronça les sourcils et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Ne restons pas là, histoire d'éviter qu'un journaliste me prenne en photo en train de serrer la patte d'une bête sauvage.

Candy réprima un sourire et suivit l'officier à l'intérieur. Le hall d'entrée était vraiment majestueux, avec ses colonnes de marbre massives et son étincelant carrelage rose et blanc. Tout était gigantesque. Le plafond devait s'élever à près de six mètres de hauteur. Un miroir sur le côté s'étendait du sol aux moulures du plafond. Dans un tel cadre, elle se sentait petite,

insignifiante. Mais elle avait un travail important à faire.

Josh avala une bouffée d'air. Elle attendit pendant qu'il reniflait les lieux. Il ralentit en approchant de la grande fougère en pot. S'il faisait ne serait-ce que faire mine de lever une patte, elle le tuerait, putain. Elle se détendit quand il la rejoignit.

— Le président a-t-il été conduit en lieu sûr ? demanda-t-elle.

— Après votre appel, j'ai renforcé la sécurité au niveau du premier étage et de tous les accès, dit-il.

Elle n'était pas contente que le président soit toujours dans sa résidence. Mais ce n'étaient que des conjectures de sa part. Elle pouvait se tromper du tout au tout. C'était terriblement humiliant. Elle comprenait les mesures prises par le colonel du fait qu'ils n'avaient aucune preuve réelle de quoi que ce soit. Le téléphone du colonel sonna et il répondit, avant de raccrocher rapidement.

— Le président veut nous voir maintenant. Il est sorti de la douche.

— Oh, merde, dit-elle tout bas.

Le président était un vrai ours. Toujours sérieux, ne souriant jamais, avec le front creusé en permanence de rides. C'était un bon dirigeant, mais pas vraiment un fêtard.

Ils grimpèrent l'escalier paré d'un tapis rouge jusqu'au premier étage. Ils passèrent devant des gardes qui jetèrent des regards inquiets au loup qui trottinait à son côté. Josh leva la truffe et s'arrêta.

— Quoi ? s'enquit-elle.

Il fit le tour du palier qu'ils venaient juste de quitter. Au bout d'un moment, il suivit le colonel à pas feutrés. Ce devait être une fausse alerte. À ce qui semblait être plus d'un kilomètre de distance, un homme sortit d'une pièce.

— Monsieur le président, l'interpella le colonel.

— Mon colonel, dit le président de sa voix bourrue caractéristique. Installons-nous dans le salon...

Le sol trembla puis des morceaux de placoplâtre la percutèrent par-derrière, rapidement suivis par un souffle d'air chaud puis une explosion. L'instant suivant, des mains l'empoignèrent par le haut des bras pour la remettre debout. Josh se tenait devant elle, agitant la main devant son visage, clignant des yeux terrifiés en la regardant. Il remuait les lèvres, mais elle n'entendait rien.

L'odeur de bois brûlé et une épaisse couche de poussière flottaient dans l'air, la faisant tousser.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Peu à peu la voix de Josh devint un marmonnement. Mais elle lut sur ses lèvres. « Bombe ».

Elle jeta un coup d'œil par-dessus le bras de Josh et vit le colonel qui se mettait à genoux. Elle s'accrocha à la main de Josh et il l'aida à marcher jusqu'à lui. Dresden secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées puis sortit sa radio de sa poche. Ils se précipitèrent dans le couloir pour aller à la rencontre du président qui courait vers eux.

— Monsieur le président, nous devons nous rendre dans votre penderie.

Dresden fit faire demi-tour au président et le suivit en trébuchant. Candy et Josh leur emboîtèrent le pas, à moins d'un mètre derrière eux. Vers le bout du couloir, ils entrèrent dans une chambre fonctionnelle, aux meubles rares, mais néanmoins chaleureuse.

Après avoir franchi plusieurs portes, ils se retrouvèrent dans le dressing du président. Elle fut impressionnée par tous les gadgets, les boîtes et la ribambelle de chemises blanches à manches longues identiques parfaitement repassées. Dresden appuya les mains contre le pan de mur lambrissé où des chaussures étaient juchées sur des étagères et celui-ci glissa sur le côté,

disparaissant.

De l'autre côté du mur, la rampe d'un escalier en colimaçon apparut à la vue. Une lumière rouge brillait au-dessus. Dresden s'y engagea.

— Attendez. Arrêtez ! beugla Josh, jouant des coudes pour parvenir jusqu'à lui. Laissez-moi passer en premier. Je sais à quelle odeur prêter attention.

Dresden se pencha en arrière pour que Josh le dépasse. Les autres suivirent en file indienne, Candy fermant la marche après la première dame, qui les avait rejoints à la hâte. Après avoir descendu plusieurs marches, le groupe s'arrêta.

— Candy, appela Josh, j'ai besoin de toi ici.

Elle se fraya un passage jusqu'à lui, s'efforçant de ne pas glisser sur le métal humide.

— Qu'as-tu trouvé ?

Josh s'agenouilla sur une marche, penché au-dessus de la suivante.

— Regarde.

Il lui indiqua un fin fil métallique tendu sur toute la longueur du degré.

— Un fil de détente ? demanda Candy. À quoi est-il relié ?

Ils suivirent le fil jusqu'au mur extérieur puis sous la marche sur laquelle ils étaient agenouillés. Un sac à dos ouvert y était fixé de sorte qu'ils pouvaient voir son contenu.

— Oh, putain, chuchota-t-elle.

Ils se redressèrent tous deux.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Dresden.

— Mon colonel, monsieur. Un fil de détente est relié à assez de C-4 pour réduire en poussière ce côté du bâtiment, dit-elle.

— Quand j'ai senti l'odeur du marqueur chimique, j'ai su qu'on avait bricolé un truc avec de l'explosif.

— Devrions-nous l'enjamber et continuer à descendre ? demanda le colonel.

Josh secoua la tête.

— Je ne prendrais pas ce risque. Le chemin pourrait être semé d'autres embûches. Celui qui a installé cette bombe a remonté l'escalier jusqu'ici.

La voix du président retentit dans l'espace exigu.

— Comment le savez-vous, mon garçon ?

Josh se releva, aidant Candy à reculer d'une marche.

— D'après mes observations, la plupart des Russes à l'immeuble du renseignement national empestaient légèrement l'alcool. Comme si leurs vêtements en étaient imprégnés. J'ai senti cette même odeur ici, mais pas plus haut. Où cet escalier mène-t-il ?

— On fait tous demi-tour, ordonna Dresden. Nous prendrons un autre chemin.

Candy attendit la réponse à la question de Josh. Mais elle ne vint jamais. Fallait croire qu'ils ne voulaient pas leur révéler cette information, à elle et Josh.

Le groupe se rassembla près de la porte de la chambre pendant que Dresden parlait dans sa radio en faisant les cent pas dans le couloir. Candy remarqua que la première dame avait rougi après avoir regardé de son côté. Josh posa la main sur son épaule. C'était agréable. Elle devrait s'habituer à toucher et être touchée. Candy se plaça devant son âme sœur.

— Euh, monsieur le président, vous auriez un tee-shirt et un jogging ou un short pour le directeur Tumbel ? Les métamorphes doivent être nus pour se transformer.

Le président plissa les yeux et détailla Josh. Les deux mains sur les épaules de Candy, Josh soutint son regard. Au bout d'un moment, le président sourit et lui tendit la main.



— Enchanté, directeur Tumbel. J'ai entendu parler du boulot formidable accompli par votre organisation.

Josh se pencha derrière Candy pour lui serrer la main.

— Merci, monsieur. Je suis sûr que Candy est d'accord avec vous.

Il lui donna un coup dans le dos. Ouais, ouais. Elle avait capté sa pique – sa décision de fermer leur agence. En ne se basant que sur la paperasse, n'importe qui serait parvenu aux mêmes conclusions qu'elle. Bien sûr, les choses étaient différentes à présent.

Le président se pencha vers son épouse et l'embrassa sur la joue.

— Ma chérie, tu veux bien trouver quelque chose pour le directeur dans ma commode ? Tu sais mieux que moi où sont rangés mes vêtements, dit-il doucement.

Candy était à deux doigts de s'évanouir de saisissement. Cet ours effrayant, gigantesque et grognon se transformait en ourson près de son épouse. Josh s'approcha de son oreille.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Comment Josh avait-il bien pu s'en apercevoir ? Elle devrait démêler ses émotions avant que Josh les sente. Cette relation devenait plus compliquée à chaque trait surhumain qu'il révélait.

— Cette satanée voie est-elle libre ou non ? hurla Dresden dans le couloir.

Il parlait toujours dans sa radio.

— Mon colonel, dit Candy, sortant dans le couloir, puis-je vous être utile ?

Il se pinça l'arête du nez.

— Il semblerait que nous ayons du mal à contacter notre dresseur de chiens renifleurs de bombes.

— Il était là un peu plus tôt, c'est ça ?

Elle se rappelait que le président avait dû interrompre leur conversation téléphonique à cause d'un chien. Il avait prononcé des mots dont la teneur ressemblait à « ce maudit chien qui me renifle les pieds ».

— Ouais, il était temps, dit le colonel.

— Qu'entendez-vous par là ? s'enquit Candy.

— Il a mis une éternité à arriver, tempêta Dresden. Il sait qu'il fait partie du protocole de sécurité. Cet abruti aurait déjà dû être dans son camion. Le temps qu'il arrive, le détecteur de micros cachés avait déjà été passé et l'inspection des pièces non sensibles avait été achevée.

Il n'avait pas fait du bon boulot, vu qu'ils avaient trouvé deux bombes en l'espace de quelques minutes. Ce qui la fit réfléchir.

— Mon colonel, le maître-chien est-il seul quand il fait sa ronde ?

— Un de mes hommes lui file un coup de main. Mais ce soir, il était tellement en retard que tous mes gars étaient en poste et que j'ai dû en détacher un. Le maître-chien a commencé avant l'arrivée de mon gars. Je n'ai pas voulu attendre plus longtemps, dit Dresden.

Sa radio se rappela à lui.

— Vous êtes sûr ? Le maître-chien n'est pas encore là. (Il serra les poings.) Vous savez quoi, et si j'essayais moi-même ? Trouvez-moi un putain de chien !

Il s'éloigna dans le couloir d'un pas lourd et bruyant et disparut par une ouverture.

Vêtu d'un jogging gris et d'un tee-shirt uni, Josh sortit de la chambre et se tint près d'elle.

— Où va-t-il ?

— Au rez-de-chaussée. Il y a un ascenseur et un escalier dans le recoin de ce côté du couloir, dit le président, d'un ton de nouveau bourru.

Les sourcils froncés, Josh s'avança.

— Il devrait vraiment me laisser passer d'abo...  
Une autre explosion. Celle-ci était plus proche. Beaucoup plus proche.

## CHAPITRE 28

Candy se retrouva de nouveau par terre, sauf que cette fois, un corps lourd recouvrait le sien. Quand elle ouvrit les yeux, elle les plongea dans des iris noisette mêlés de vert et entourés d'un cercle doré. Ils étaient emplis d'une telle inquiétude et elle savait qu'elle en était l'objet. Quelqu'un se souciait qu'elle soit en vie ou non.

— Ça va ? demanda Josh.

Une vague d'émotions la submergea. Elle passait de la terreur à l'idée d'avoir frôlé la mort à l'allégresse de... l'amour ? Encore ce satané mot en « A ». Qui lui tombait dessus à l'improviste. Un mot qu'elle n'avait jamais employé et un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé. Mais tout cela avait changé désormais, pas vrai ? Elle avait goûté au bonheur suprême et elle pourrait facilement y devenir accro. Elle en voulait encore, mais n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait faire pour y parvenir.

Josh s'écarta d'elle et l'aida à s'asseoir. De l'autre côté du couloir, le président en faisait autant avec son épouse. La première dame appuya le front contre celui de son mari et lui caressa la joue de la main.

Les prenant en exemple, elle se pencha vers Josh, mais comme il n'était pas assez proche, elle l'empoigna par la nuque et l'attira vers elle. Légèrement anxieuse et boostée à l'adrénaline, elle appuya trop fort et ils se cognèrent la tête.

— Désolée..., dit-elle, se frottant l'œil.

— Non, c'est ma faute, répliqua Josh. Je n'étais pas prêt.

Elle ne le laisserait pas endosser la responsabilité de ce qui lui revenait.

— Non, c'est ma faute puisque c'est moi qui t'ai tiré vers moi.

Josh souffla.

— Eh bien, j'aurais dû...

— Non, bon sang, grogna-t-elle. Je...

Le président se racla la gorge.

— Dites-moi quand vous en aurez fini tous les deux d'établir vos responsabilités respectives, histoire qu'on se barre d'ici.

— Toutes mes excuses, monsieur le président, dirent-ils en chœur.

Tout le monde se leva. Plus loin dans le couloir, un trou béant avait détruit une partie des murs, découvrant des chambres des deux côtés, et elle vit le sol de marbre rose et blanc du hall d'entrée. Des pompiers armés de lances d'incendie éteignaient les petites flammes qui persistaient après la première bombe qui avait explosé dans l'escalier. Ils levèrent vers eux des visages abasourdis à travers le trou.

Candy s'élança, inquiète pour Dresden. Il s'était trouvé au beau milieu de l'explosion, l'avait peut-être provoquée par accident. Josh bondit et lui empoigna le bras.

— Holà ! où tu vas ? dit-il.

Elle se libéra brusquement.

— Dresden est peut-être blessé.

— Candy, chuchota-t-il.

Ses yeux se remplirent aussitôt de larmes. Elle comprit sans qu'il ait à énoncer sa pensée. Le colonel Dresden avait été un ami de valeur pendant de longues années. Il l'avait défendue quand d'autres hommes la dénigraient. Il avait toujours cru en elle. Et elle lui avait donné raison, systématiquement. Elle laissa Josh la ramener vers le bout du couloir.

— Quelle est la suite ? lança Josh, regardant le groupe.

Candy ne connaissait pas la Maison-Blanche aussi bien que l'immeuble du renseignement national. C'était son bâtiment, contrairement à celui-ci.

Le président fronça les sourcils.

— La bombe a supprimé deux voies d'évacuation. À part la penderie, il n'y en a pas d'autres à proximité.

Le sol s'effondra sur plus d'un mètre autour du trou, qui s'étendit au-delà de la porte de la chambre du président. Ils reculèrent précipitamment vers la fenêtre au fond du couloir ouest.

Merde. Cela n'aurait rien de bon. La seule autre pièce à laquelle ils avaient accès semblait être une petite cuisine située en face de la chambre. Juste derrière la porte se trouvait un ascenseur.

Dans le dos de Candy, Josh dit :

— Je ne m'y risquerais pas. N'appuie sur aucun des boutons. (Il entra dans la pièce et renifla, s'avança à l'intérieur, le nez en l'air.) Je ne sens pas d'odeur de vodka et je ne pense donc pas qu'on soit venu ici, ce qui n'exclut pas qu'une bombe puisse avoir été posée en dessous.

Il continua à renifler, dépassa l'ascenseur et s'arrêta devant une étagère contenant des appareils électroménagers et des plats.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-elle. Nous devons trouver un moyen de partir d'ici avant que le reste de l'étage s'écroule.

— Juste une seconde, dit-il, je sens une odeur de renfermé et... d'air frais ?

Il tomba à genoux et renifla le sol.

— Ça vient du sol. (Il se releva et saisit des plats sur les étagères.) Aide-moi à déplacer cette bibliothèque.

Les mains pleines de vaisselle, Candy remarqua que ce n'était pas une simple étagère, comme si on l'avait prise dans la bibliothèque. Une fois les plats les plus fragiles empilés sur le plan de travail, Josh et le président firent glisser le meuble sur le côté. Il dissimulait une porte avec une fenêtre ronde en verre. Presque comme un hublot.

— Tout le monde recule, ordonna Josh. Même si je ne discerne aucune odeur suspecte, cela ne signifie pas que c'est sans danger. Je vais l'ouvrir.

Candy le retint par le coude.

— Attends, et si tu étais blessé ? Nous n'avons nulle part où trouver de l'aide. Je... je ne veux pas...

Elle ne voulait pas le perdre. Elle n'avait jamais voulu perdre aucun de ses coéquipiers, mais c'était différent. Cela lui faisait mal au cœur.

Josh se pencha et l'embrassa.

— Ne t'inquiète pas, ma puce. Je gère.

*Ma puce ?* Il l'avait appelée « ma puce ». Personne ne lui donnait jamais de noms d'animaux. Venant de lui, ça n'était pas déplaisant.

— D'accord, dit-elle. Si tu es blessé, je jetterai tes fesses poilues par la fenêtre, pigé ?

— Oui, m'dame.

Il se fendit d'un large sourire, conscient d'être parvenu à ses fins. Il ferait mieux de ne pas y

prendre goût. Candy conduisit le président et son épouse tout au fond de la cuisine, près de la fenêtre qui donnait sur le sud. Il passa un bras autour de son épouse et l'attira contre lui, tournant le dos à la pièce. En cas d'explosion, il serait touché avant elle. Candy se plaça entre lui et de potentiels débris volants pour éviter que cela se produise.

Par-dessus son épaule, le président jeta un coup d'œil à Candy avec son treillis en camaïeu de gris et tout le tralala.

— Habillée pour l'occasion, à ce que je vois.

Elle rougit. Que le président lui accorde de l'attention dépassait toutes ses attentes.

— Oui, monsieur.

— Je crois comprendre que le directeur et vous êtes proches, poursuivit-il.

— Oui, monsieur, dit-elle. Nous nous sommes rencontrés cet après-midi.

— Cet après-midi ? répéta-t-il.

Elle baissa les yeux sur sa montre.

— Oui, monsieur. Ça fait presque six heures pile. (Elle secoua la tête.) Ça a été une sacrée journée.

Après avoir lancé un regard à Candy, Josh ouvrit la porte, puis bondit vers le couloir. Tout resta silencieux. Josh rentra de nouveau dans la pièce et Candy se précipita vers lui. Elle sortit une lampe torche de son sac à dos.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda-t-elle.

Avant qu'il ait pu répondre, elle le constata par elle-même. À peu près de la taille d'un placard à balais, le réduit abritait un escalier en colimaçon en métal, couvert de toiles d'araignée et de poussière. Personne ne l'avait utilisé depuis très, très longtemps.

— Bien sûr, dit la première dame. C'est l'escalier qui relie toutes les cuisines du rez-de-jardin au premier étage. Je me rappelle que quelqu'un y a fait allusion. Il n'a plus été en service depuis que l'ascenseur a été installé. Il date du début du xx<sup>e</sup> siècle.

— Plus d'un siècle ? lâcha Candy. Il ne doit pas être très solide, si ?

— C'est ce que nous allons découvrir, dit Josh, s'avançant sur la première marche.

Un grincement et un craquement tonitruants retentirent dans la cage d'escalier.

— Super, marmonna Candy en soufflant. Ouvre la voie, loup. Je fermerai la marche.

Elle prit la seconde lampe torche dans son sac à dos et la tendit à la première dame puisqu'elle était la deuxième à descendre.

Avec lenteur ils tournèrent en rond, descendant toujours plus bas. Au niveau suivant – le rez-de-chaussée –, ils trouvèrent une porte identique avec un hublot transparent rond. Quelque chose la bloquait là aussi. Ils continuèrent à descendre.

— Monsieur le président, commença Candy, avez-vous une idée, outre ce qui saute aux yeux, de ce qui pourrait bien avoir poussé les frères Steganovich à s'en prendre à vous ? Nous savons qu'ils ont choisi le directeur Pommer pour le rôle qu'il aurait prétendument joué dans la mort de leur père des années plus tôt.

Le président devant elle exhala un profond soupir.

— Je craignais que cette histoire resurgisse et m'explode à la gueule...

— Mon chéri, le réprimanda la première dame.

— Désolé, mon amour. M'explode à la figure, poursuivit-il.

Il s'arrêta et se retourna vers Candy. Il se tenait sur la marche en dessous de la sienne, mais ses yeux étaient au niveau des siens.

— Une femme ne cessera jamais d'être l'enseignante qu'elle a été.

Il lui fit un clin d'œil et reprit sa descente.

Candy en resta abasourdie. Le président des États-Unis lui avait fait un clin d'œil, à elle. C'était vraiment un chic type. Qui l'aurait cru ? Elle était impressionnée par sa gentillesse malgré l'immense pouvoir et les lourdes responsabilités qui lui incombaient.

Elle pressa le pas pour le rattraper.

— Vous parliez, monsieur le président, des frères.

— Ah, oui. Ces garçons ont failli provoquer la Troisième Guerre mondiale.

## CHAPITRE 29

Dans la cage d'escalier exigüe entre les cuisines, Candy serra la rampe à s'en blanchir les jointures.

— La Troisième Guerre mondiale, monsieur ?

— Tout l'incident n'a été qu'un merdier innommable dès le départ, dit-il.

Candy sourit à son franc-parler.

Le président poursuivit.

— La Russie s'apprêtait à arrêter leur père pour espionnage pour le compte des États-Unis. J'ai immédiatement demandé à Pommer d'aller le chercher...

— Attendez, l'interrompit Candy, c'est vous qui avez donné cet ordre à Pommer ?

— Oui, c'est le rôle que j'ai joué dans ce fiasco. J'étais le supérieur de Pommer à l'époque. Nous devons ramener leur père aux États-Unis pour assurer sa sécurité. Mais il a fallu qu'il soit tué alors qu'il se rendait à l'immeuble du renseignement national, ici à Washington. (Le président secoua la tête.) Quel bazar.

— Dans le dossier il est indiqué que sa mort pourrait être imputée à un espion russe, dit Candy. Est-ce vrai ?

— C'est ce que nous avons pensé dans la mesure où personne d'autre n'était au courant. Bien sûr, nous avons dû le dissimuler aux médias pour éviter que la Russie nous fasse un caca nerveux à nous et à l'OTAN parce que nous recélions des espions et Dieu seul sait quoi d'autre.

— Qu'en est-il des garçons et de leur mère ? demanda-t-elle.

— Le temps que les choses s'apaisent suffisamment pour éclaircir ce qui s'était passé, sa famille ne vivait plus au même endroit en Russie. Elle avait disparu. Nous avons essayé de la retrouver, mais n'avons pas pu faire appel à nos relations sur place à l'époque, étant donné la situation.

— Alors les garçons croient que le gouvernement des États-Unis a fait revenir leur père pour le tuer ou le faire disparaître à jamais, résuma-t-elle.

— C'est ce que je retiens de toute cette histoire. (Le président haussa les épaules.) C'est triste, vraiment. C'était un brave gars et il était très attaché à sa famille. Je regrette que nous n'ayons pas eu accès aux preuves dont disposait la Russie pour l'inculper. Il ne pouvait qu'être innocent des méfaits dont on l'accusait.

Candy réfléchit à ce qu'il lui avait dit. Si elle avait dirigé cette opération, elle aurait tempêté contre l'ingérence de la Russie dans les affaires des Américains sur leur propre territoire. Elle aurait jeté tous ces cocos en prison et les y aurait laissés croupir. Même à présent, cette histoire l'aurait encore fait bouillir de colère. Mais ce colosse qui n'avait qu'un mot à dire pour ruiner de nombreuses vies était désolé.

Désormais elle savait pourquoi le président était un si bon chef. Il respectait la vie humaine, qui que soient les personnes et quoi qu'elles aient fait. Il ne jugeait pas. Innocent jusqu'à preuve du contraire. C'était ce pour quoi elle s'était battue ces vingt dernières années.

Elle remarqua avec quel calme le président se remémorait l'affaire. Il ne se mettait pas en colère ni ne recourait à la violence physique. Comme l'aurait fait son père ; comme elle l'aurait

fait. Elle n'avait jamais songé à une autre façon de réagir aux contrariétés. Même à l'armée, elle avait appris à beugler pour attirer l'attention. Peut-être n'était-ce pas l'idéal.

Distraite, Candy manqua de rentrer dans le dos du président. Le groupe s'était arrêté.

— Nous sommes arrivés ? s'enquit-elle.

Personne ne répondit, mais ils arrivèrent tous dans une vieille salle qui sentait le renfermé et qui ressemblait à un sous-sol. Quand Candy y entra à son tour, Josh se mit à quatre pattes, le visage collé au pied de l'escalier.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Le visage de la première dame s'éclaira.

— Nous sommes dans le second sous-sol. (Elle indiqua la porte au bout du couloir.) Si je me souviens bien, c'est la blanchisserie. Et au bout du grand couloir, c'est essentiellement la chaufferie et des appareils électriques. Je ne suis descendue ici qu'une seule fois. Plusieurs passages passent par ici, aussi.

— Des passages secrets ? demanda Candy.

La première dame acquiesça.

— Pour la plupart.

Candy tapa du pied le sol blanc miteux. Elle repensa à ce qu'elle avait appris pendant ses cours d'histoire. Cela semblait idiot, mais elle le demanderait quand même.

— Ils avaient du carrelage comme celui-ci au XIX<sup>e</sup> ?

La première dame éclata de rire. Candy savait que c'était une question stupide, mais elle ne s'attendait pas à ce qu'elle soit drôle.

— Ne croyez pas que je me moque de votre question. Mais j'ai posé exactement la même quand j'ai fait le tour de la demeure. (La première dame lui sourit.) Les grands esprits se rencontrent. (Elle lui tendit la main.) Je suis Monica. Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de nous présenter.

Candy lui serra la main.

— Major Candace Obermier, m'dame. Heureuse de faire votre connaissance.

Le sourire de la femme fut remplacé par un froncement de sourcils. Quoi ? Qu'avait-elle encore fait ?

— Avec mon mari, dit la première dame, vous pouvez être major, mais avec moi, vous êtes Candace.

Après le choc initial provoqué par une telle gentillesse, Candy se détendit.

— M'dame, je vous en prie, appelez-moi Candy.

— Et appelez-moi Monica, pas m'dame. (Les deux femmes se sourirent.) Et la réponse à votre question concernant le carrelage est non. La demeure originelle n'avait pas de sous-sols. À la fin des années 1940, Truman a découvert que les poutres qui soutenaient la maison et les étages étaient sur le point de s'affaisser. À cette époque, presque toute la maison datait de 1814.

— Oh, dit Candy. Je pensais que la Maison-Blanche avait été construite vers 1776, quand nous avons pris notre indépendance.

— Le bâtiment d'origine datait des années 1790, dit Monica.

— D'origine ? répliqua Candy. Il a été reconstruit ?

— Deux fois, oui.

Bon sang, elle se sentait complètement idiote. S'était-elle endormie pendant ses cours d'histoire ? Monica sourit.

— Je suis prof. Enfin, je l'étais avant de devenir la première dame. J'ai enseigné l'histoire



américaine. Après l'avoir apprise juste une fois, comme vous, je ne suis pas étonnée que vous ayez tout oublié sitôt les examens passés ; elle est si riche. Mais moi, je n'ai même plus besoin des manuels scolaires.

Candy se sentit mieux. Elle était sûre d'avoir su tous ces trucs à une époque, genre vingt ans plus tôt.

— Alors de quand date ce bâtiment ? demanda-t-elle.

— Le premier à avoir été construit l'a été dans les années 1790. En 1814, les Anglais ont brûlé la plus grande partie de Washington, y compris l'intérieur de la maison.

— En totalité ?

Candy n'arrivait pas à croire que la Maison-Blanche ait été réduite en cendre.

— Les murs ont tenu puisqu'ils étaient de briques mais tout le reste est entièrement parti en fumée.

— Alors il ne demeure plus rien d'antérieur à cette date. Tous les documents et les lettres des présidents ont été détruits ? Toute cette histoire perdue...

— Malheureusement, oui. Il ne subsiste rien de James Madison et de ses prédécesseurs. Quand des gens affirment détenir des vestiges authentiques de cette période, vous pouvez presque toujours parier que ce sont des faux. À moins qu'ils aient été apportés après l'incendie.

— Qu'est-il arrivé la deuxième fois où elle a été reconstruite ? demanda-t-elle, soudain intriguée par l'histoire du lieu dans lequel elle se trouvait.

Qui avait marché là où elle posait les pieds, des centaines d'années auparavant ?

— D'après la légende, le président Truman était assis dans sa baignoire, qui se trouve être au premier étage au-dessus de la salle à manger d'État où les Filles de la Révolution américaine étaient en train de dîner.

» Apparemment, la baignoire a failli passer par le plafond et atterrir sur leur table. Truman a été si gêné par cette catastrophe évitée de justesse qu'il a fait inspecter toute la structure. Il s'est avéré qu'il vivait pratiquement dans une véritable bombe à retardement.

— Waouh ! s'exclama Candy. La même charpente depuis 1814 ? Ils faisaient pousser des arbres forts en ce temps-là.

— Vous imaginez ? renchérit Monica. Absolument tous les étages auraient pu s'effondrer sur les personnes présentes en dessous.

Elle secoua la tête avec lenteur, visiblement troublée. Elle n'était pas indifférente.

— Quoi qu'il en soit, Truman a tout fait démolir pour ne conserver que les murs et c'est à ce moment-là qu'ils ont creusé les sous-sols. Ce carrelage date des années 1950.

Si Candy avait une amie un jour, elle voudrait qu'elle ressemble à Monica. Bien sûr, Candy avait sympathisé avec d'autres femmes, mais dans l'armée, avoir une amie proche n'était pas vraiment une bonne idée. Comme elle l'avait déjà dit : ils n'étaient jamais sûrs d'être encore là pour voir un autre jour se lever.

Voilà qui stimula l'imagination de Candy.

— Je parie qu'ils ont rajouté des pièces et des passages secrets.

Monica sourit.

— Oui, en effet. Et même plusieurs. Et à la fin de chaque mandat, la première dame sortante doit s'assurer que sa remplaçante apprend leurs emplacements par cœur.

— Ne pourriez-vous pas les noter et en conserver la liste dans un coffre-fort ? demanda Candy.

Cela semblait logique.

Monica rit de nouveau.

— J'ai posé la même question. Ce qui m'a valu une réprimande comme je n'en avais plus eu depuis l'école primaire. Mettre par écrit ce genre d'information ou laisser des indices est impensable.

Candy comprenait pourquoi, mais quand même...

— Ne risque-t-on pas d'oublier un passage secret ?

— C'est exactement ce que je me suis dit, mais je comprends la raison de toutes ces précautions. La sécurité de mon mari.

Candy regarda Monica se tourner vers son époux, passer le bras autour de sa taille et se glisser sous son bras. De là, elle l'embrassa sur la joue et demanda :

— Qu'est-ce qu'on attend ?

Une explosion retentit au loin, mais le sol n'en trembla pas moins et de la poussière tomba du plafond. Candy avait baissé la garde trop longtemps. Sans danger immédiat, le besoin de fuir n'était pas aussi pressant. Elle était de nouveau alerte et n'oublierait plus ses responsabilités.

Un craquement bruyant la fit sursauter et elle tourna vivement la tête pour voir Josh, le pied enfoncé dans le sol.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

Josh sortit son pied et se pencha au-dessus du trou qu'il avait fait.

— On a l'impression que l'escalier s'arrête ici. Mais il descend encore.

— Il descend encore ? répéta Monica. Il n'existe aucun plan d'un niveau inférieur. J'ai vérifié. On ne peut pas aller plus bas.

## CHAPITRE 30

Josh avait entendu l'histoire que le président avait racontée au sujet des frères Steganovich. Tragique, vraiment. Et à présent ils fuyaient devant les machinations de l'un des garçons.

De nouveau à quatre pattes, Josh scruta l'intérieur du trou qu'il avait percé dans le contreplaqué au pied de l'escalier. Enfin, ce n'était pas vraiment le pied puisque l'escalier descendait encore. Une lourde senteur de poussière satura ses sens. Des effluves de vieil acier et de bois flottèrent jusqu'à lui. L'odeur de moisi d'étoffes qui avaient été trop longtemps exposées à un temps chaud et humide ; une odeur de vieux cartons et papiers ; de peinture à l'huile, et... Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Il arracha de gros morceaux de bois, découvrant un autre niveau.

— Waouh, dit la première dame, ça n'était indiqué sur aucun des plans de la bâtisse que j'ai vus. Ce n'est pas dangereux ?

Josh ne discerna ni la senteur révélatrice d'alcool ni celle d'une présence humaine. C'était une première. Jamais auparavant il n'avait été en un lieu qu'aucun humain n'avait fréquenté depuis des années. Leur odeur persistait longtemps, alors ne pas la sentir... Un instant. Il inspira un grand coup. Oui, c'était encore là. La mort, la pourriture, mais à peine perceptibles.

Il répondit à la première dame.

— Je suis quasiment certain qu'il n'y a pas de bombe, mais c'est tout ce que je peux promettre. (Il avait arraché le sol autour de l'escalier en colimaçon.) Accordez-moi une seconde pour y jeter un coup d'œil.

Glissant sur la rampe, il effectua deux tours complets puis sauta au sol. Et plus précisément sur de la terre, pas du carrelage ou du béton, mais de la terre sèche et poussiéreuse. Alors, il n'en crut pas ses yeux. Il se trouvait en dessous de la demeure. Littéralement. S'il y avait un tremblement de terre, ou une bombe assez grosse, toute la bâtisse s'effondrerait sur lui.

Il parcourut du regard la vaste étendue, avec ses poutres et poutrelles d'acier qui jaillissaient du sol comme de frêles troncs d'arbre supportant un plafond. Sauf qu'elles soutenaient le sol du sous-sol et les cinq niveaux au-dessus, sans compter le toit.

Soudain, il comprit ce qu'il avait devant lui : le vide sanitaire ménagé sous le bâtiment. Mais on pouvait s'y tenir debout et l'espace était immense. De vieux conduits de ventilation et autres tuyaux couraient sur toute la longueur du plafond, sortant d'un côté avant de remonter d'un autre, ainsi que de vieilles poutres de bois qui ne semblaient pas très saines.

— Josh ? appela son âme sœur, l'inquiétude transparaissant dans sa voix.

— Vous pouvez descendre sans risque. Vous n'en croirez pas vos yeux, répondit-il.

Il retourna auprès de l'escalier quand il vit la première dame surgir du trou. Il l'aida à descendre et attendit le suivant. Quand personne ne vint, il tendit l'oreille. Une dispute ? C'était quoi, ce bordel ?

Josh grimpa précipitamment les marches pour voir ce qui se passait. Il tendit la tête au-dessus du sol. Son âme sœur et le président étaient au beau milieu d'une conversation passionnée.

— Non, j'insiste, jeune femme. Vous passez avant moi, dit le président.

— Non, monsieur le président. Vous êtes le suivant. J'irai en dernier, répliqua Candy.

— Major, dit le président, vous devriez y aller en premier...

— Monsieur le président..., s'impatienta Candy.

Josh n'arrivait pas à y croire.

— Monsieur le président, c'est le boulot de mon âme sœur de vous protéger de sa vie, ce qui veut dire que c'est à vous de descendre, clarifia-t-il.

Candy redressa les épaules et sourit comme si elle avait remporté une victoire âprement disputée. *Note à moi-même : mon âme sœur a l'esprit de compétition et est probablement mauvaise perdante.* Il devrait certainement s'attendre à se faire botter les fesses dans un avenir proche.

Josh recula de plusieurs marches alors que le président commençait à descendre autour de la barre de métal, tout sauf heureux. Candy suivit juste derrière lui.

— Toi, tu attends.

Josh pointa le doigt vers son âme sœur. Quand il n'y eut plus personne dans l'escalier, il monta les marches quatre à quatre et empoigna Candy. Elle leva les yeux au ciel.

— Je suis parfaitement capable de descendre toute seule, répliqua-t-elle. Je me suis très bien débrouillée jusqu'ici pour descendre depuis le premier étage.

Il lui jeta un regard noir.

— Passons un marché.

— À quel sujet ? demanda-t-elle.

— À compter de maintenant, tu me laisses te choyer et te protéger à l'excès partout où nous irons, dit-il.

— Quoi ? (Candy ricana.) Ce n'est pas un marché. Et je peux me débrouiller toute seule.

— Bon, je vais reformuler, dit-il. Tu fais semblant de me laisser te choyer et te protéger à l'excès et tout le monde sera content.

Son âme sœur s'esclaffa doucement. Ses yeux pétillaient joliment à la faible lumière qui leur parvenait du niveau supérieur.

— Très bien, je ferai semblant que tu me sauves, comme une damoiselle en détresse, où que nous allions.

Il se pencha et l'embrassa à pleine bouche. Elle avait une saveur délicieuse. Il en voulait plus et ne s'en priva pas jusqu'à ce qu'un raclement de gorge les interrompe.

— Nous devrions y aller, dit-il. Même si je nous crois hors de danger, nous ne sommes pas encore sortis d'affaire.

— Non, convint-elle, nous sommes toujours entre les griffes du loup.

Il lui donna une tape sur les fesses pour sa réponse culottée et l'aida à descendre le reste des marches.

Le bas de l'escalier était complètement plongé dans l'obscurité pour les yeux humains, mais les lampes torches réglèrent le problème. Devant eux, le président et son épouse s'étaient agenouillés. Beaucoup d'objets s'entassaient. C'était l'origine de l'odeur de moisi, de vieux papiers et de peinture à l'huile.

Candy balaya l'espace autour d'elle de sa lampe torche.

— C'est quoi, tous ces... trucs ?

De vieux fauteuils et canapés à fleurs s'alignaient contre le mur. Sur leurs coussins se trouvait un mélange hétéroclite de boîtes, de portraits encadrés, de rideaux et d'argenterie.

— Oh mon Dieu, mon chéri. (La première dame saisit l'argenterie qui avait attiré son attention.) Ce sont les pièces manquantes du service en argent de Truman. (Elle posa la main sur

un énorme tas de rideaux.) Je crois que ce sont les rideaux que Roosevelt avait dans le Bureau ovale et qui avaient été perdus. C'est incroyable.

Loin d'être aussi impressionné que la première dame, Josh s'éloigna en longeant le mur. Candy le rattrapa et glissa un bras autour de sa taille, le faisant sursauter. Quand il leva le bras pour l'enlacer, il lui donna un coup de coude dans le nez.

— Oh, bébé. Je suis vraiment désolé. Je n'avais pas vu que tu étais là.

Elle balaya ses excuses d'un geste, la douleur lui faisant monter les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas grave. J'ai dû louper un truc.

— À quel sujet ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— J'ai regardé faire la première dame et ça avait l'air facile. Je suppose que je me suis trompée.

Elle essuya ses yeux embués. Puis elle tendit la main pour saisir le bout d'un morceau de papier qui dépassait des pages d'un vieux livre. La feuille beige clair était pliée en quatre et les bords semblaient brûlés. Quand elle la déplia, une partie le long des plis s'effrita dans sa main.

— Oh, merde.

Elle s'empressa de la placer sur le livre, le seul truc plat à proximité.

Avec lenteur, Candy souleva la moitié supérieure et l'aplatit contre la couverture en cuir. C'était une vieille lettre rédigée d'une écriture distinguée. La première chose que lut Josh fut la date inscrite sur le haut : 1813.

## CHAPITRE 31

Candy faillit faire dans son pantalon de camouflage.

— Tu as vu ? chuchota-t-elle à Josh. Oh, mon Dieu, putain. Josh, c'est le summum de l'histoire. Ça remonte à avant 1814.

À côté de la date était écrit « Palais Blanc ». Candy mania le papier avec douceur.

— M'dame, pardon, Monica, je crois que vous pourriez avoir la réponse à ma question.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda cette dernière alors qu'elle se dirigeait vers eux.

Candy lui indiqua le haut de la feuille.

— Cela fait-il référence à ce bâtiment ? Un palais ?

Les sourcils froncés, la première dame prit le livre sur lequel était dépliée la feuille. Après l'avoir parcourue pendant quelques secondes, elle leva les yeux vers Josh et elle.

— Savez-vous ce que c'est ?

Ils haussèrent les épaules et secouèrent la tête.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda encore Monica.

Candy montra le livre dans les mains de la première dame.

— Un bout de papier dépassait de ce bouquin et je l'ai sorti. Une partie s'est désagrégée quand je l'ai ouvert. Désolée.

Le président s'avança derrière son épouse.

— Que regardez-vous ?

Candy remarqua qu'il se tenait près de Monica. Celle-ci s'appuya contre lui et il enroula les bras autour de sa taille. Être dans les bras de Josh était incroyable. Elle pourrait s'appuyer contre lui comme l'avait fait Monica avec son mari. Elle recula pour se rapprocher de lui.

À la seconde où elle se pencha en arrière, le vieux livre que tenait Monica lui glissa des mains. Derrière Candy, Josh tendit le bras pour l'aider à rattraper la relique reliée en cuir, se déplaçant par rapport à sa position initiale. Candy battit l'air des bras, perdant l'équilibre. Elle tendit les mains à temps pour amortir son humiliante chute terreuse.

Josh fut à son côté en un clin d'œil, l'aidant à se relever. Une fois debout, elle lui éloigna les mains d'une tape.

— Je vais bien. Ne me touche pas, marmonna-t-elle entre ses dents.

Josh fronça les sourcils.

— Quoi ? chuchota-t-il.

— Rien. J'ai dit que j'allais bien. J'ai trébuché. C'est tout.

Josh baissa les yeux par terre.

— Sur la terre plate ? demanda-t-il.

Elle avait envie de hurler : « Oui, sur la terre plate, bon sang ! » Mais elle resta calme, maîtrisant la réaction agressive qu'elle aurait eue un peu plus tôt. Elle se redressa et se tourna vers le couple présidentiel.

— Si je ne me trompe pas, dit la première dame, fébrile, il s'agit de notes prises par James Madison quand il était président. Il dresse la liste des points qu'il souhaitait voir apparaître dans le traité de Gand.

Le président se pencha par-dessus l'épaule de son épouse.

— Tu es sérieuse ? C'est incroyable.

Candy savait que Madison était connu comme étant le « père de la Constitution » et le quatrième président, mais ignorait à peu près tout le reste.

— M'dame, commença Josh, je n'ai pas été très attentif pendant mes cours d'histoire américaine. En quoi consiste ce traité de Gand ?

Candy se couvrit le visage des mains. On ne posait pas ce genre de question à un prof en espérant une réponse courte. Ils en savaient trop pour faire bref. Comme le prouva la leçon à laquelle ils eurent droit.

Monica s'esclaffa, ayant probablement remarqué leurs regards absents.

— Ne vous inquiétez pas. Si je sais tout ça, c'est uniquement à cause de ma fascination pour ce bâtiment. J'ai commencé mes recherches dès que nous sommes entrés en campagne. Si je devais y emménager, je voulais tout connaître de son histoire. Et le traité de Gand marque la fin de la guerre de 1812 entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

— Quel est le rapport avec la Maison-Blanche ? s'enquit Josh.

Candy lui donna un coup de coude dans le ventre.

— Quoi ? demanda-t-il. C'est une question pertinente.

Elle leva les yeux au ciel.

— Pour quelqu'un qui dormait en cours, peut-être.

— Ce n'est pas un souci, Candy. Mon mari en faisait autant adolescent.

— Si je peux me permettre, j'étais un élève attentif en cours et j'ai réussi tous mes examens, grommela le président d'un ton taquin.

— De justesse, mon chéri, si mes souvenirs sont exacts, dit la première dame.

Le président regarda Josh.

— Si je puis vous donner un conseil, n'épousez pas quelqu'un avec qui vous étiez au lycée. On ne cessera jamais de vous rebattre les oreilles des conneries que vous avez pu faire ado.

Josh baissa des yeux pétillants vers elle. *Le mariage ?* pensa-t-elle. Il ne voulait pas déjà l'épouser, si ? Quand elle avait parlé de se marier et avoir des enfants un peu plus tôt, elle plaisantait. Et des enfants... absolument hors de question. Jamais. Utérus fermé pour la reproduction, à jamais.

La première dame pressa le bras de son mari.

— Je n'évoque pas la moitié des trucs que tu as faits au lycée. Tu devrais t'estimer heureux.

Elle se dressa sur les orteils et lui déposa un petit baiser sur les lèvres. Voilà qui était à la portée de Candy. Josh était beaucoup plus grand, mais sur la pointe des pieds, elle pouvait atteindre ses lèvres. Mais une marque d'affection aussi visible devrait attendre. En plus, vu le succès de ses initiatives, elle se retrouverait à lui embrasser l'aisselle ou un truc du genre.

— Pour en revenir à la question. (La première dame attira l'attention de Candy.) Je ne l'ai pas précisé tout à l'heure, Candy, mais en 1814, quand les Anglais ont mis le feu à la bâtisse, tout l'intérieur a été détruit à part le portrait de George Washington que Dolley Madison avait découpé pour pouvoir fuir avec sans son cadre. C'est pour cette raison que cette lettre, antérieure à cet incident, est un miracle.

— De même que ce livre apparemment, ajouta Josh. Quel est le titre ?

Avec précaution, Monica baissa l'ouvrage tout en inclinant la couverture vers elle. Elle sourit en hochant la tête.

— Bien sûr. C'est la bible familiale de Dolley. Elle ne serait pas partie sans. Elle a dû attraper

les notes du président au passage, à moins qu'elle s'en soit servie de marque-page.

La première dame porta le livre et la lettre jusqu'à une petite desserte, continuant à parler de leur trouvaille ; le président la suivit.

— Super, dit Josh. Rien ne vaut le fait de vivre l'histoire de l'intérieur.

Candy secoua la tête et se passa la main sur le visage.

— Quoi ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

Devrait-elle lui expliquer que par définition on ne pouvait plus vivre l'histoire ? Non. Elle le laisserait vivre heureux dans son petit monde à lui où tout le monde le connaissait.

Il l'embrassa sur la tête et lui prit la main.

— Allons voir à quoi ressemble le reste de cet endroit avant d'y traîner ces deux-là, dit-il, indiquant d'un signe de tête le président et la première dame.

En chemin, elle remarqua un sentier à peine visible dans la terre. Ce n'était pas grand-chose, mais ils n'étaient pas les seuls à avoir arpenté les lieux. Elle se demanda si cet espace ouvert avait été destiné à quelque projet secret. Qui n'aurait pas été construit. Josh lui tapota le bras.

— Bébé, éclaire le sol devant nous, dit-il.

S'agenouillant, il examina des petites taches décolorées.

— Qu'est-ce que c'est ? Je ne vois pas grand-chose, dit-elle.

Il prit une pincée de terre entre le pouce et l'index et la porta à son nez.

— Du sang.



## CHAPITRE 32

— Du vieux sang, dit Josh.

Faire une découverte pareille dans un endroit aussi reculé mit ses sens sur le qui-vive. Balayant le sol du regard, il aperçut une série de gouttes un peu plus loin.

— Comment as-tu pu voir ça ? demanda Candy. C'était rien.

— Je suis formé pour, bébé. C'est mon taf. Et c'est pour cette raison que tu as changé d'avis et ne vas pas fermer mon service.

Elle lui donna un coup sur le bras avec sa lampe torche.

— Ne te réjouis pas trop ou je vais encore changer d'avis.

Un parfum de bonheur entourait la jeune femme.

— Voyons voir où nous mènent ces gouttes de sang.

Lui prenant la main, il ouvrit la voie. Il devait reconnaître que ça avait quelque chose de flippant de marcher sous une bâtisse aussi gigantesque. Mais les poutres et les piliers, même rouillés, semblaient solides.

Puis il huma de nouveau cette odeur particulière. De mort, de pourriture.

— Éclaire cette zone, demanda-t-il à son âme sœur.

Avec lenteur elle déplaça le faisceau lumineux de droite à gauche. Et bingo ! Elle le vit elle aussi et passa devant lui.

— C'est ce que je pense ? s'enquit-elle.

Lorsqu'ils eurent rejoint la terre qui avait été remuée, il dut répondre par l'affirmative.

— Je crois effectivement que c'est une tombe peu profonde avec des os et des vêtements qui dépassent. Un boulot plutôt bâclé. Le gouvernement s'est amélioré à ce niveau-là depuis.

Derrière lui, Candy entendit un petit cri. Le président et la première dame les avaient rattrapés.

— Monsieur le président, je pense que nous avons découvert la raison pour laquelle ce passage a été condamné.

Le président se tenait à côté de lui. Ils ressemblaient à des défenseurs des Cowboys de Dallas, vêtus d'un tee-shirt blanc et d'un jogging.

— Ça alors, pour une surprise..., dit le président. Je me demande qui c'était.

— Nous enverrons une équipe pour rassembler des preuves et mettre ça au clair, répondit Josh. Je me demande si ça a un rapport avec tout le bazar entreposé ici.

Il faisait allusion aux meubles et aux œuvres d'art.

La première dame secoua la tête.

— Probablement pas. Pendant les travaux de reconstruction, ils ont dû avoir besoin d'un endroit où entreposer tout ça en attendant que la réserve du sous-sol soit prête. Le tunnel reliant les ailes est et ouest a déplacé plusieurs espaces de stockage. Ils ont sans doute oublié que c'était là.

— Et celui qui a bazardé ce corps était trop pressé pour se soucier qu'il reste là ou non, dit son âme sœur. Est-ce un passage secret ou bien le dessous de la bâtisse se trouve juste être à près de deux mètres au-dessus du sol ?

— Tous les passages secrets dont j'ai connaissance convergent vers le second sous-sol. On ne

m'a pas parlé de quoi que ce soit sous la demeure, dit la première dame.

— À moi non plus, renchérit son mari. Quelque chose me dit que cet escalier en colimaçon et tout cet espace ont été oubliés à dessein.

— À cause du cadavre ? demanda la première dame.

— Peut-être, répondit-il. Nous devons découvrir son identité avant de pouvoir tirer des conclusions.

Josh hocha la tête et tourna sur lui-même, parcourant l'étendue des yeux.

— Devrions-nous inspecter plus avant les lieux ou remonter au sous-sol ? Vous pensez qu'il y a autre chose là-bas ?

Ils balayèrent l'étendue de leurs deux lampes torches. Des tonnes de matériaux de construction, des câbles et des canalisations étaient tout ce qu'il y avait à voir – jusqu'à ce que Candy dirige le faisceau de sa lampe torche vers l'angle droit opposé. Quelque chose brilla quand la lumière se posa dessus.

— Il y a quelque chose dans le coin. C'est peut-être une porte. Allons y jeter un coup d'œil, d'accord ?

Josh lui prit de nouveau la main, la guidant au milieu des obstacles du sol et du plafond.

— Directeur, Candace, les interpella la première dame.

Ils s'arrêtèrent tous deux et regardèrent dans la direction du faisceau de sa lampe torche. Sur le mur de parpaings se dessinait un cercle noir d'un peu moins d'un mètre de diamètre et situé à quelques centimètres au-dessus du sol.

Josh jeta un coup d'œil à Candy.

— Des idées ?

— Non, dit Candy. Allons voir dans le coin et nous pourrions revenir sur nos pas après si besoin.

Josh espérait y trouver une porte qui les conduirait en lieu sûr et surtout à l'extérieur. Dès qu'ils seraient effectivement sortis de ce lieu oppressant, il devrait penser à leur union et à leur mariage. Il ferait mieux de lui passer la bague au doigt sans perdre une seconde. Peut-être à Vegas. À moins qu'elle soit une de ces femmes qui rêvaient d'une grande cérémonie et tout le tremblement. À la réflexion, il serait peut-être préférable de ne pas se précipiter. Il attendrait qu'elle aborde la question.

Sauf si elle mettait trop longtemps. Il voulait commencer à construire leur famille immédiatement. Genre, dès leur retour cette nuit même. Du fait qu'elle avait un frère et une sœur, il supposait qu'elle désirerait plusieurs louveteaux, elle aussi. Au moins une demi-douzaine. À ce sujet, elle ne lui avait pas dit ce qui leur était arrivé à elle, son frère et sa sœur pendant les années qui avaient suivi la mort de leur mère. Il aurait un beau-frère et une belle-sœur. Super, une famille à eux. Lui et son loup avaient attendu ça si longtemps, putain ! Il avait tellement hâte qu'un frisson lui glissa le long du dos.

— Vous allez bien, mon garçon ? s'enquit le président.

— Oui, monsieur. Très bien, monsieur, répondit-il. Un peu froid. C'est tout.

Son âme sœur le dévisagea d'un air inquiet. Si elle pouvait trébucher sur un sol plat sans même avoir esquissé un pas, il pouvait avoir froid alors même que les métamorphes avaient un métabolisme élevé.

Il lui fit un clin d'œil et accéléra le pas. Aller d'un côté de la demeure à l'autre représentait une sacrée distance. Candy éclaira de nouveau le coin et le métal brillant se révéla être une porte. Dieu merci. Ils pourraient rentrer chez eux.

— Où sommes-nous, par rapport à la Maison-Blanche ? demanda Candy.

La première dame regarda autour d'elle.

— Je dirais que nous sommes à l'extrémité du côté est. (Elle indiqua la porte.) Regardez les lettres sur la porte.

Josh n'eut aucune difficulté à lire « PEOC ».

— C'est le Centre opérationnel d'urgence présidentiel, ajouta la première dame.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Josh.

Le président frappa plusieurs fois la porte du poing.

— C'est un bunker et un centre de communications en cas d'urgence nationale ou de catastrophe.

— Ah, dit Josh. Je pensais qu'il était caché quelque part dans les montagnes.

— On en a deux ou trois là-bas aussi, reconnut le président, frappant de nouveau le battant.

La première dame se tapota le menton du doigt.

— Vous savez, nous sommes encore loin de l'aile est. Nous entendront-ils ?

Le président soupira.

— Quand j'ai visité le Centre opérationnel d'urgence présidentiel, nous avons commencé à nous engager dans un couloir sombre qui conduisait à l'une des sorties secrètes qu'aucun président n'avait jamais utilisées, à les croire. J'étais pressé et ai décidé de revenir le lendemain. Ce que je n'ai jamais fait, à vrai dire.

Josh mit les mains sur ses hanches.

— C'est quand même bizarre. Si j'étais dans l'un des lieux les plus sûrs au monde, comme le Centre opérationnel d'urgence présidentiel, pourquoi voudrais-je le quitter ?

— Je suis d'accord. Quitter un abri antiatomique ? demanda Candy en regardant par-dessus son épaule. Je ne suis pas sûre que je qualifierais l'escalier en colimaçon de sortie secrète puisqu'on reste coincé à l'intérieur, même si on est dans le second sous-sol.

Josh haussa les épaules.

— Question de vocabulaire.

Le président frappa encore à la porte. Josh sentit qu'il y avait peu de chance qu'on leur ouvre. Personne ne les entendait. Ils devraient remonter dans la bâtisse où d'autres bombes les attendaient peut-être.

## CHAPITRE 33

Candy s'éloigna sans se presser, longeant le mur de parpaings. Si quelqu'un leur ouvrait la porte du Centre opérationnel d'urgence présidentiel, elle se dépêcherait de revenir. Mais elle n'y croyait guère. La première dame avait raison : ils étaient trop loin pour qu'on les entende.

Josh pressa le pas pour la rattraper. Elle lui sourit. Il avait toujours été là pour elle, même quand elle n'avait pas voulu de sa belle gueule près d'elle. Il était plus déterminé qu'elle l'aurait cru. Les gars qu'elle avait fréquentés par le passé ne s'étaient pas vraiment distingués pour ce qui était de rester dans le paysage. Une tâche presque impossible avec sa carrière. Elle pourrait s'habituer à la présence de Josh. Elle ne le lui dirait pas, bien sûr. Il devrait faire plus d'efforts encore avant.

— Nous faisons encore semblant ? demanda-t-elle.

— Toujours, répondit-il. Où vas-tu ?

— Jeter un coup d'œil au cercle noir sur le mur, dit-elle. J'ai une intuition.

Elle se disait que cet endroit avait peut-être été conçu dans un but précis, malgré la présence du cadavre. Elle avait besoin de preuves avant d'énoncer sa folle théorie. Et celle-ci lui paraissait particulièrement dingue.

Après quelques pas, elle lui demanda :

— Tes sens de loup te permettent-ils de déterminer de quel côté se trouve le nord ?

Il ferma les yeux et rejeta la tête en arrière. Elle avait pensé qu'il en serait capable puisque le nord magnétique exerçait une attraction sur tous les corps de la planète. Y compris les animaux. Les canards s'en servaient pour voler vers le sud. Les animaux marins l'utilisaient pour nager sur des milliers de kilomètres en direction du nord afin de donner naissance à leurs petits. Un loup le saurait.

Il posa la main sur le mur près duquel ils marchaient.

— C'est le côté nord de la bâtisse.

— Bien.

L'un des critères était rempli. À présent elle verrait si tous les autres se révélaient remplis aussi. Lorsqu'ils parvinrent au niveau du cercle, elle constata que ce n'était pas ce à quoi elle s'était attendue. Une canalisation d'une dizaine de centimètres de diamètre descendait en ligne droite le long du mur depuis le plafond et rejoignait en formant un coude un autre tuyau de près d'un mètre de diamètre qui disparaissait dans le mur. Elle s'accroupit et éclaira l'intérieur du tuyau.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-elle.

— Rien de particulier sur une trentaine de mètres, répondit-il.

— Tu vois le bout ?

Ce serait stupéfiant. Pas moyen qu'elle congédie ces créatures merveilleuses. Ce serait desservir les États-Unis. Sans compter qu'elle ne supporterait jamais de l'avoir avec elle non-stop. S'il ne la laissait pas souffler un peu, elle finirait par faire le tour du pâté de maisons en hurlant. Avec lui sur les talons, bien sûr.

— J'arrive à voir assez loin, mais c'est tout noir au bout, alors je ne sais pas si c'est aussi loin

que ma vue peut porter ou si c'est le fond.

Il n'y avait qu'une seule façon d'en avoir le cœur net. Elle glissa le haut du corps et un genou dans le tuyau, et n'alla pas plus loin.

— Lâche-moi la jambe. Josh ? Qu'est-ce que tu fous ?

Elle tenta de se libérer en secouant la jambe, même en sachant que c'était peine perdue.

— Ah non, je ne te lâcherai pas, grogna-t-il. J'irai si tu me dis ce que tu as en tête.

Elle céda et s'extirpa du tuyau en reculant. Monica et le président marchaient vers eux. C'était mal barré pour ses preuves.

— Qu'avez-vous là, major ? demanda le président.

— Eh bien, monsieur, le cercle noir que nous avons vu est en fait un long tuyau. (Elle lança un regard noir à Josh.) Je m'apprêtais à aller voir où il conduisait, mais cette idée n'a pas été du goût de mon collègue.

Les bras croisés, Josh ne sembla pas le moins du monde décontenancé par ses médisances. Le président les regarda tour à tour. Elle ne pouvait qu'imaginer ce qu'il pensait.

Le président s'éclaircit la voix.

— Major, votre travail consiste à me protéger, c'est bien ça ?

— Oui, monsieur, répondit Candy.

— Alors puisque je suis là, je suggère que ce soit le directeur Tumbel qui y aille, conclut-il.

Pas la réponse qu'elle souhaitait, mais elle la respectait. Diplomatique.

— Oui, monsieur. (Elle se tourna vers Josh.) Vas-y. Si nous ne sommes plus là à ton retour, quelqu'un du Centre opérationnel d'urgence présidentiel nous aura ouvert la porte. Je reviendrai te chercher. Peut-être.

Si, elle reviendrait toujours pour lui.

Josh se pencha et l'embrassa à pleine bouche. Elle était morte de honte mais adora. Elle le repoussa, essoufflée.

— Je reviendrai toujours pour toi, moi aussi. Ne l'oublie pas.

Sur ce, il disparut.

Elle avait l'impression d'avoir le visage en feu. Elle se prépara à la remontrance que le président était en droit de lui adresser après qu'elle s'était ainsi donnée en spectacle. Combien de fois avait-elle remonté des bretelles juste pour des mains tenues, ce qui était également interdit ?

Elle envisagea de prendre un pistolet dans la poche de son pantalon de camouflage et de tirer un coup dans le tuyau, sachant qu'elle toucherait Josh dans les fesses. Son loup le guérirait avec leur magie ou quoi que soit ce truc qu'ils avaient.

— Désolée, monsieur. Je...

Elle se trouva à court de mots.

— Major... ! aboya le colosse.

Monica intervint.

— Je crois que c'était un guet-apens, ne penses-tu pas, mon chéri ?

Son mari la dévisagea d'un air interrogateur.

— Oui, un guet-apens, poursuivit-elle. Rien ne lui laissait présager une telle attaque et elle n'était pas préparée pour l'affronter selon le règlement. (Elle fit un clin d'œil à Candy.) Je pense que nous devrions nous estimer heureux qu'elle ait survécu.

Le colosse soupira, passa un bras autour de son épouse et l'embrassa sur le front.

— Très bien, ma chérie. Je choisis mes combats et celui-ci je te le laisse. Ce n'est pas comme si nous étions en public de toute façon.

Candy en resta sans voix, mais sut immédiatement pourquoi ces deux personnes étaient restées si longtemps ensemble. Elle avait découvert le secret d'une vie de couple heureuse qui durerait éternellement. À les voir, cela semblait si facile. Mais Candy savait à quoi s'en tenir. Son père avait quand même battu sa mère à mort.

Une explosion tonitruante les fit sursauter et les poutres d'acier bougèrent et gémissaient au-dessus de leur tête. La façade de la Maison-Blanche s'effondrait.

## CHAPITRE 34

— Dans le tuyau. Tout de suite ! hurla Candy.

La première dame se dirigea sans attendre vers le mystérieux tunnel qui courait sous la Maison-Blanche et le président eut assez de jugeote pour ne pas protester. Candy ferma la marche, sa lampe torche éclairant le chemin pour que la première dame puisse ramper plus vite sans avoir à se servir de celle qu'elle tenait. Elle entendit l'écho de la voix de Josh.

— Nous sommes derrière toi. Continue, répondit-elle.

Ils n'avaient quitté le premier étage que depuis peu de temps, mais le chien détecteur d'explosifs et l'équipe de démineurs devaient être arrivés. Il fallait espérer que ça n'ait pas été leur tentative de désamorcer une bombe. Les larmes lui montèrent aux yeux, ce qui la surprit. Elle avait été une chef dure à cuire, inflexible et qui ne cédait sur rien. Jamais, pas même enfant, elle n'avait été submergée par les émotions. Elle avait toujours trouvé un moyen de les bloquer.

Puis elle avait rencontré Josh et à peine quelques heures plus tard, elle était à ramasser à la petite cuillère. Mais heureuse. Ces émotions que Josh éveillait en elle étaient nouvelles et grisantes. Elle voyait le monde sous un jour nouveau. Tout n'était pas mauvais, tout le monde n'allait pas lui faire du mal et certaines choses ne méritaient pas qu'on se prenne la tête avec.

Ce changement qui s'était opéré en elle lui convenait-il ? Oui. Oui et encore oui. Sheldon avait raison. Les femmes ne se situaient pas sur le même plan que les hommes. Elles étaient des créatures en évolution permanente, qui sortaient grandies et enrichies de chaque expérience nouvelle. Elles intériorisaient le monde qu'elles voyaient, gardant ce qu'il avait de bon et rejetant le reste. C'était ce qui lui avait permis de tenir bon toutes ces années dans la maison infernale avec son père, puis sur les champs de bataille.

Quand elle se retrouva le visage proche du derrière proportionnellement gros du président, elle recula. Oh, bon Dieu, quelle horreur cela aurait été si sa tête était rentrée dans les fesses de l'homme qu'elle avait juré de protéger ! Au moins personne n'aurait pu l'accuser d'avoir la tête dans le cul, ou en tout cas pas dans le sien ! Un gloussement lui échappa. Bon Dieu ! Voilà qu'elle craquait complètement. Les majors de l'armée américaine ne gloussaient pas.

Puis elle entendit la voix de Monica.

— Tu ne répands pas de gaz hilarant, là derrière, n'est-ce pas, mon chéri ?

Le président maugréa :

— Les profs et leurs blagues de gamins.

Candy n'y tint plus. Elle se couvrit la bouche de la main et rit aux éclats. Elle aurait des ennuis, mais ça valait la peine.

Un « major » bourru parvint à ses oreilles et elle inspira un grand coup.

— Oui, monsieur. Désolée, monsieur.

Le président maugréa encore et elle dut se mordre la lèvre. Ce couple était génial. Elle devait en apprendre un maximum de Monica. Peut-être qu'alors elle serait assez bien pour Josh. Elle entendit sa voix, juste devant elle. Il aidait la première dame à sortir du tuyau. Le président fut le suivant puis Josh fut là pour elle.

Elle émergea dans une petite pièce aux murs de parpaings identiques à ceux du vaste espace

sous la bâtisse. Des poutres de bois et d'acier supportaient un plafond plat avec en son centre une espèce de machine d'où partait un tuyau qui disparaissait dans le plafond. Les autres regardaient autour d'eux, également bouche bée.

Elle ne s'était pas attendue à ça.

— C'est vraiment la fontaine de la pelouse nord ? demanda-t-elle.

— Oh ! fit le président, ce doit être ce dont parlaient les gars du Centre opérationnel d'urgence présidentiel quand ils ont dit que la porte conduisait à un passage secret.

Voilà qui l'aida au moins à se sentir mieux. Sa folle théorie selon laquelle la fontaine cachait une sortie secrète n'était pas si folle. À présent, il ne leur restait plus qu'à trouver cette fameuse sortie.

— Attention aux yeux, dit Josh.

Une lumière rouge dans une cage grillagée illumina la pièce. Si ce n'était pas de conception militaire, elle mangerait sa tenue camouflage.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Candy, montrant la machine placée sur une plate-forme au centre de la pièce.

— Je suppose que c'est la pompe à eau pour les jets de la fontaine, dit le président.

Vu tous les tuyaux qui serpentaient un peu partout, cela semblait logique.

Candy posa son sac à dos par terre et sortit deux bouteilles d'eau, les donnant au président et à la première dame. Monica passa la sienne à Josh et prit celle de son mari quand il eut fini. Josh sourit et vint se placer près d'elle, lui tendant sa bouteille.

— Un couple merveilleux, pas vrai ? chuchota-t-il, s'appuyant contre elle.

Contrairement à lui, elle veilla à ne pas bouger.

— Ils me rappellent beaucoup mes parents, ajouta-t-il.

Son cœur se serra de tristesse au souvenir de ses parents et de sa famille pourrie. Josh l'embrassa sur la tête et se blottit encore plus contre elle.

— Tu es avec moi maintenant, mon cœur. Nous construirons un avenir qui effacera les souffrances du passé. D'accord ?

Il recula d'un pas et sourit.

Encore une fois, il la laissa sans voix. Elle ne doutait pas qu'il ferait un super mari. Il était parfait. Et elle était loin, trop loin de l'être. Elle avait été abîmée par la vie à plus ou moins tous les niveaux. Josh méritait quelqu'un de mieux qu'elle. Elle ne pourrait pas le rendre heureux ; elle n'avait jamais rendu personne heureux. Elle glissa la bouteille d'eau à moitié pleine dans une poche latérale vide de son pantalon.

— Bon, les amis, dit Josh depuis l'autre côté de la pièce, regardant un tableau de contrôle sur le mur. Nous avons le choix entre « *off* », « *on* » et « vidange ». À moins que vous pensiez à un autre moyen de sortir d'ici ?

Candy appuya sur les parpaings pour voir si un pan du mur s'ouvrait. Le sol était en terre battue et la présence d'une trappe cachant un escalier secret paraissait peu probable. Il semblerait que Josh ait raison. Pour sortir, ils devraient passer par la fontaine.

— Si notre seul choix est de passer par le haut, dit le président, nous devons vider le bassin pour ne pas être inondés ici.

— Ce sera donc « vidange », conclut Josh.

Il appuya sur un bouton et le bruit du moteur de la pompe changea, puis ils entendirent l'eau qui affluait dans l'une des canalisations.

— Tu aurais peut-être dû l'éteindre avant de vidanger ? demanda Candy.



Son âme sœur la regarda.

— Je ne sais pas. La pompe n'aspire-t-elle pas l'eau du bassin ?

— Je crois qu'il se vide par gravité et que la pompe essaie toujours de faire jaillir l'eau alors qu'elle n'est plus alimentée, expliqua Candy.

— Éteignez-la, directeur, dit le président, juste au cas où. Nous pourrions toujours la rallumer. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est d'un moteur qui explose dans cet espace exigü.

La première dame éclata de rire.

— Tu sais de quoi tu parles, dit-elle, donnant un petit coup sur le bras de son mari. Toi et mon père avez de la chance que la grange ne se soit pas écroulée sur vous.

Il se passa la main sur le visage.

— Monica, tu sais que c'était un accident.

— Oui, dit-elle, mais j'adore quand même le raconter à tout le monde. (Elle regarda Candy.) Quand nous sortions ensemble, votre président et mon père réparaient le moteur d'un vieux tacot, les mains pleines de cambouis.

— Ce n'était pas un tacot. (À l'entendre, il avait du mal à croire qu'elle ait employé le terme « tacot ».) Nous étions en train de réparer une Willys CJ-2A, soixante chevaux, 2199 centimètres cubes, avec un moteur « Go Devil ».

Josh leva les yeux de la conduite d'évacuation.

— Pas possible. Où l'aviez-vous trouvée ?

Monica balaya sa question de la main et se retourna vers Candy.

— Quoi qu'il en soit, ils ont réussi à faire exploser le moteur et à faire s'écrouler la moitié de la grange au passage.

Une vie normale. Ils avaient le genre de vie normale dont Candy avait toujours rêvé. Elle regarda Josh qui se tenait près du président, réfléchissant à la suite des événements. Pourrait-elle se construire une vie normale avec lui ? Renoncerait-elle à tout ce qu'elle connaissait, y compris l'armée, pour être avec lui ?

Josh plaça une main de chaque côté de la caisse dans laquelle se trouvait la pompe et le président mit les siennes sur les deux autres faces. Ensemble, ils la soulevèrent, faisant remonter encore plus le tuyau qui disparaissait par le plafond. Un grincement métallique à vous glacer le sang déchira l'air alors que le centre du plafond s'élevait à mesure que le tuyau s'y enfonçait à grand bruit. Plus les hommes poussaient le tuyau, plus le plafond s'éloignait.

Candy se couvrit les oreilles et serra les dents.

— Arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ? hurla-t-elle.

Les hommes s'obstinèrent encore quelques secondes. Elle leva les yeux vers le plafond désormais en voûte.

— Hmm, marmonna le président à son complice, faut croire que ça n'a pas fonctionné comme on le voulait.

Monica éloigna les mains de ses oreilles.

— Et que croyais-tu qui se passerait ? demanda-t-elle.

Pendant que les hommes discutaient de leur erreur de calcul, Candy dirigea le faisceau de sa lampe torche sur le plafond, examinant les dégâts.

À supposer que le plafond constitue la base de la fontaine, celle-ci devait ressembler désormais à un mini-volcan avec un tuyau qui dépassait de son centre. Plus près du bord extérieur, quatre lignes noires qui formaient un carré attirèrent son attention. On n'en voyait nulle part ailleurs. Elle contourna les hommes pour l'inspecter.

À y regarder de plus près, les lignes ressemblaient aux bandes de caoutchouc dont on se servait pour colmater les fuites. Que faisaient-elles sous la fontaine ? Une vieille échelle constituée de canalisations métalliques était appuyée contre le mur non loin de là. Elle la rapprocha, éveillant l'attention de son âme sœur, toujours prêt à la protéger.

— Tu fais quoi, bébé ?

— Je cherche d'autres sorties, dit-elle.

— Comme quoi ? demanda-t-il. Un trou dans le plafond ?

Grimpant à l'échelle et poussant au milieu du carré, elle fut interloquée quand celui-ci se souleva aisément. Avant de s'immobiliser après quelques centimètres.

— C'est coincé, grogna-t-elle. Probablement à cause de la base qui est maintenant de travers.

— Laisse-moi voir, dit Josh, la saisissant à la taille avant de la poser par terre comme si elle ne pesait rien.

Elle n'avait pas l'habitude qu'on la porte et crut qu'elle tombait quand il l'attrapa. Il avait de la chance qu'elle n'ait pas mouillé sa culotte quand il la reposa.

Josh monta les barreaux alors qu'elle se tenait au pied de l'échelle, les yeux levés. Au prix de grands efforts, il réussit à tordre suffisamment le morceau de métal pour pouvoir passer. Puis soudain, son corps s'éleva et disparut.

## CHAPITRE 35

Josh sentit l'odeur des soldats rassemblés autour de la fontaine ainsi que celle du lubrifiant de leurs armes. Dieu merci, ils en voyaient enfin le bout. Candy et lui pourraient rentrer chez eux et passer le reste de leur vie ensemble. Deux des gars approchèrent juste au moment où il tordait la trappe suffisamment pour qu'elle ne bouge pas.

Avant qu'il ait pu se retourner pour les saluer, il sentit des mains sous ses aisselles et il fut hissé par la trappe. Il ne sut pas trop quoi en penser jusqu'à ce qu'on le flanque par terre sur le dos. La crosse d'un fusil le percuta sur le côté de la tête. Son loup bondit, prêt à déchiqueter les salopards assez stupides pour s'attaquer à lui.

Ses mains se muèrent en griffes et il lacéra l'air au hasard, arrachant de gros morceaux de chair aux jambes qui eurent le malheur de trop s'approcher. Quelques coups de pied réussirent à passer au travers, mais rien que son loup ne puisse pas endurer. Son principal combat consistait à brider son animal, qui voulait se jeter dans une rage meurtrière.

— Retirez-vous ! entendit-il son âme sœur hurler.

Plusieurs hommes se hérissèrent, manifestement surpris par cet ordre lancé par une femme surgie de sous une fontaine.

— Je suis le major Candace Obermier. Je vous ordonne de vous retirer.

Ceux qui étaient armés de fusils reculèrent, mais certains continuèrent à le rouer de coups. Et de son côté, pas question de cesser de se défendre, toutes griffes dehors, tant qu'ils n'arrêteraient pas.

Une voix tonitruante cria :

— Elle vous a donné un ordre, soldats. Ignorez-le encore et je vous ferai arrêter pour insubordination.

Ce fut efficace. Ils se mirent tous au garde-à-vous et Josh se laissa retomber au sol.

Des « le président » chuchotés fusèrent au milieu du groupe. Soudain sa petite âme sœur fut à son côté, l'aidant à se relever. Elle écarta les hommes qui se dressaient sur leur chemin et l'aida à marcher jusqu'au président. Au loin, un homme en uniforme traversait la pelouse vers eux en courant.

— Monsieur le président ! brailla l'homme en s'approchant.

Il s'arrêta et fit un salut, attendant que le président le lui rende. Une fois les formalités accomplies, le soldat poursuivit.

— Je suis le capitaine Hayden Bridges, monsieur. Le second du colonel Dresden. Une voiture vous attend, monsieur.

Il se tourna vers la Maison-Blanche et esquissa un geste de la main. Un SUV noir grimpa sur le trottoir et se dirigea vers eux en vrombissant.

— Oh, gémit la première dame, pas le jardin de fleurs !

— Ce n'est rien, ma chérie, dit le président. Nous inviterons une classe d'enfants à venir t'aider à tout replanter. Tu pourras leur apprendre tout sur les petites graines, le repiquage des choux et la pollinisation des roses.

Elle lui donna un petit coup sur le bras.

— Ils sont bien trop jeunes pour qu'on leur parle des petites graines, des choux et des roses. (Discrètement, elle le frappa encore plus fort.) Et je n'arrive pas à croire que tu aies fait une blague aussi nulle et que je n'y aie vu que du feu.

Josh sourit à son âme sœur. C'était ce qu'il voulait avec elle. Du bonheur et un amour assez fort pour survivre à de mauvaises blagues. Lorsque le président et la première dame furent conduits en lieu sûr, le capitaine congédia les soldats rassemblés.

Candy était comme un poisson dans l'eau.

— Mon capitaine, situation du colonel Dresden.

— Blessé mais vivant, m'dame. Il a été projeté au bas de l'escalier près de l'ascenseur. Le plus gros de l'explosion n'a fait que l'effleurer.

— Vous avez un suspect pour le poseur de bombes ?

— Non, m'dame.

— Il s'appelle Mikhail Steganovich. Un terroriste russe. Nous avons tué son frère à l'immeuble du renseignement national plus tôt dans la soirée. Le chien détecteur d'explosifs a-t-il déjà fait le tour de la demeure ?

— Euh, nous avons... il y a un problème avec le chien et le maître-chien, dit le capitaine.

— Quoi ?

— Comme nous ne parvenions pas à le contacter par téléphone, nous avons envoyé quelqu'un à son domicile.

Le capitaine s'interrompit.

— Et ? insista-t-elle.

— Il a découvert son corps à l'intérieur de la maison. Tué d'une unique balle dans la tête. Le chien était à l'extérieur de la palissade, et attendait qu'on le laisse entrer.

— Qu'on le laisse entrer ? Je ne comprends pas, mon capitaine, répondit-elle.

Josh ne captait non plus. Comment le chien était-il sorti si le type était mort ?

— Nous avons émis l'hypothèse, m'dame, que quelqu'un a tué le maître-chien, a usurpé son identité, en reprenant son uniforme et ses papiers, et a amené le chien la première fois conformément à la procédure. C'est de cette façon que le poseur de bombes a eu accès à la Maison-Blanche pour placer ses engins explosifs. Après quoi, il a abandonné le chien qui a retrouvé le chemin de chez lui.

— Vous êtes sérieux ?

Candy secoua la tête. Josh sentit l'odeur de sa colère qui montait rapidement en elle. Elle avait si bien réussi à la contrôler ces dernières heures. Il savait qu'elle faisait des efforts. Cependant, il était inadmissible d'avoir merdé à ce point.

Elle inspira profondément.

— Mon capitaine, aidez-moi, je vous prie, à comprendre comment cet inconnu a pu s'introduire dans la Maison-Blanche.

— M'dame, il portait le maquillage de camouflage réglementaire et avait la même allure que nous tous. Et comment quelqu'un d'autre aurait-il su quand se présenter à la Maison-Blanche ? Il avait tous les papiers nécessaires.

— Des papiers volés, marmonna-t-elle.

Josh regarda la centaine de soldats dispersés autour d'eux. Le capitaine avait raison. Chaque homme se ressemblait, vêtu du même uniforme et le visage badigeonné de maquillage noir. Il comprenait que l'identification puisse poser un problème aux humains. Les métamorphes n'y étaient pas confrontés. Ils identifiaient les personnes à l'odeur, laquelle était pratiquement

impossible à copier.

— Mon capitaine, dit son âme sœur, si quelqu'un est vraiment déterminé, il est difficile de l'arrêter. Notre homme, Mikhail Steganovich, a demandé à son frère d'opérer une diversion à l'immeuble du renseignement national.

— Bien sûr, intervint Josh. Mikhail savait que la procédure exigerait alors qu'un groupe d'hommes se rende à la Maison-Blanche pour renforcer la sécurité du président, avec en particulier un chien détecteur d'explosifs. Il n'a eu qu'à se fondre dans le groupe.

— Eh bien, quel fils de pute, grommela-t-elle d'une voix aux accents fatigués qui n'échappèrent pas à Josh. Fermez la Maison-Blanche, mon capitaine. Interdisez-en l'accès au cas où il y aurait d'autres bombes. Demain matin, nous ferons un débriefing et l'équipe ALFA inspectera la demeure pour vérifier qu'il ne reste pas d'explosifs. C'est dans leurs cordes. (Elle regarda Josh.) Tu crois que tes gars pourront s'en charger ?

Il hocha la tête.

— Ouais, nous sommes formés pour.

Ils parvinrent à l'allée de l'entrée nord et marchèrent sur le béton. Plusieurs hommes se tenaient prêts à faire feu, leurs fusils d'assaut à l'épaule.

— Oui, m'dame. Nous vous retrouverons au Centre opérationnel d'urgence présidentiel à 7 heures, dit le capitaine.

— Disons plutôt 8 heures, répliqua-t-elle. J'ai eu une journée de folie.

— Oui, m'dame. Avez-vous besoin qu'on vous reconduise ?

— Si quelqu'un pouvait nous ramener à l'immeuble du renseignement national, ce serait génial, dit-elle, se laissant aller contre Josh.

Il adorait sentir son délicieux poids contre lui.

Le soldat qui se tenait près d'eux se tourna vers eux.

— Mon capitaine, monsieur, je me propose de les reconduire.

— Merci, soldat. Prenez l'un des Humvee. Venez me trouver à votre retour.

Le soldat se dirigea vers l'un des véhicules militaires puis s'arrêta pour lui faire un salut.

Candy se retourna.

— Capitaine Bridges.

— Oui, m'dame.

— Si vous voyez quoi que ce soit de suspect, je me fous de savoir si c'est une marmotte d'Amérique avec un drapeau russe planté dans le cul, ne lâchez pas jusqu'à ce que vous l'ayez mis au clair. Mikhail Steganovich est extrêmement intelligent.

— Compris, m'dame.

— Oh, et envoyez une équipe de démineurs neutraliser du C-4 dans le passage secret qui part de la chambre du président.

— M'dame, j'ignore où il se trouve...

— Je sais. Demain matin. Ne laissez personne y accéder cette nuit. (Candy se tourna vers Josh.) Ramène-moi à la maison avant qu'une autre catastrophe se produise.

— Oui, m'dame, dit-il.

Volontiers.

## CHAPITRE 36

À l'arrière du Humvee, Candy ferma les yeux. Elle était épuisée. Il était plus de minuit et la journée avait été longue. Il n'y aurait rien de meilleur que de s'endormir comme une masse dans les bras de son âme sœur. À cette pensée, toutes ses craintes qu'il la rejette une fois qu'il aurait appris à la connaître affluèrent.

Peut-être qu'elle devrait profiter à fond de leurs moments ensemble, comme ça quand il partirait, ce serait moins grave. Enfin, elle en doutait, mais elle se jetterait à corps perdu dans son travail pour l'oublier. Demanderait peut-être même à être de nouveau mutée à l'étranger. Elle n'aurait aucun mal à se voir confier la tête d'un bataillon.

Josh lui prit la main depuis l'autre siège arrière.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-il.

*Oh, merde !* pensa-t-elle. Ce type flairait tout ce qu'elle ressentait. Bon sang, comment lui cacherait-elle jamais quoi que ce soit ? Elle ne pourrait même pas lui organiser une fête d'anniversaire surprise sans qu'il le renifle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je suis fatiguée, pour commencer, dit-elle. La liste est bien plus longue, si tu comptes prendre des notes.

Il sourit.

— Inutile. Mémoire photographique.

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Oh mon Dieu, putain ! Cet homme était bel et bien un dieu. Il n'y avait rien qui clochait chez lui. Rien. La perfection absolue. C'était si bon de rire.

Le véhicule militaire tourna et la voie se retrouva en partie bloquée par des véhicules des autorités fédérales devant l'immeuble du renseignement national.

— Bon sang, ils sont encore là ? dit-elle.

Leur chauffeur se crispa.

— M'dame ?

— Tout va bien, soldat. Il y a eu un incident à l'immeuble plus tôt dans la soirée. Ces types travaillent encore dessus apparemment.

— Tu crois qu'ils ont déjà nettoyé le toit ? demanda Josh.

— Je dirais que oui, mais peut-être pas, dit-elle. Soldat, vous voulez bien nous conduire sur le toit du parking ? (Elle se carra de nouveau dans son siège.) Ce sera beaucoup plus rapide que de prendre l'ascenseur. En plus, ma voiture est garée là-bas.

— Bonne idée, dit son âme sœur.

— Oui, m'dame, répondit le chauffeur.

Elle remarqua que Josh étreignit sa main plus fort, l'espace d'une seconde.

Elle le dévisagea, tentant de comprendre ce qui l'avait fait réagir ainsi. Il avait peut-être besoin qu'on lui remonte le moral ?

— Les hommes de ce directeur et moi-même avons abattu plusieurs affreux. Il fallait enlever leurs corps. C'est tout.

Josh secoua la tête puis jeta un coup d'œil dans le rétroviseur devant lui. Elle articula « Quoi ? » en silence.

— Nous formons une bonne équipe, termina-t-elle.

L'hélicoptère du directeur de l'agence du renseignement national apparut à la vue. Le chauffeur s'arrêta devant la passerelle qui reliait le parking au toit de l'immeuble. Elle et Josh descendirent et le véhicule s'éloigna. Josh resta là où il était, fixant le Humvee du regard.

— Quoi ? demanda-t-elle.

Il secoua encore la tête et haussa les épaules.

— Rien, je suppose que je dois être épuisé moi aussi.

Un type portant une veste du FBI inspectait le sol sur le toit. Il leva les yeux quand ils traversèrent la passerelle métallique. Il lui tendit la main à elle en premier. Un homme intelligent.

— Major. Je suis l'agent Mike Ward, du FBI.

— Enchantée. Je suis Obermier.

Ward se tourna vers Josh et lui adressa un signe de tête.

— Content de te voir, directeur.

Voilà qui la surprit, sans trop savoir pourquoi.

— Manifestement, vous vous connaissez.

Josh sourit.

— Ouais, c'est l'un de nous.

Elle arqua un sourcil.

— Nous, « nous » ?

— Mike, je te présente mon âme sœur, Candy. Je l'ai trouvée cet après-midi.

Le visage de l'agent s'éclaira de joie et il donna à Josh une accolade virile dans le dos.

— C'est super, mec. Je suis trop jaloux.

Elle n'avait pas eu conscience que c'était si important...

Un coup de feu retentit et ils tombèrent tous trois au sol. Josh et elle étaient près de l'hélicoptère alors que Mike se trouvait à plusieurs mètres, plus proche de la porte de l'immeuble.

— Quoi encore, putain ? grogna Candy.

— Mike, appela Josh, tu vas bien ?

— J'ai été touché, mais je survivrai, dit-il.

— Mets-toi derrière l'un des conduits de ventilation. Essaie d'entrer dans l'immeuble. Reste près du sol, lui conseilla Josh.

— Et vous ? répliqua Mike, reculant.

Cet homme était blessé et s'inquiétait pour elle et Josh.

— Ne vous en faites pas pour nous, Ward. Sauvez-vous, dit Candy.

Le soldat qui les avait conduits surgit du parking à grandes enjambées avec des munitions et des armes automatiques. Il s'arrêta devant le couple toujours à terre, un fusil braqué sur lui.

Il avait le visage déformé par la haine.

— Je devrais vous buter tous les deux, là tout de suite, et laisser les oiseaux dévorer vos putains de tripes. (Il recula légèrement la jambe puis la lança vers la tête de Candy.) Vous avez tout fait foirer.

Josh lui saisit le pied, le renversant au sol. Il donna des coups de son autre pied, si bien que Josh le lâcha, puis il s'écarta précipitamment. Pendant tout l'épisode, il garda son fusil en joue.

Il regarda autour de lui.

— Où est passé l'autre ?

— Vous l'avez touché, dit Candy. Il est probablement déjà mort.

Étalé à moitié sur elle, à moitié derrière elle, Josh jura tout bas. Elle devina qu'il était en rogne. Ce n'était pas sa faute. Il ne devrait pas se prendre excessivement la tête pour des choses qui échappaient à son contrôle. Elle ricana intérieurement – comme si elle était bien placée pour lui donner des conseils en matière de gestion de la colère.

Le terroriste recula d'un pas traînant jusqu'à un gros tuyau qui sortait du toit et jeta un rapide coup d'œil autour. Josh se leva et aida Candy à se mettre debout. L'homme revint en courant vers eux, le fusil brandi.

— Vous n'irez nulle part, dit-il.

La poitrine de Josh vibra dans le dos de Candy.

— J'avais cru reconnaître ta voix. Mais tu n'as pas assez parlé dans le Humvee, dit Josh. Qu'est-ce que tu veux, Mikhail ?

Candy tourna vivement la tête et dévisagea le salopard qui braquait son fusil sur Josh. Avec le maquillage sombre qui lui maculait le visage, Josh n'avait pas reconnu l'homme de la vidéo YouTube. Mais il n'avait pas non plus cherché de ressemblances. De plus, ses vêtements n'empestaient pas la vodka comme les autres. C'était parce que cet enfoiré portait l'uniforme du maître-chien qu'il avait tué.

D'une voix forte, Candy dit :

— Mikhail Steganovich, qui aurait cru que tu tromperais les hommes du capitaine Bridges qui sont à la Maison-Blanche en ce moment même ? Des hommes parfaitement formés, qui restent là, à attendre d'avoir quelque chose à faire. Ouais, le capitaine Bridges. À la Maison-Blanche. En ce moment même.

Josh se pencha vers son oreille.

— Ça va ?

— Je sais ce que je fais, murmura-t-elle, tentant de remuer les lèvres le moins possible.

Mikhail la dévisagea comme si elle était timbrée.

— Euh, ouais, ça a été facile, en fait. Vos foutues procédures vous rendent si prévisibles. (Le Russe se rapprocha d'elle, les yeux plissés.) Je t'ai déjà vue, hein ? Tu es cette femme qui a été promue à une fonction qu'aucune autre femme n'a jamais occupée. (Il hocha la tête et se fendit d'un large sourire.) On vous a tous à l'œil. On sait qui vous êtes et comment vous atteindre.

Ces dernières phrases envoyèrent un frisson glisser le long de son dos. Elle supposait que le « on » en question faisait référence à la Russie. Ce pays et les États-Unis avaient toujours entretenu une amitié hésitante. Cette affaire pourrait provoquer un incident international qui n'aurait rien de beau.

Plus loin, la porte du toit claqua. Avec un peu de chance, Mike avait compris ses instructions et courait rejoindre la Maison-Blanche.

Elle regarda Mikhail.

— Ton temps est compté, Steganovich. Retourne à ton Humvee et va-t'en. Dans la direction qui te chante. On ne le verra pas.

Elle lut l'incertitude dans ses yeux. Josh devait la flairer, aussi. Puis l'homme se fendit d'un sourire mauvais.

— Vous avez tué mon frère. (Son corps trembla, le visage rouge pas seulement à cause du vent froid.) Je prendrai plaisir à vous voir tous deux subir un interrogatoire. Je vengerai sa mort.

— Voyons, Mikhail, dit-elle, le dégoût la faisant réagir. Ton frère a tué deux personnes et retenu en otage le directeur de l'agence du renseignement national. Qu'est-ce que tu imaginais qu'il allait arriver ? C'est sa faute s'il est mort. Il aurait pu juste partir.



Le Russe hurla et déchargea son fusil automatique, les ratant de peu. Josh poussa Candy contre le béton. Elle avait le cœur qui tambourinait si fort que ça en était douloureux. Une trentenaire pouvait-elle faire une crise cardiaque parce que son cœur battait trop fort ?

Haletant, Mikhail regarda fixement derrière eux.

— Quelle ironie. Je vais prendre l'hélicoptère à la place de mon frère, et avec de meilleurs otages. (Il agita son fusil vers eux.) Montez dans l'hélicoptère tous les deux. Nous allons faire un tour.

— Nous ne savons pas piloter, mentit Josh.

Elle se demanda s'il bluffait. Vu l'étendue de ses aptitudes, il savait probablement faire tout ce qu'il était possible de faire.

— Dans ce cas, je vous tuerai tous deux avant de me faire la malle.

Il leva son arme en direction de la tête de Josh.

## CHAPITRE 37

Alors que Josh contemplait le canon d'un fusil, il espérait que cet enfoiré croirait qu'ils n'avaient aucune chance de quitter le toit de l'immeuble. Avec Mike en route vers la Maison-Blanche, les renforts ne tarderaient pas. S'ils parvenaient à faire suffisamment traîner les choses, Bridges aurait le temps d'arriver avec ses hommes. Ça prendrait un moment, mais il ne voyait pas d'autre moyen.

— Je sais piloter, dit Candy. Baisse ton fusil, Mikhail.

Josh laissa tomber le menton contre sa poitrine. Pourquoi l'avoir révélé ? Non, non, non. Ce n'était pas ainsi que ce genre de jeu se jouait.

— Baisse ton fusil, Mikhail, répéta Candy, se relevant.

Josh tenta de se glisser devant elle, faisant écran de son corps. Son âme sœur passa vivement devant lui.

— Si on veut se donner une chance avec cette union, il va falloir que tu sois en vie, putain. Si tu...

— Ou toi, ajouta-t-il.

— Oui, si l'un de nous meurt, alors laisse tomber.

Était-ce sa façon de lui dire qu'elle souhaitait être avec lui ? Un sentiment d'exaltation et une peur bien réelle le frappèrent en même temps. Il était si près de l'avoir, et si près de la perdre.

— Assez bavardé. (Mikhail dirigea son arme plus haut, en direction de Josh.) La seule raison pour laquelle je te garde, monsieur le petit malin, c'est parce que tu es un directeur. Je serai bien payé pour toi. Et je prendrai plaisir à te tabasser quand tu seras ligoté et dans l'incapacité de te défendre. Ce sera pour Yulian.

— On te paie pour kidnapper les gens ? demanda Candy, stupéfaite. Je croyais que vous vous débrouilliez seuls, toi et ton frère ?

— C'est beaucoup plus facile que d'essayer d'obtenir l'argent moi-même. Maintenant, montez dans l'hélicoptère. Je détesterais renoncer à la valeur du directeur, mais je n'hésiterai pas si l'un de vous me pose le plus petit problème. Directeur, passe par l'autre côté. Au moindre geste suspect, je tirerai une balle dans la tête de Miss Armée.

Merde. Les mains en l'air, il contourna l'hélicoptère. Il rongerait son frein en attendant qu'une occasion d'attaquer se présente. Ce qui arriverait forcément. Il devait juste être patient.

Alors qu'il prenait place, Mikhail poussa son âme sœur. Ce qui méritait la peine de mort, d'après Josh. Patience, il ferait preuve de patience. Candy ouvrit la porte du pilote et grimpa à l'intérieur. Il lut de l'assurance dans ses yeux. Il espérait qu'elle avait un plan. Il savait qu'elle était douée. Elle ne serait pas arrivée là où elle était sinon.

Mikhail sauta à l'arrière et colla un pistolet contre la tête de son âme sœur installée à la place du pilote. Le fusil glissa derrière les sièges arrière. Aucune chance de l'attraper sans se lever. Il devrait attendre une autre occasion.

Candy démarra l'hélicoptère et ils mirent tous des casques. Il pria pour qu'elle ne fasse rien qui pousse Mikhail à la tuer. Mais le Russe savait désormais comment la faire plier à ses désirs. En le menaçant. Bon sang.

— Où allons-nous, Mikhail ? demanda-t-elle.

— Sur les docks, là où sont amarrés les paquebots, dit-il.

Josh croisa le regard de Candy. C'était un drôle d'endroit où aller. Ce type comptait-il partir en croisière jusqu'à chez lui ? Candy décolla et s'empressa de les faire tourner dans la mauvaise direction. Mais Mikhail n'y verrait que du feu puisqu'il connaissait mal la ville. Il lui jeta un coup d'œil, mais garda son visage impassible. Il espérait qu'elle savait ce qu'elle faisait.

Le contrôleur aérien local parla dans leurs casques. Mikhail appuya encore son pistolet contre la tête de Candy.

— Ne leur réponds pas.

— Je suis obligée, protesta-t-elle. Il a besoin de savoir qui nous sommes et où nous allons.

— Il s'en passera, dit le Russe dans un anglais parfait. Nous serons déjà loin le temps qu'ils lancent quelqu'un à nos trousses.

Le contrôleur aérien se fit de nouveau entendre, s'enquérant de leur identité et de leur destination. Candy prolongea le silence radio. Au bout de deux ou trois minutes, Josh aperçut la Maison-Blanche. Oh, merde. Allait-elle faire ce qu'il pensait ?

Son âme sœur lui jeta un coup d'œil et se fendit d'un large sourire. Oh, putain. Oui.

Candy augmenta leur vitesse beaucoup trop vite. En même temps, elle les fit plonger au niveau de la cime des arbres. Le contrôleur aérien hurla dans leurs casques, les avertissant qu'ils étaient entrés dans un espace aérien interdit et menaçant de les abattre. Candy le coupa.

— Tu fais quoi ? cria Mikhail. Barre-toi de là. Va sur les docks ou je te descends.

— Mikhail, dit Candy d'une voix calme, si tu me descends, tu deviendras une tache rouge fumante sur la pelouse de derrière de la Maison-Blanche. Maintenant tais-toi pendant que je rase les lieux.

— Tu rases la résidence du président ? (Mikhail regarda par la fenêtre.) Ce n'est pas illégal ?

— Complètement illégal, s'esclaffa Candy, et ça devrait beaucoup te plaire. Vos pilotes font tout le temps ça à nos navires en mer. Ça les met dans une rogne pas possible.

— C'est pour ça qu'on le fait, répliqua Mikhail avec fierté, comme s'il avait son mot à dire dans les activités de l'armée russe. Remets ça, ordonna-t-il, le visage radieux.

Il espérait qu'elle n'avait pas oublié les snipers postés sur le toit. Ce qui expliquerait son style de vol à la tordre-les-boyaux et à la donner-la-nausée.

— Nous ne pouvons pas nous attarder, dit Candy, au risque de nous faire attaquer.

— Oui, oui. Pars, alors, dit le Russe.

Candy les fit tourner dans la bonne direction et sortit de la ville en quatrième vitesse.

— Mikhail, dit Candy, tu as réussi un exploit incroyable. Organiser une prise d'otages pour détourner l'attention de la Maison-Blanche était une idée géniale.

Josh regarda Candy. Perdait-elle les pédales ? Le manque de nourriture et de sommeil la rendait-il timbrée ?

— Comment vos hommes se sont-ils introduits dans l'immeuble ? poursuivit-elle.

— Ça a été facile, Miss Armée. Vous autres Américains, vous vous imaginez être bien en sécurité dans votre petit pays. Nous avons aménagé notre propre camionnette avec un faux plancher où mes hommes se sont cachés pour passer la sécurité.

— Comment avez-vous convaincu le traiteur de l'utiliser ? s'enquit Josh.

— Nous nous en sommes pris à sa famille.

Le Russe haussa les épaules comme si ce genre de choses arrivait tous les jours, était parfaitement normal.

— Miss Armée, comment avez-vous rejoint la fontaine ? demanda Mikhail. Personne en Russie ne détient cette information. Vous l’avez sacrément bien cachée.

— La sortie secrète par la fontaine ? dit Candy avec nonchalance. Beaucoup de gens la connaissent. Elle existe depuis longtemps. Combien de bombes as-tu posées dans la résidence du président ?

Le terroriste sourit.

— Tu aimerais le savoir, n’est-ce pas ?

Elle grimaça. Son âme sœur s’était bien débrouillée pour l’interroger sans en avoir l’air, encensant le type. Josh ne s’était aperçu de son stratagème que quelques secondes plus tôt, lui aussi. Le salopard avait joué le jeu un moment, même s’il ne leur avait donné que des informations sans grande importance.

L’eau et d’immenses cargos apparurent à la vue.

— On se pose où ? demanda Candy.

— Pas ici, dit-il. Nous nous poserons sur un bateau en mer.

## CHAPITRE 38

*Ce fils de pute ne peut pas être sérieux*, pensa Candy. Pas étonnant qu'il ne se soit pas plaint quand elle était descendue en piqué au-dessus de la Maison-Blanche. Elle le conduisait immédiatement hors du pays. Putain !

— Tiens.

Elle sentit le bras de Mikhaïl contre le sien. Il lui tendit un bout de papier avec des chiffres écrits dessus.

— Suis exactement ces coordonnées.

Merde, merde, merde. Elle ne pouvait pas faire ça. Elle devait pouvoir faire quelque chose.

— Tu sais, Mikhaïl, dit-elle, les gardes-côtes peuvent t'arrêter même sur l'eau.

Il rit.

— Je connais les règles aussi bien que toi, Miss Armée. Si un navire bat un pavillon étranger sur des eaux internationales, ils n'interviendront pas pour éviter un incident diplomatique avec la Russie.

Bon sang, elle savait que Mikhaïl était assez intelligent pour prévoir ce genre de détail. *Réfléchis !*

— Ouais, je ne sais plus quoi dire là, Mikhaïl, dit-elle. Je devais essayer. Le bateau est encore loin ? Faudrait pas qu'on tombe en panne de carburant.

Les eaux territoriales ne s'étendaient que jusqu'à une vingtaine de kilomètres au large, le bateau n'avait pas besoin d'être très loin pour être en territoire neutre.

— Nous avons assez de carburant pour le rejoindre. Pas d'inquiétude.

Il semblait trop calme pour la situation. Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Elle pensa à évoquer Yulian, son frère décédé. Mais elle craignait de le mettre en rogne au point de les buter, elle et son âme sœur, dès qu'ils auraient atterri.

Alors qu'elle survolait la haute mer, elle diminua progressivement leur vitesse tout en se maintenant à une altitude élevée. Elle resterait aussi longtemps que possible à portée des radars. Non que cela leur serve à grand-chose là où ils allaient.

Elle observa Josh du coin de l'œil. Il avait le regard perdu par la fenêtre latérale. Elle se demanda à quoi il pensait. Avait-il un plan ? Était-il en train d'en élaborer un ? Possédait-il des aptitudes animales qui pourraient les aider ? À moins qu'il soit aussi capable de se transformer en kraken, elle doutait qu'il puisse faire grand-chose.

Elle avait des élancements sur le côté de la tête. Elle ne refuserait pas une boîte d'aspirine. À quand remontait leur dernier repas, à elle et à Josh ? À part quelques amuse-bouche du traiteur dans son bureau, elle n'avait rien avalé depuis son déjeuner tardif.

— Mikhaïl, demanda-t-elle, as-tu la radiofréquence du navire ? J'aurai besoin de le contacter pour atterrir.

— Ils nous attendent. Tu n'as besoin de parler à personne.

Elle avait envie de se lever et de lui hurler dessus, mais respira un grand coup.

— Mikhaïl, c'est le milieu de la nuit. On ne voit rien à part les étoiles. Si le navire a un peu dévié, il pourrait se trouver à des kilomètres sans qu'on ne le retrouve jamais.

— Tiens-t'en aux coordonnées, se contenta-t-il de dire.

Ne sachant plus quoi dire ni quoi faire, elle décida de se concentrer sur son pilotage jusqu'à ce qu'une idée lui vienne. Au moins Josh était avec elle. Elle ne mourrait pas seule. Elle ne voulait certes pas qu'il meure avec elle. Mais il constituait une présence réconfortante qui apaisait sa personnalité fantasque.

Droit devant, elle vit quelque chose sur l'eau. Des lumières. Eh bien, bon sang. *Voici le navire*, pensa-t-elle. Ils n'avaient pas volé si longtemps que ça. Trop longtemps pour rejoindre le rivage à la nage, mais ils n'auraient aucun problème pour repartir en hélico.

Candy se mit en vol stationnaire loin au-dessus du navire, cherchant des yeux une zone dégagée.

— Je me pose où ? demanda-t-elle.

— Sur la proue, dit-il.

Elle ricana.

— Où ? Il n'y a pas assez de place.

— Il y a la place, répliqua-t-il.

— Non, protesta-t-elle. J'ai besoin d'au moins dix mètres. C'est la longueur des pales.

— Je l'ai déjà vu faire, déclama-t-il.

— Sur ce navire, à cet endroit ? demanda Candy.

— Non, mais...

— Exactement ! hurla-t-elle. C'est impossible.

Mikhail colla carrément deux pistolets contre la tête de Josh.

— Atterris. Tout de suite.

— Putain ! hurla Candy. Je devrais nous crasher sur la passerelle pour te donner une leçon, connard.

La girouette sur le toit de la passerelle lui indiqua la direction du vent. C'était déjà ça. Le vent sur le nez de l'hélico, elle évalua la vitesse du navire. Si elle approchait trop vite, les rotors percuteraient les conteneurs métalliques empilés à l'avant du pont. Si elle approchait trop lentement, elle raterait carrément le navire et s'écraserait dans l'eau.

Elle ralentit sa vitesse en vol stationnaire, s'assurant que les rotors ne toucheraient pas les conteneurs. Puis elle entama la descente. Aussitôt l'hélicoptère fut pris de violents tremblements. Des alarmes hurlèrent. L'appareil oscilla et s'inclina, menaçant de se crasher.

— Qu'est-ce qui se passe ? beugla Mikhail.

— Exactement ce que je t'ai dit, crétin, beugla-t-elle à son tour alors que l'hélicoptère commençait à tomber. Nous sommes dans un vortex. Je me retire, maintenant.

Elle augmenta sa vitesse relative latérale et vira sur le côté, gagnant péniblement de l'altitude. La mer blanche d'écume apparut à la fenêtre.

— Allez, bébé, dit-elle, encourageant l'appareil alors que l'eau se rapprochait chaque seconde davantage. Tu peux le faire.

Les commandes se remirent à fonctionner, les alarmes s'éteignirent et elle redressa l'hélicoptère.

Elle avait envie de vomir à présent. *Pouce ! s'il vous plaît*. Josh se cramponnait au siège et à la poignée de la porte à s'en faire blanchir les jointures.

— C'est quoi un vortex ? demanda-t-il.

— Tu te rappelles quand les SEAL ont été envoyés à l'assaut de la résidence de Ben Laden et qu'un des hélicoptères s'est crashé à l'intérieur du mur d'enceinte ?

— Ouais, dit-il.

— Le pilote a probablement été pris dans ce qu'on appelle un état de vortex. C'est quand on essaie de se poser dans notre propre flux rotor.

— Flux rotor ? répéta Josh.

Le moment était mal choisi pour lui donner des leçons de pilotage.

— C'est l'air que les rotors poussent vers le bas pour maintenir l'hélicoptère en vol stationnaire. Quand l'air touche le sol, il remonte, mettant le bazar au niveau de la portance et des rotors, secouant méchamment l'appareil.

— Pourquoi ne nous sommes-nous pas écrasés comme les SEAL ? demanda Mikhail.

— J'ai réussi à augmenter ma vitesse pour me sortir de là. L'hélicoptère des SEAL était entouré de hauts murs. Il n'a pas eu le choix. Il a dû effectuer un atterrissage en puissance, expliqua-t-elle.

— Il a quoi ? demanda le Russe.

— Il a dû effectuer un atterrissage extrêmement violent. Au point d'abîmer l'hélico, manifestement, puisqu'ils l'ont abandonné.

— Alors, dit Mikhail, essaie encore.

Elle serra les poings.

— Mikhail, tu n'as donc pas compris... ?

— Si, je l'ai vu faire, répliqua-t-il. Essaie encore.

Merde. Il allait les faire tuer. Tôt ou tard. Elle vérifia de nouveau la direction du vent et décida de changer d'angle pour que l'air ne rebondisse pas autant contre les conteneurs métalliques. Peut-être que ça aiderait.

Se mettant en vol stationnaire au-dessus du navire, elle réessaya. Cette fois ils furent moins secoués et ils se posèrent dans un bruit sourd.

— Maintenant, sortez. Nous allons voir votre bourreau, s'esclaffa Mikhail.

## CHAPITRE 39

Josh n'avait jamais été plus fier de sa petite âme sœur qu'à cet instant-là. Elle avait des nerfs d'acier et des mains qui ne tremblaient jamais. Grâce à ses connaissances et à son expérience, ils avaient accompli l'impossible, ou presque. Avec un peu de chance, cela n'aurait pas été pour rien.

Quand il descendit du côté passager, il fut accueilli par trois gigantesques Russes. Bon sang, ils étaient costauds dans ce pays. Ils l'égalèrent en taille alors qu'ils étaient humains. Pendant qu'il en regardait un, un autre le frappa à la tête.

La douleur lui transperça le crâne et la nuque, le faisant tomber à genoux. Il entendit Candy s'écrier contre ce coup bas, non loin de lui. Il feignit de ne pas avoir la force de se lever pour qu'ils le considèrent moins comme une menace. Il devait reprendre les choses en main et leur dégotter un plan d'évasion.

On le traîna à travers des portes et au bas de marches jusqu'à une cellule aux barreaux en argent soudés au sol, aux murs et au plafond. Il espérait que son âme sœur serait avec lui. L'un des hommes parla dans une langue qui lui était inconnue. La porte de la cage s'ouvrit et on l'y jeta. On y poussa Candy après lui. Dieu merci.

Il ne put s'empêcher de s'esclaffer. Elle les agonisait d'injures, et elle en connaissait un rayon. S'ils l'avaient comprise, ils auraient peut-être pris peur. Dès que les hommes partirent, elle se précipita à son côté.

— Bon sang, Josh.

Elle déchira un morceau de sa chemise et sortit la bouteille d'eau à moitié pleine de la poche de son pantalon. Elle mouilla le bout de tissu.

— Assieds-toi. Tu dois boire.

Elle glissa une main dans son dos pour l'aider. Elle lui tint la bouteille alors qu'il avalait l'eau tiède.

Elle tamponna les points douloureux à l'arrière de sa tête. Son loup avait refermé sa plaie, mais il était encore tout sanglant.

— Tu ne peux donc aller nulle part sans causer des ennuis ? dit-elle d'une voix où transparaisaient l'exaspération et l'amusement. Je crois bien que partout où tu as été ces dernières heures, une catastrophe ou une autre a eu lieu.

Elle installa sa tête sur ses genoux.

Il sourit.

— Si je me rappelle bien, tu étais aussi dans chacun de ces lieux. Tu es sûre que ce n'est pas toi qui attires les ennuis ?

Il avait le crâne incroyablement proche de ses replis chauds contre lesquels il avait eu le visage enfoui quelques heures plus tôt. Il ne put pas s'empêcher de humer profondément, prenant ce qu'elle offrait.

— Moi ? rétorqua-t-elle. Je suis complètement innocente.

Les paupières lourdes, elle ferma les yeux.

Il éclata de rire.



— Tu ne l'étais pas dans ton bureau tout à l'heure. On aurait dit une déesse sexuelle dévergondée.

Sa remarque eut l'effet escompté. Elle l'excita et son désir pimenta l'air. Le rouge lui monta aux joues, elle écarquilla les yeux. Bon sang, elle était si mignonne. Et sienne. Ses épaules s'affaissèrent. Ce qui ne lui ressemblait pas.

— Tu sais, commença-t-il, quand nous serons rentrés, tu devras emménager chez moi.

Elle arqua les sourcils, mais garda les yeux fermés.

— Pourquoi tu n'emménagerais pas chez moi ?

Bien vu. Son appartement était encore une garçonnière avec des meubles mal assortis et sa vaisselle se composait d'assiettes en carton. Il avait des vrais couverts, néanmoins. Il était impossible de manger un steak avec une fourchette et un couteau en plastique.

— D'accord, j'emménagerai chez toi, convint-il.

Elle avait rejeté la tête en arrière, sa respiration se faisait plus profonde. Ils n'avaient pas arrêté. Boostés par la peur et l'adrénaline, ils avaient été à fond pendant des heures. À présent que l'adrénaline avait cessé d'affluer dans ses veines, son âme sœur ne tenait plus debout. Les humains ne pouvaient pas maintenir ce rythme effréné comme les métamorphes. Elle ne tarderait pas à s'écrouler de fatigue.

Il la laisserait se reposer, mais pas dormir. Elle devait être prête à partir sur-le-champ.

— Tu aimerais un grand mariage ou quelque chose de simple ? chuchota-t-il.

Elle soupira mais resta silencieuse, ce qui le perturba. Elle n'avait pas changé d'avis, si ?

— Josh, dit-elle, difficile d'être plus parfait que toi. Difficile d'être plus paumée que moi.

— Et alors ? dit-il. Les opposés s'attirent.

— Oh, Josh, soupira-t-elle encore. Tu te lasseras vite de moi et voudras partir. Je n'y connais rien du tout en amour et je sais encore moins comment aimer correctement quelqu'un.

Une larme roula sur sa joue. Elle devait être terriblement fatiguée pour que ce sujet la contrarie à ce point.

Il leva la tête des genoux de son âme sœur et la fit bouger pour qu'elle s'adosse contre lui alors qu'il était assis contre le mur. C'était tellement mieux. La tenir dans ses bras après tout ce temps. C'était si bon. Parfait.

— Tu as passé la soirée à observer le président et la première dame, pas vrai ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête, avant d'appuyer de nouveau la tête contre son épaule.

— Tu as même essayé de te rapprocher de moi, mais j'ai tout fait foirer les trois fois. (Elle acquiesça encore.) Mais tu as essayé. (Il l'embrassa sur le côté de la tête.) Je crois que tu as envie d'être aimée. D'aimer. De savoir ce que ça fait. Et maintenant, c'est possible avec moi.

Elle bougea la tête.

— Mais quand tu découvriras qui je suis vraiment, une sale garce de major absolument intraitable, tu partiras en hurlant. Je suis colérique comme mon père.

— Mais combien de fois as-tu volontairement réprimé ta colère ? Je t'ai vue la maîtriser, dit-il. Tu as des techniques sur lesquelles t'appuyer en cas de besoin. Tu es si forte, Candy. Tu as traversé des choses qui en auraient tué d'autres. (Il lui frotta les bras.) Et regarde un peu. Il y a à peine quelques heures, tu m'aurais botté les fesses pour t'avoir touchée de cette façon.

Elle éclata d'un gros rire.

— Tu as tellement raison.

— Alors tu vois ? (Il lui embrassa encore les cheveux, adorant son parfum.) Nous sommes faits pour être ensemble. Ton corps accepte le mien et le mien ne demande que ça.

Elle sourit à cette remarque, les yeux toujours fermés, la tête appuyée contre son épaule.

— Peut-être.

— Il n’y a pas de peut-être qui tienne, ma chérie. Ton corps est fait pour aimer et nous aurons notre propre jardin de louveteaux.

Elle se redressa et se tourna vers lui.

— Notre propre quoi ? Tu ne parles pas d’animaux sauvages, si ?

— Non (il secoua la tête), c’est comme ça que les métamorphes loups appellent leurs enfants. Des louveteaux.

L’odeur de sa peur lui piqua les narines. Avec douceur, il repoussa ses cheveux de son visage.

— Que dis-tu d’avoir des enfants ?

Merde, il aurait dû attendre pour aborder le sujet. Mais il avait tellement hâte de passer à la prochaine étape de sa vie. Elle ne se reposait plus, là.

— Josh. (Elle baissa les yeux.) Je suis... je ne pense pas vouloir d’enfants.

Sa frayeur s’intensifia comme jamais. Elle avait été plus calme entourée de bombes.

Il l’attira de nouveau dans ses bras, le dos contre son torse. Vu ce qu’elle lui avait raconté de son passé, il savait d’où lui venait cette peur. La question était : la comprenait-elle ?

— Pourquoi tu ne veux pas d’enfants ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, mais ne dit rien. Son pouls ralentit et sa respiration fut de nouveau apaisée.

— Là d’où je viens, toute la communauté se charge d’élever les louveteaux. La mère ne se retrouve pas seule avec les gamins du matin au soir. Je serai souvent là. En fait, je compte être là la plupart du temps. Je veux faire partie de la vie de nos louveteaux. Tu n’auras jamais à t’inquiéter d’être trop dure ou... violente avec eux. Cela n’arrivera pas.

Dans un minuscule chuchotement, il l’entendit dire :

— Qu’est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu en être si sûr ?

— Parce que tu sais ce que c’est et ne le laissera pas se produire, répondit-il. Tu ne risqueras pas d’être submergée par le stress. Quand c’est l’heure de la récréation, les gamins du quartier se retrouvent souvent pour jouer dehors, aller à la piscine, sauter sur le trampoline du voisin ou se casser le bras. (Le corps de son âme sœur se raidit contre le sien.) Mais nous guérissons super vite, alors le bras ira bien après un cornet de glace avec de la sauce au chocolat.

— Ou après un sundae au chocolat avec des M&M’s, dit-elle.

— Jamais de la vie. Les morceaux de beurre de cacahouète battent les M&M’s à plates coutures, répliqua-t-il.

— Heu, protesta-t-elle, en parlant de battre à plates coutures, mon pote. Ramène-nous un peu dans mon hélico pour voir.

Il s’esclaffa. Le retour de ses piques bien senties signifiait qu’elle s’était assez reposée pour les aider à sortir de là. Il lui restait une chose à savoir. Il l’enlaça encore plus étroitement.

— Parle-moi de ta vie après le décès de ta mère.

Elle se raidit avant de se laisser aller contre lui. Elle s’éclaircit la voix.

— J’aurais fugué, sauf que je ne pouvais pas abandonner ma petite sœur et mon petit frère. Je savais que si je dénonçais mon père, nous aurions été tous les trois pris en charge par les services de protection de l’enfance qui nous auraient probablement séparés.

— J’ai fait de mon mieux pour leur préparer à manger et les cacher si besoin. Je retenais l’attention de notre père sur moi quand il avait besoin de se défouler sur quelqu’un. (Elle soupira.) Le jour de mes dix-huit ans, j’ai demandé à mon frère et à ma sœur de mettre leurs

maigres affaires dans un sac et nous nous sommes glissés hors de la maison quand notre père s'est enfin écroulé. Je les ai conduits chez notre tante et notre oncle dans une ville voisine et je suis repartie. J'ai donné à ma tante un journal que j'avais tenu depuis le jour de la mort de ma mère.

» Dedans j'avais écrit tout ce qui s'était passé, tout ce que je ressentais, ainsi que les rêves de mon enfance perdue. Comme ça, elle se battrait pour garder mon frère et ma sœur avec elle si jamais mon père venait les réclamer.

— Il les a réclamés ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Je l'ignore. Après les avoir déposés, je me suis rendue au bureau de recrutement pour m'engager dans l'armée et je suis partie faire mes classes le jour même. Je n'ai pas vu ni n'ai parlé à ma famille depuis. (Elle renifla.) Joyeux anniversaire à moi. Liberté.

## CHAPITRE 40

Candy se sentit regonflée ; même si se remémorer la fin de son enfance l'attrista un peu, cela lui donna l'élan nécessaire pour repartir. Elle avait trouvé un regain d'énergie. Son cerveau se remit en marche, après avoir été sur « pause ». Elle étira ses jambes et prit conscience d'un truc. Elle se frappa le front de la main.

— Eh bien, je suis baisée, grogna-t-elle.

Josh bougea derrière elle.

— Tu vas un peu vite en besogne.

Elle lui donna une tape sur les mains et s'écarta.

— Josh, personne ne m'a fouillée.

Elle ouvrit la fermeture Éclair de la poche latérale de son pantalon et en sortit un pistolet. Puis fit de même de l'autre côté pour un deuxième.

— Je viens juste de me rappeler que je les avais, ajouta-t-elle.

Josh prit une arme, même s'il n'en portait pas en général. Les métamorphes préféraient recourir à la force et jouer de l'effet de surprise, mais sur un navire en mer, ce n'était pas toujours possible.

— Bon, dit-elle, ayant de nouveau le sentiment de maîtriser la situation. Tu peux plier les barreaux ?

— Voyons voir ça.

Il se leva, se plaça comme il fallait puis serra les dents et tira sur les barreaux. L'espace d'une seconde, rien ne bougea, puis peu à peu les barreaux créèrent une sortie en forme de fer à cheval. Josh lui prit la main et ils s'y faufilèrent.

— Sers-toi de ton nez pour nous diriger vers le haut, dit-elle.

Pour elle, les couloirs se ressemblaient tous avec leur peinture grise et leurs canalisations qui couraient dans tous les sens.

Elle ouvrit une porte et l'air salé s'engouffra dans ses narines et dans sa bouche. Le vent était fort et froid sans soleil pour le réchauffer. Si elle attendait quelques heures de plus, il se lèverait. Mais, ouais, elle n'était pas d'humeur.

À travers les ténèbres, Josh les guida le long des conteneurs qui s'entassaient au milieu du navire. Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil furtif derrière eux, puis se retourna vers elle.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait qui que ce soit ici. Ils sont tous sur la poupe ou sous le pont. Nous devrions pouvoir entrer dans l'hélico et décoller. Tu peux faire ça rapidement ? demanda-t-il avec un sourire.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé d'être rapide avant.

Il déposa un baiser hâtif sur ses lèvres puis ils s'élancèrent à toutes jambes. Josh l'aida à grimper sur son siège, ferma la porte puis fit précipitamment le tour de l'appareil pour rejoindre l'autre côté. Candy fit courir ses doigts sur les boutons dans une danse qu'elle avait exécutée des milliers de fois au fil des années.

Quand on donna un petit coup à sa fenêtre, elle tourna la tête. Les sourcils froncés, Mikhail

avait collé son arme à la vitre. Le fils de pute. D'où était sorti cet enfoiré ? Ils avaient été à deux doigts. Puis elle prit conscience que Josh n'était pas encore entré dans l'hélicoptère. Son cœur se serra. Où était-il ?

Elle entendit un bruit. Peut-être un coup de feu, mais les pales des rotors faisaient trop de bruit pour qu'elle puisse en être sûre. Quoi qu'il en soit, Mikhail disparut. Où était-il allé ? Où était Josh, putain ?

L'un des types qui les avait escortés jusqu'à la cellule surgit. Elle ouvrit la porte du pilote et le visa, le touchant à la poitrine. D'autres suivirent derrière lui. Avant qu'ils la voient dans le cockpit, elle se laissa tomber sur le pont et roula sous l'hélicoptère sur les quelques mètres qui la séparaient du bastingage.

Ses cheveux lui fouettaient le visage et lui piquaient les joues. Restant près du sol, elle se précipita à quatre pattes sur le côté, cherchant une planque. Une balle ricocha sur le bastingage près de sa tête. Elle plongea vers une caisse mais celle-ci était trop loin. Un autre projectile rebondit devant elle, et une pluie d'éclats de bois retomba sur elle.

Elle lâcha son pistolet et leva les mains, même si elle doutait que ça serve à grand-chose. Les tueurs comme Mikhail tuaient sans pitié. Le seul truc qui pourrait retenir sa main, c'était l'argent.

Un autre homme se précipita vers elle, l'arme braquée sur elle. Au lieu de lui tirer dessus, il l'empoigna par les cheveux et la releva. Il la plaqua le dos contre sa poitrine, le pistolet sous le menton. Il demanda avec un fort accent :

— Où est ton petit ami ?

La colère et un sentiment de possessivité la submergèrent. Josh n'était pas son petit ami, mais son âme sœur, ce qui signifiait qu'il l'aimait et ne lui ferait jamais de mal ni ne la quitterait jamais.

— Comment je le saurais, putain ?

Elle lança la tête en arrière, lui écrasant le nez. La sensation du cartilage qui se cassait lui procura de la satisfaction.

Assenant un coup de coude des deux bras dans le ventre de l'homme, elle le plia en deux et le fit reculer de quelques pas. L'attrapant par les cheveux, elle lui donna un coup de genou à la tête, le mettant KO. Merci mon Dieu pour les cours exhaustifs d'autodéfense que l'armée obligeait ses recrues à suivre.

D'autres balles rebondirent contre un barrot près d'elle. Elle s'aplatit au sol, saisit le pistolet du connard et tira à l'aveuglette jusqu'à ce que le chargeur soit vide. Les tirs contre elle cessèrent. Mais d'autres éclataient de l'autre côté. Josh était-il là-bas ? Question idiote. Il attirait les ennuis, non ? Ou était-ce elle ? Quoi qu'il en soit, ils faisaient de bons candidats aux rôles de M. et Mme James Bond. Elle se contenterait avec joie de la famille Ennuyeuse à la place.

Toutes les choses que Josh avait dites dans la cellule étaient vraies. Elle avait peur de devenir comme son père si elle avait des enfants. Elle avait observé comment Monica et son mari se comportaient entre eux et elle savait déjà qu'elle voulait les imiter. Et c'était clair dans son esprit, Josh était parfait. Il n'arrêtait pas de répéter qu'il ne la quitterait jamais, alors pourquoi pas ?

Une balle vola au-dessus de sa tête et Josh surgit de nulle part, la plaquant contre le pont. Le devant de son tee-shirt blanc était imbibé de sang, en plus d'être maculé de boue, de toiles d'araignée et d'herbe. Sa respiration était difficile, son visage d'une pâleur alarmante. Il devait se transformer avant de mourir.

Une voix s'éleva derrière elle et elle pivota sur ses genoux, protégeant Josh de son corps.

Mikhail, sanglant et tout débraillé, son pistolet braqué sur elle, clopinait vers eux avec lenteur. Elle n'avait nulle part où aller et aucune arme pour les défendre, Josh et elle.

Elle s'assit en tournant le dos à Mikhail et hissa la tête et les épaules de Josh sur ses genoux.

— Josh, tu dois te transformer maintenant.

Il tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— Alors je ne pourrai pas te protéger, parvint-il à articuler.

— Maintenant non plus, beugla-t-elle par-dessus le vacarme du moteur de l'hélicoptère. Tu vas mourir si tu ne te transformes pas, et ça me fera une belle jambe alors.

Il continua à refuser. Elle jeta un coup d'œil à Mikhail par-dessus son épaule. Ce type était déterminé à les tuer à bout portant. Elle s'y serait résignée, mais Josh survivrait quitte à ce que ce soit le dernier truc qu'elle fasse.

— Écoute-moi, dit-elle. Tu n'es peut-être pas dans l'armée, mais tu en es sacrément proche. Alors ça signifie que tu es sous mes ordres puisque j'occupe un des postes les plus prestigieux. Et je t'ordonne de te transformer immédiatement et de te cacher.

Un objet dur lui heurta la tête. Elle vit les pieds de Mikhail près d'elle. C'était fini.

Josh se pencha vers Mikhail, tentant de la protéger jusqu'à son dernier souffle. Pas question. Elle plongea les yeux dans les siens, et articula ces derniers mots :

— Je t'aime. Je t'ai aimé dès l'instant où je suis entrée dans ton bureau. Maintenant, transforme-toi !

Elle se jeta en arrière, rentrant dans les jambes de Mikhail. Un coup de feu résonna à ses oreilles.

## CHAPITRE 41

Alors que Josh était étendu sur le pont supérieur du cargo, il se maudit d'avoir laissé son âme sœur en si mauvaise posture. Combien de fois aurait-il pu agir pour modifier cette issue ? Qui savait ?

Mikhail était arrivé jusqu'à eux. Josh devait avouer que ce type avait une sale tête, pourtant il refusait de mourir. Les vrais psychopathes étaient durs à tuer. Quelque chose en eux les empêchait de renoncer.

Il entendit la magnifique voix de son âme sœur, mais ne comprit pas ce qu'elle disait. Il était étonné que son cœur batte encore. En fait, non, ça ne le surprenait pas. C'était juste que sa volonté de vivre pour protéger son âme sœur était tout aussi forte que celle du tueur fou. Mais il avait perdu tant de sang. S'il se transformait, il serait trop faible pour faire quoi que ce soit. De la gueule de qui il se foutait ? Il avait atteint ce stade sous sa forme humaine aussi.

Il entendit sa Candy dire « transforme-toi ». Non, hors de question. Non. Elle le répéta. Il sentit que son loup voulait lui obéir. Incapable d'ignorer l'ordre de son âme sœur. C'était une alpha. Elle lui avait ordonné de se métamorphoser et il devait obéir.

Le premier os de son corps craqua aussi fort qu'un coup de feu. La métamorphose se propagea en lui comme un incendie froid, le refaçonant, le réarrangeant. À la fin, il était couché sur le flanc, haletant et regardant fixement le Russe et sa propre âme sœur, entrelacés et étendus immobiles sur le pont. Une flaque de sang grossissait sous eux.

Le vacarme de l'hélicoptère diminua et les pales commencèrent à ralentir. Des ombres se déplaçaient en silence tout autour de lui. Certaines se glissaient par des portes, d'autres disparaissaient à sa vue.

Une odeur familière passa près de lui et une silhouette sombre s'agenouilla à côté de Candy. Un grondement secoua son corps faible. Son loup attaquerait si cette personne ne s'écartait pas de son âme sœur immédiatement.

— Calme-toi, Tumbel, dit Mike Ward en pivotant sur ses talons pour faire face à son loup. Bon sang, je dois dire que ce jogging de vieux est terriblement sexy sur ton loup. (Mike tapota l'encolure de l'animal.) Ne t'inquiète pas, directeur, nous avons la situation en main. Vous ne tarderez pas à être de nouveau sur la terre ferme. (Il commença à se relever puis se retourna vers le loup.) Bridges veut retrouver ses hommes dès que possible. Et hors de question de raser de nouveau la Maison-Blanche. Il n'a pas trouvé ça amusant.

Mike s'esclaffa.

En grande partie guéri, mais trop faible pour reprendre forme humaine, Josh ferma les yeux et se détendit. Ils avaient réussi.

Josh se réveilla, mais ne bougea pas. Il était dans un lieu inconnu. Enveloppé de l'odeur de son âme sœur, il se sentait en sécurité. Le seul bruit qu'il entendait, c'étaient les légers crépitements d'un petit feu et la respiration de son âme sœur pelotonnée contre lui.

Il ouvrit un œil. Comme la veille dans le bureau de Candy, il était allongé par terre devant une cheminée, son âme sœur blottie dans ses bras. Après un second reniflement, il comprit qu'il

devait être chez elle. C'était une agréable surprise. Mais comment était-il arrivé là ?

La magnifique femme sous la couverture avec lui bougea, roulant vers lui. Elle ouvrit les yeux et ils souriaient. Superbes.

— Bonjour, mon âme sœur, dit-elle.

— Bonjour, ma chérie, répondit-il. On est chez toi ?

— Oui. Mike a dit que tu irais mieux après avoir dormi un peu. Ton loup avait juste besoin de temps pour se rétablir après que tu avais... presque disparu. (Sa voix s'étrangla.) Ne t'avise jamais de recommencer. Tu m'as fait tellement peur.

Elle avait des sanglots terrifiés dans la voix. Il l'embrassa sur le front.

— Je suis désolé, ma chérie, dit-il. J'étais tellement inquiet pour toi. J'ignorais où tu étais ou si Mikhail avait mis la main sur toi. Rien ne comptait plus que de te retrouver.

— Eh bien, nous ne risquons plus rien maintenant que nous sommes chez moi. Les hommes de Mike ont porté ton loup et t'ont installé là. Je me suis dit que nous prendrions une douche et nous mettrions au lit à ton réveil. Dans environ trois heures, nous avons rendez-vous avec Bridges dans l'aile est pour un débriefing.

— Dans trois heures, hein ? dit-il, flairant l'excitation de son âme sœur alors qu'elle faisait courir ses doigts sur son torse nu – il devait s'être transformé quand il avait récupéré suffisamment de forces. Je me sens effectivement sale. Et si on prenait cette douche maintenant ?

— Ça va ? demanda Candy en le voyant grimacer quand il s'assit.

Il hocha la tête.

— Ouais. Waouh ! Bon Dieu. Putain de Mikhail. J'imagine que je devrais être reconnaissant que ce n'ait pas été pire.

Elle fronça les sourcils.

— Tu es passé bien trop près, si tu veux mon avis.

— Je suppose que les choses auraient pu se dérouler autrement, mais je recommencerais s'il le fallait pour m'assurer que tu vas bien.

Candy se plaça à côté de Josh et glissa un bras sous le sien, l'aidant à se lever.

— Josh, espèce de corniaud à la tête dure. Nous avons trois heures pour te remettre daplomb et je pense que tu as avant tout besoin d'une douche chaude. Ça te détendra.

Il glissa son bras libre autour de sa taille et l'attira contre son torse.

— J'ai une surprise pour toi et elle n'est pas détendue.

Elle se fendit d'un large sourire contre ses lèvres alors qu'il se penchait pour s'emparer de sa bouche.

— Ah oui ? Serait-il question de ton cul ferme, ou alors de ce paquet-là ?

Elle déplaça la main pour empoigner la barre rigide de sa queue.

Il l'embrassa avec voracité.

— Tout ce que j'ai fait, c'est rester allongé à penser à ton joli cul et au nombre de façons dont je pourrais le fesser.

— Vraiment ? Et combien ça fait ?

— Tu veux une démonstration ?

D'un mouvement fluide, il la saisit par la taille et la jeta sur son épaule, sans attendre de réponse.

Ses blessures oubliées, il poussa du pied la porte de la salle de bains et la laissa glisser le long de son torse musclé.

— Tu n'es pas entièrement rétabli, protesta-t-elle, reculant d'un pas.



Il secoua la tête.

— Pour ce qui est de ton corps, je serai toujours assez en forme. (Il montra la salle de bains de la main.) Tu as dit que je devais me doucher, alors ouvre le robinet.

— Je suppose que je peux t'aider, si tu as besoin de moi.

Elle s'arrêta et ouvrit une commode, sortant un flacon de lubrifiant.

— Tu as parlé de cul, ajouta-t-elle d'un air innocent.

La poussant vers la douche italienne, il lui prit le flacon et le posa sur le rebord.

— Ça ne va pas tarder à nous être utile.

Elle s'esclaffa en voyant le sourire radieux qu'il lui adressa.

— Tu es un pervers.

— Peut-être, bébé. Mais j'ai des besoins, aussi. (Il enroula la main autour de son membre de plus en plus dur.) Pour l'heure, j'ai besoin de ta bouche sur ma queue.

Candy ouvrit le jet et l'eau lui ruissela sur le corps. Elle se tourna vers Josh. Il la dévisagea avec tant d'avidité dans le regard qu'elle sentit son intimité se contracter. Il esquissa deux pas vers elle. La rejoignit sous la cascade chaude, laissant l'eau les tremper. Les mains sur ses épaules, il appuya pour qu'elle s'agenouille. Poussa sa queue contre ses lèvres et, avec un sourire narquois, elle le prit dans sa bouche. Elle était stupéfaite que ce soit si facile à présent, que la pensée de son membre dur comme la pierre la fasse mouiller.

Saisissant son membre, elle le branla sur toute la longueur, passant la paume sur son gland avant de glisser la pointe de la langue sous le prépuce. Josh grogna et resserra son étreinte dans ses cheveux, enfonçant sa queue plus profondément dans sa bouche. Puis il se retira d'un coup avec un petit bruit sec.

— Tu es toute mouillée, bébé. Il est temps de voir si ta chatte l'est aussi. (Il lui prit le menton dans la main, passant le pouce sur sa bouche.) À quatre pattes, ma chérie.

Candy s'accroupit et leva les yeux vers lui.

— Quels sont les mots magiques, boss ?

Il se fendit d'un large sourire, se laissant tomber sur le carrelage ruisselant à côté d'elle. Il glissa les mains dans ses cheveux trempés et s'empara de sa bouche, de nouveau affamé.

— Les mots magiques sont : « Je veux te baiser si fort que tu hurleras en jouissant. » Ensuite, je t'écarterai les cuisses et baiserai ton joli cul.

À ces mots crus, une chaleur glissante se répandit sur ses cuisses, se mêlant à l'eau de la douche qui dégoulinait de ses cheveux. Elle lui mordit la lèvre inférieure.

— Eh bien, dit comme ça...

Elle se retourna, se mettant à quatre pattes.

Josh tendit la main pour étaler généreusement le fruit de son excitation. Il passa le pouce autour de son clitoris alors qu'il insérait ses doigts recourbés en elle.

— Tu es si mouillée.

Elle se tourna, repoussant ses cheveux trempés de son visage.

— Lèche-moi.

Avec des yeux de braise, il baissa la tête sur son intimité et lui donna un coup de langue jusqu'à son anus contracté, dont il fit le tour. Il grogna en éloignant le visage et d'un coup sec lui remonta les hanches en les tirant vers lui.

— Je vais te pénétrer des deux côtés.

D'un mouvement rapide et brutal, il enfouit sa queue en elle puis se retira, lui étreignant les hanches alors qu'il s'enfonçait de nouveau en elle avec violence, jusqu'à la garde.

Candy cria quand il toucha son point G, lui provoquant un orgasme, fulgurant et cruel.

— Oui !

Josh se remit à la lécher, la rendant folle avec sa langue magique.

— Encore ! Bon Dieu, Josh. Si j'avais su que coucher avec toi était si incroyable, je t'aurais sauté dessus hier dans ton bureau, gémit-elle.

Il grogna.

— Oh, bon Dieu. Oh, Josh. Oh, oui, oui, oui !

Ce n'étaient que des petits mots étranglés alors que des vagues de volupté la frappaient, lui donnant les jambes en coton.

Tout le corps vibrant de désir, il l'empoigna de nouveau par les cheveux, la rapprochant d'un autre orgasme à chacun de ses assauts. Elle trembla encore et son intimité se resserra autour de son membre, une sensation qui le propulsa vers la jouissance.

Il se retira avec un grondement féroce et lui écarta les fesses. Puis il saisit le flacon de lubrifiant sur le rebord de la douche et en versa une dose généreuse sur son sillon et sur sa queue. Il passa la main sur celle-ci pour l'étaler. Puis ce fut au tour de son cul sexy. Il frotta le lubrifiant autour de son anus et y inséra un puis deux doigts, effectuant des va-et-vient.

Elle gémit, le corps crispé au départ, mais alors qu'il continuait à la baiser avec les doigts, elle se détendit. Il passa une main par-dessus sa hanche et la frotta contre son clitoris alors qu'il ajoutait un troisième puis un quatrième doigt dans son anus. Elle haletait en le suppliant quand il éloigna la main.

— J'ai baisé ta bouche et ta chatte, maintenant je veux ton cul.

Appuyant son gland gonflé contre son anus glissant, il poussa, la pénétrant centimètre par centimètre avec une lenteur atroce.

Elle geignit avec impatience et se cambra pour qu'il glisse en elle d'un coup. Putain de merde.

— Seigneur, bébé. Attends une seconde.

Il se retira lentement et la pénétra d'un coup de reins plus fluide.

Le corps de Candy serrait sa queue comme dans un étau.

— Tu es étroite, si étroite, putain !

Ses mots étaient mi-grognement, mi-gémissement, et il se retira avant de s'enfoncer profondément dans son fourreau étriqué, le corps contracté par l'envie d'éjaculer.

— Bon sang ! Je vais jouir, Candy. Je ne peux pas...

Sa voix s'étrangla.

— Encore, Josh. Encore, geignit-elle, s'agrippant au rebord de la douche.

— Où ? Sur ton cul ou à l'intérieur ?

— Reste exactement là où tu es. Ne t'avise pas d'aller ailleurs. Tu finis là où tu es.

Il lui couvrit l'intimité de la main, lui caressant le clitoris du pouce. Elle se contracta et poussa encore un cri, et dans un grondement guttural il éjacula, se vidant complètement. Josh la maintint contre lui, sa queue palpitant sous l'intensité de son orgasme. Il continua à lui étreindre l'intimité pendant que des vagues de plaisir la secouaient, puis ils s'effondrèrent tous deux sur le carrelage chaud, laissant l'eau de la douche s'accumuler autour d'eux.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle frissonna.

— Moi ? Ce n'est pas moi qui ai été blessée.

Il gloussa contre sa gorge humide, et sa queue encore dure tressaillit en elle.

— Oh, je dirais que tu as eu ta dose à l'instant. Je te l'ai mise bien profond.

Candy se laissa aller contre son épaule.

— Alors, tu es détendu ou tu as encore besoin d'un peu d'aide ?

Un grand sourire aux lèvres, il lui mordit l'épaule.

— Une gourmande. C'est ce que tu es.

Elle remua les fesses et il se retira.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même si je suis gourmande avec toi.

Il la retourna dans ses bras et lui effleura le cou et la poitrine.

— Alors c'est à moi d'en payer le prix.

Il s'empressa de donner un petit coup de langue à son téton raide.

Elle rit, cambrant le dos, poussant son sein davantage dans sa bouche.

— C'est toi qui as dit être à mon service.

— C'est donnant donnant, bébé.

## ÉPILOGUE

Avec lenteur Candy remonta la ligne, inspectant chacun de ses hommes et de ses femmes au garde-à-vous. Elle veilla à garder une mine sévère. Pas une mince affaire. Un gloussement fusa vers le fond. Elle grogna et quelques autres éclatèrent. Elle se racla la gorge et les rires cessèrent.

Jusque-là, le groupe avait été assez propre, quelques taches par-ci, des traces poisseuses par-là. Puis elle parvint à celui qui, elle le savait, causerait la perte de l'humanité.

— Apprenti soldat Dubois, dit-elle, s'arrêtant devant lui.

— Oui, m'dame, glapit-il, se tenant les épaules en arrière, le menton relevé.

— Mon garçon, tu n'es pas beau à voir. Regarde-moi ça. De la moutarde sur le visage, du ketchup dans les cheveux. Du jus partout. (Elle secoua la tête.) Connaisant ton père, je n'en attendais pas moins.

Le garçon leva les yeux vers elle et sourit.

— Ça veut dire que j'ai gagné ?

Candy recula et fit un salut. Le jeune garçon le lui rendit.

— Apprenti soldat Dubois, lance le cri de guerre.

Le gamin partit en courant, hurla « À l'assaut ! » et fit une bombe dans la piscine municipale décorée en rouge, blanc et bleu alors que les autres enfants du quartier sautaient à leur tour en hurlant et en riant.

— Candy ! (L'une des mères lui fit signe de les rejoindre à l'une des tables de pique-nique du parc de la ville couvertes de victuailles.) Viens t'asseoir avant qu'un bébé ne tombe de ton ventre.

Elle leva les yeux au ciel. Jamais elle ne s'était autant assise de toute sa vie. Ce n'était pas parce qu'elle était enceinte qu'elle devait garder les pieds surélevés en permanence, mais elle devait reconnaître que plus les mois passaient et plus elle prenait plaisir à s'allonger.

Melinda, l'âme sœur de Parish, lui tendit un autre hot-dog relevé de condiment. Elle n'avait jamais eu autant envie de viande que depuis ces derniers mois. Elle soupçonnait que la part de son âme sœur dans sa grossesse y était pour quelque chose.

— Qui a gagné ? demanda Melinda.

— Non, intervint Kari, s'écartant de Bryon, son âme sœur. Laisse-moi deviner. (Elle se tourna vers Candy.) Est-ce que le gagnant tient de son père ?

Amarella se tourna vers Frank.

— Tu vois, monsieur Dubois, je t'avais dit que ton fils était une pub pour lessive ambulante.

Frank feignit l'étonnement.

— « Mon » fils ?

— Oui, dit Amie, « ton » fils quand c'est un animal. « Mon » fils quand il se comporte comme un être civilisé.

Frank se blottit contre elle et lui chuchota à l'oreille.

— Tu n'avais rien contre l'animal la nuit dernière, et il n'était pas civilisé.

Candy s'installa sur les genoux de Josh et rit avec eux. Elle avait appris à connaître tous les métamorphes et leurs âmes sœurs quand Josh l'avait emmenée dans sa ville natale peu de temps

après qu'elle avait quitté l'armée. Elle avait soudain eu une grande famille et été entourée de plus de soutien et d'affection qu'elle ne l'aurait cru possible.

Sa vie ayant été ce qu'elle avait été, elle n'avait jamais été très féminine. Mais à présent, elle avait pris confiance en elle et assumait pleinement sa féminité et tout ce que cela supposait. Les femmes lui avaient appris à appliquer du fard à joues pour faire ressortir ses pommettes, et elle leur avait montré comment se maquiller le visage pour se fondre dans la forêt quand elles jouaient au paintball avec leurs homologues métamorphes.

Elles avaient aussi organisé des soirées saucisses mémorables où Candy avait acquis des talents importants que son âme sœur avait beaucoup appréciés et qui lui avaient valu de se retrouver dans son état actuel.

— Alors, madame Tumbel... (Son âme sœur lui mordilla le cou.) Que pensez-vous de votre première fête nationale en civil ?

Elle se pelotonna encore plus dans ses bras en se tortillant.

— Que du bien. Sauf que j'ai l'impression d'être une baleine.

— Mais une baleine sacrément sexy, dit-il, frottant son ventre arrondi de la main.

Il appuya sa queue de plus en plus dure contre ses fesses. Bon Dieu, elle adorait le sentir contre elle. Quelqu'un siffla sur le trottoir. Ils se tournèrent pour voir le colonel Dresden en grand uniforme et avec une canne. Les insignes sur sa poitrine étaient impressionnants. Candy n'en avait pas croisé beaucoup qui étaient aussi décorés que lui.

Quand il s'avança dans l'herbe, elle s'arracha aux bras de son âme sœur, se mit au garde-à-vous et fit un salut prolongé. Le groupe se tut et plusieurs hommes et femmes se mirent aussi au garde-à-vous. Même les gamins dans la piscine s'agrippèrent au rebord d'une main et firent un salut comme elle le leur avait appris.

Une fois parvenu devant sa table, le colonel lui rendit son salut.

— J'avais oublié qu'il y avait autant de personnes dans cette ville qui avaient servi le pays d'une façon ou d'une autre. (Il serra la main de son âme sœur.) Directeur Tumbel, heureux de vous revoir. Ainsi que toute votre équipe. (Il la regarda, les yeux brillants.) Eh bien, major Tumbel, vous semblez bien partie pour avoir votre propre section.

Candy s'étrangla presque.

— Peut-être la plus petite section à avoir jamais existé. Trois pour une première fois pourrait bien en faire la dernière.

Josh sourit.

— Deux filles et un garçon. Elle a l'habitude d'être entourée de garçons. Elle en voudra plus.

Elle arqua les sourcils ostensiblement. Josh prit un air de chien battu. *Il a intérêt*, pensa-t-elle.

Le colonel sourit.

— Directeur Tumbel, j'aurais besoin que vous alliez chercher quelque chose à l'arrière de ma voiture. Si possible maintenant.

— Oui, monsieur. (Son âme sœur l'embrassa sur la joue.) Je reviens tout de suite.

Candy le regarda s'éloigner d'un pas rapide, se demandant ce que Dresden avait apporté. Celui-ci l'aida à s'asseoir sur le banc et la rejoignit après avoir serré la main des autres membres de l'équipe ALFA.

— Messieurs, commença Dresden à l'attention des hommes à leur table, encore une fois, le président vous adresse sa gratitude et ses remerciements pour votre travail lors de la soirée organisée en votre honneur. Il a commandé une plaque commémorative de l'incident avec vos noms qui sera installée dans l'ancien immeuble, puisque c'est là que tout a commencé.

— La plaque en l'honneur d'ALFA a été apposée sur le nouvel immeuble, c'est bien ça ? s'enquit Candy.

— Oui. Elle a l'air bien seule, mais au cours des années d'autres la rejoindront, confirma Dresden, avant de tourner les yeux vers les gars. Comment s'en sortent les nouvelles recrues ? Je ne suis pas encore passé les voir. (Il bougea sur le banc et fronça les sourcils, la main sur sa canne.) Je ne me déplace plus autant qu'avant. Je me fais vieux.

— Elles s'en sortent très bien, monsieur, répondit Parish. Nous en avons toute une classe. Une première depuis des années. Avec plusieurs femmes aussi.

— Bien, dit Candy. Fini de chaparder dans les autres services. (Elle adressa un regard qui en disait long à Kari.) Même si les meilleures se trouvent être ailleurs. (Elle fit un clin d'œil à l'une de ses nouvelles meilleures amies.) Tu sais, copine, toute cette affaire aurait été un vrai fiasco sans toi.

Les hommes grognèrent. Ils connaissaient Candy et son attitude pro-filles. Et elle adorait les taquiner avec ça. Juste histoire de leur rappeler que le sexe faible ne l'était généralement pas.

Ceux qui étaient assis en face de Candy et du colonel Dresden à la table de pique-nique regardèrent derrière elle. Elle se retourna pour voir ce qui avait attiré leur attention. Plusieurs adultes et quelques enfants accompagnaient Josh.

Elle reconnut d'emblée les deux plus âgés. C'étaient son oncle et sa tante du côté de sa mère. Puis elle posa les yeux sur la jeune femme qui portait une petite fille sur la hanche. Elle était le portrait craché de sa mère. L'un des hommes ressemblait à son père sur la photo de mariage qui était accrochée au mur dans la maison de son enfance.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle porta des mains tremblantes à sa bouche alors qu'elle jetait un coup d'œil à Dresden qui souriait près d'elle. Il hocha la tête, sans dire un mot. Il n'en avait pas besoin. Elle savait qui étaient ces personnes. Incapable de rester plus longtemps assise, elle se leva et vint à leur rencontre à quelques mètres de la table.

Elle scruta le visage de deux personnes qu'elle avait aimées, prenant conscience qu'elles lui avaient manqué ces vingt dernières années. Elle serra son petit frère et sa petite sœur dans ses bras et pleura.

Josh s'écarta, rejoignant la table, pour que son âme sœur puisse rester un peu seule avec sa famille. Il s'assit à côté de Dresden.

— Je suppose que son père est décédé ?

— Oui, peu de temps après que Candy avait conduit les gamins chez leur tante. Le rapport de police indique un empoisonnement par l'alcool. Le salopard a bu jusqu'à en mourir.

Josh soupira. Il regrettait presque que ce connard ne l'ait pas fait plus tôt, pour le bien de Candy. Peu importait. Le passé était le passé, et sa femme n'en était que devenue plus forte.

— Oh, dit Dresden, avant de partir, je voulais vous informer de ce qu'on a trouvé sur le corps que vous avez découvert sous la Maison-Blanche.

— Ah, ouais, dit Josh, qui était-ce ? Quelqu'un d'important ?

— Vous avez déjà entendu parler d'un dénommé Hoffa ?

**Milly Taiden** est une autrice de best-sellers qui apparaissent régulièrement sur le classement du *New York Times* et *USA Today*. Elle compte plusieurs séries à son actif, encore inédites en français, des romances torrides entre héroïnes aux courbes généreuses et mâles alphas autoritaires. Milly vit en Floride avec son mari, ses enfants et Needy, Speedy et Stormy, leurs trois chiens, et adore échanger avec ses lecteurs sur son site web ou sa page Facebook.

De la même autrice, chez Milady :

A.L.F.A :

1. *Parish*
2. *Frank*
3. *Bryon*
4. *Josh*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)



Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Fearless Mating*  
Copyright © 2018 by Milly Taiden

© Bragelonne 2020, pour la présente traduction

Photographies de couverture :  
© Shutterstock

Création de couverture :  
e-Dantès / Érica Périgaud

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.  
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible  
d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

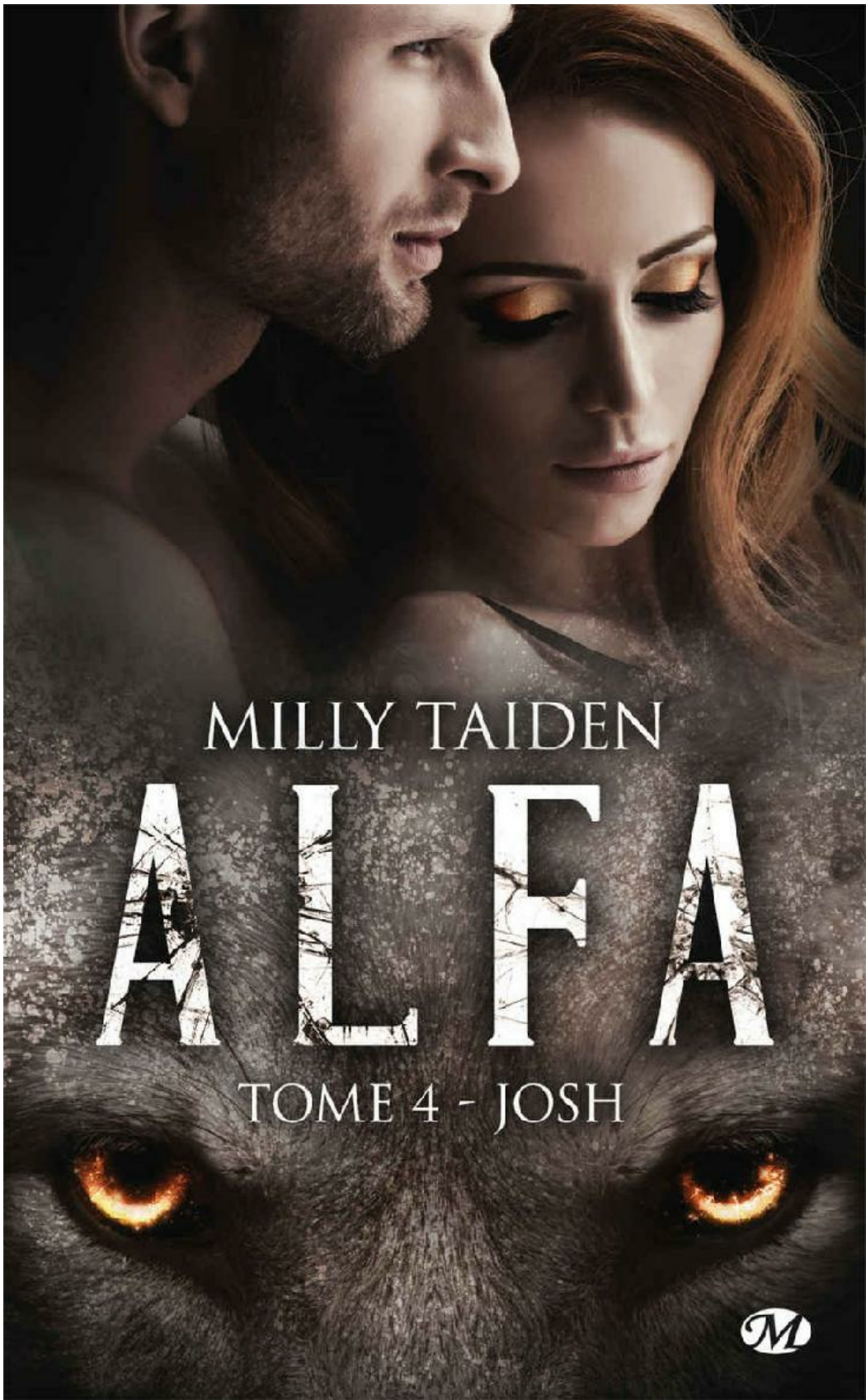
ISBN : 978-2-8112-3641-0

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Cette édition numérique a été réalisée  
par Audrey Keszek, [lesbeauxebooks.com](http://lesbeauxebooks.com).

# Couverture



MILLY TAIDEN

# ALFA

TOME 4 - JOSH

